



274 I. G. g. i. d.

UNIVERSITY OF CHICAGO  
LIBRARY  
HISTOIRE  
GÉNÉRALE

PAR M. L. G. DE LAUNAY

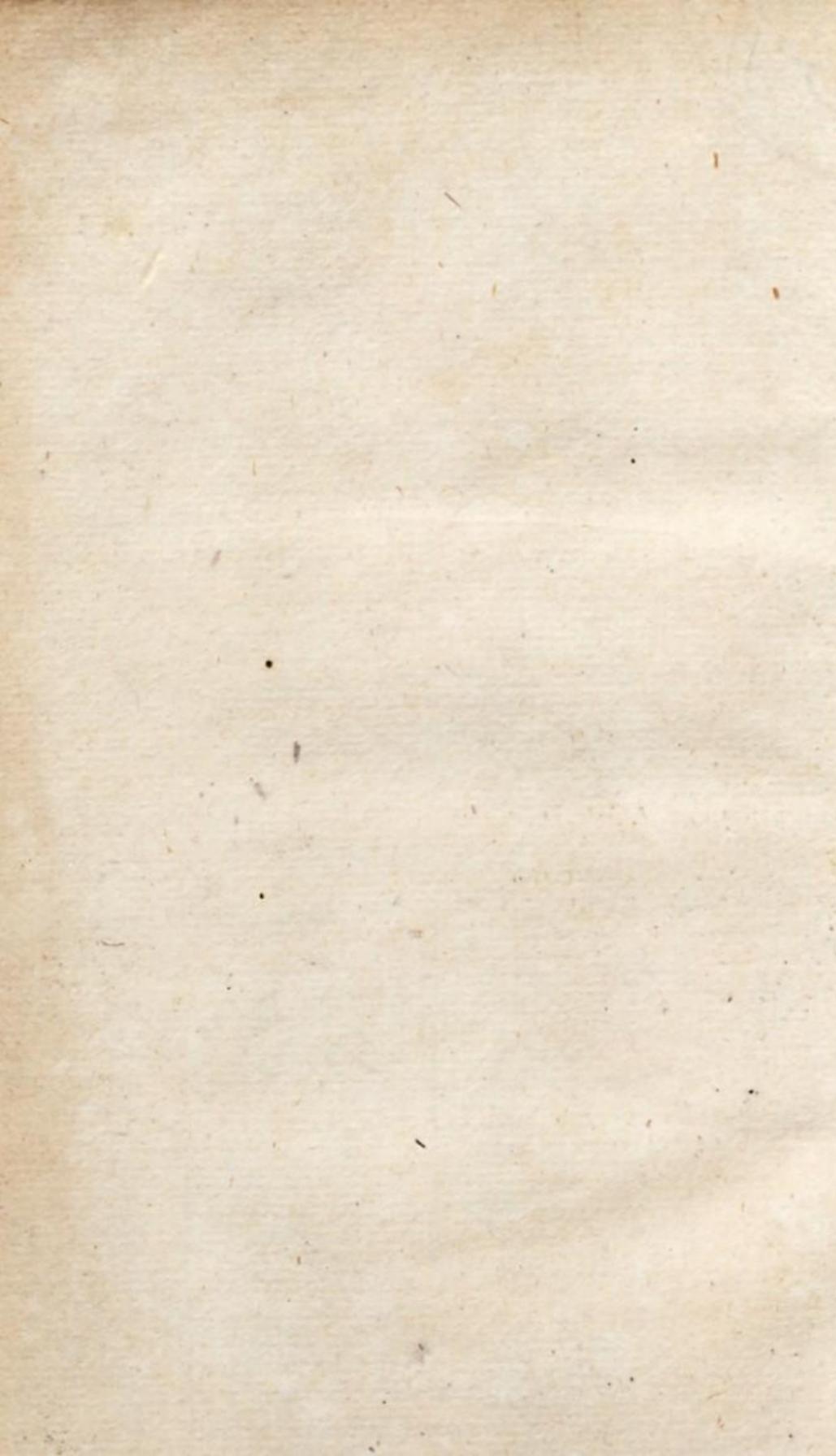
DEUXIÈME ÉDITION

PARIS

1854

LIBRAIRIE DE LA RUE DE LA HARPE

11



A B R É G É  
C H R O N O L O G I Q U E  
O U  
H I S T O I R E  
D E S D É C O U V E R T E S

FAITES par les Européens dans les  
différentes parties du Monde,

*EXTRAIT des Relations les plus exactes  
& des Voyageurs les plus véridiques,*

Par M. JEAN BARROW, Auteur du Dictionnaire  
Géographique.

*Traduit de l'Anglois par M. T A R G E.*

T O M E D O U Z I E M E.



A P A R I S ;

Chez { SAILLANT, rue S. Jean-de-Beauvais.  
DELORMEL, rue du Foin.  
DESSAINT, rue du Foin.  
PANCKOUCKE, rue de la Comédie Française;

M. D C C. L X V I.

*Avec Approbation & Privilege du Roi.*



A B R E G E

CARTOGRAPHIQUE

HISTOIRE

DES DECOUVERTES

FAITES par les Européens dans les  
différentes parties du monde,

Avec une Carte Générale de l'Asie, et  
deux autres de plus petites,

Par M. Jean-Benoît de La Harpe, Auteur du Dictionnaire  
Géographique.

Tout est imprimé par M. LAROSE.

TOME DEUXIEME.



A PARIS :

chez M. de la Harpe, au Salon de la Bibliothèque de la Ville de Paris,  
chez M. de la Harpe, au Salon de la Bibliothèque de la Ville de Paris,  
chez M. de la Harpe, au Salon de la Bibliothèque de la Ville de Paris,  
chez M. de la Harpe, au Salon de la Bibliothèque de la Ville de Paris.

M. DE LA HARPE

Avec Approbation de l'Académie des Sciences et de la Société Royale de Médecine.



# HISTOIRE

## DES DÉCOUVERTES

*Faites par les Européens dans les  
différentes parties du monde.*

---

SUITE DES VOYAGES

*Et Expéditions de M. ANSON.*

---

### CHAPITRE IX.

*Préparatifs des Espagnols : la vigilan-  
ce des Anglois en empêche l'exécution:  
M. Anson renvoye les prisonniers ,  
& fait brûler Payta : les Anglois  
se rembarquent : ils emmenent un  
vaisseau & en coulent cinq à fond :  
richesses prises ou détruites dans cette*

Tom. XII.                      A

ANSON.  
Chap. IX.

An. 1741.

*ville : humanité de M. Anson envers les prisonniers : reconnaissance de ces Espagnols : générosité du Chef d'Escadre : le Gloucester fait deux prises : M. Anson fait brûler deux de ses prises : il fait monter des pierriers aux hunes : les Anglois font de l'eau a Quibo : Description de cette Isle : description d'une cascade naturelle.*

Préparatifs  
des Espa-  
gnols : la vi-  
gilance des  
Anglois en  
empêche l'e-  
xécution.

**L**E second jour que les Anglois furent en possession de la ville & du fort de Payta, les Espagnols se trouverent dans une si grande difette d'eau que plusieurs de leurs esclaves se glisserent secrettement dans la ville, & en emporterent des jarres à leurs maîtres sur la montagne. M. Brett fut instruit le même jour, tant par les déserteurs que par quelques prisonniers de ceux qui venoient chercher de l'eau, que les Espagnols de la hauteur s'étant rassemblés en très grand nombre, avoient résolu de donner un assaut la nuit suivante à la ville & au fort, & qu'un Ecoissois Catholique, nommé Gordon, étoit chargé de la conduite de cette entreprise. Le Lieutenant continua toujours à envoyer

les chaloupes , jusqu'au soir , sans marquer aucune précipitation ; mais M. Anson fit débarquer un renfort de ses gens , & M. Brett doubla les gardes à chaque barricade. Il fut établi des communications entre les différens postes , par le moyen des sentinelles placées à la portée de la voix les uns des autres , & l'on fit des rondes très fréquentes , toujours accompagnées d'un tambour. Ces marques de la vigilance des Anglois , & de leur disposition à bien recevoir les ennemis , firent changer de résolution aux Espagnols ; enforte que la nuit se passa avec aussi peu de trouble de leur part que les précédentes.

Le soir précédent , M. Brett avoit envoyé le reste du trésor à bord du Centurion , & le troisiéme jour , qui étoit le 15 de Novembre , les chaloupes commencerent le matin à enlever les effets les plus précieux de la ville. Le chef d'Escadre qui avoit dessein de remettre à la voile l'après-midi , envoya à terre , vers dix heures du matin , tous les prisonniers , au nombre de quatre-vingt-huit , & il fit donner ordre à M. Brett de les faire garder dans une Eglise jusqu'à ce que

ANSON.

Ch. IX.

AN. 1741.

M. Anson  
renvoye les  
prisonniers ,  
& fait brûler  
Payta.

ANSON.

Ch. IX.

An. 1741.

ses hommes fussent prêts à se rembarquer ; de brûler en même-temps toute la ville , à l'exception de deux églises qui étoient à quelque distance des maisons ; d'abandonner la place & de revenir à bord. Cet Officier exécuta ponctuellement ces ordres , il occupa tout son monde à partager la poix , le gaudron , & les autres combustibles qui étoient en quantité dans la ville , entre les maisons situées dans les différentes rues , afin que mettant le feu en même-temps en divers quartiers , l'incendie fut plus subit & plus violent ; & pour que les ennemis après son départ ne fussent pas en état de l'éteindre : il fit enclouer le canon du fort , mit le feu aux maisons qui étoient au-dessus du vent , rassembla ses gens & marcha vers le rivage , où les chaloupes l'attendoient. L'endroit où il avoit dessein de s'embarquer étoit découvert & hors de la ville ; les Espagnols aperçurent de la hauteur que les Anglois se retiroient , & ils résolurent de troubler leur départ s'il étoit possible , afin de pouvoir au moins se vanter de quelque avantage. Dans cette intention , un petit Escadron

d'environ soixante chevaux, descendit la colline avec beaucoup de résolution en apparence; mais malgré l'ostentation avec laquelle ils commencerent à marcher, aussi-tôt que M. Brett eut donné ordre à ses gens de faire volte-face, ils s'arrêterent dans leur carriere, & n'oserent avancer d'un pas tant que les Anglois furent sur le rivage.

Quand ils furent prêts à se rembarquer dans leurs chaloupes, les hommes furent retardés quelque temps par la perte d'un d'entre eux; ils en firent inutilement la recherche en se questionnant réciproquement, pour savoir où il étoit demeuré, ou quel accident le retenoit? enfin après avoir attendu assés long-temps, ils entrèrent dans les chaloupes pour retourner à bord sans lui: mais lorsque le dernier homme s'embarquoit & que les chaloupes quittoient le rivage, on l'entendit qui appelloit pour qu'elles le prissent. La ville étoit déjà tellement en feu, & le rivage étoit couvert d'un nuage de fumée si épais, qu'on ne pouvoit voir cet homme, quoiqu'on entendit distinctement sa voix. Cependant le Lieute-

ANSON.  
Ch. IX.

Ann. 1741.

Les Anglois  
se rembar-  
quent.

ANSON.  
Ch. IX.  
An. 1741.

nant envoya une chaloupe à son secours & on le trouva enfoncé dans l'eau jusqu'au col, parce qu'il y étoit entré aussi avant qu'il lui avoit été possible, étant dans une crainte terrible de tomber entre les mains d'ennemis devenus sans doute furieux par le pillage & la destruction de leur ville. Quand on s'informa de la raison qui l'avoit fait rester après les autres, on fut que le matin il avoit pris une trop grande quantité d'eau-de-vie, ce qui l'avoit plongé dans un sommeil si profond qu'il ne s'étoit éveillé que lorsque le feu avoit été assés proche de lui pour en ressentir les atteintes. Aussi-tôt qu'il avoit ouvert les yeux, il étoit tombé dans le plus grand étonnement de voir d'un côté toutes les maisons enflammées, & de l'autre plusieurs Espagnols & plusieurs Indiens près de lui. Une frayeur si vive & si subite avoit dissipé en un instant le reste de son ivresse, & il avoit eu assés de présence d'esprit pour se jeter dans le plus épais de la fumée, ce qui étoit le moyen le plus sur d'échapper aux ennemis. Il avoit réussi à gagner le rivage, & quoqu'il ne sçut pas nager, il s'étoit

avancé dans l'eau auffi loin qu'il lui avoit été possible, avant d'oser tourner la tête. On ne peut s'empêcher de remarquer à la louange de tous ceux qui étoient sur le rivage, que quoiqu'ils eussent sous la main une grande quantité de vin & de liqueurs spiritueuses, dans presque tous les magasins, il n'y eut que cet homme seul qui oublia son devoir au point d'en prendre jusqu'à s'enivrer.

Pendant que les matelots retiroient leur camarade de l'eau, & qu'ils faisoient force de rames du côté de l'Escadre, les flammes se répandoient de toutes parts dans la ville. On y avoit distribué tant de combustibles, les matériaux dont les maisons étoient construites, avoient si peu de consistance & étoient si propres à recevoir le feu, qu'il fut aisé de juger que tous les efforts des ennemis, quoiqu'ils y descendissent en grand nombre, ne purent empêcher la destruction totale de la place & de toutes les marchandises qui y étoient contenues.

Le détachement du Lieutenant Brett ayant joint l'Escadre, M. Anson se prépara à mettre à la voile le soir même. Lorsqu'il étoit entré dans la

ANSON.  
Ch. IX.

An. 1741.

Il s'emmen-  
tent un vais-  
seau, & en  
coulent cinq  
à fond.

## 8 DÉCOUVERTES

ANSON.  
Chap. IX.  
An. 1741.

baye , il y avoit trouvé à l'ancre six vaisseaux des ennemis , dont un étoit le bâtiment destiné à transporter le trésor à la côte du Mexique ; & comme il apprit que ce vaisseau étoit très bon voilier , il résolut de l'emmener. Les autres bâtimens étoient deux senaux , une barque & deux galles , de trente-fix rames chacune : le chef d'Escadre n'en ayant aucun besoin , ordonna en entrant dans le port de couper les mâts des cinq , & quand il quitta la place , il les fit sortir hors du port , on y perça plusieurs trous & ils furent coulés à fond. Le commandement du nouveau vaisseau fut donné à M. Hughes , Lieutenant du Tryal , avec dix hommes pour le manoeuvrer. L'Escadre composée alors de six vaisseaux , savoir le Centurion , la prise du Tryal , le Carmelo , le Carmin , la Thérèse & le dernier qu'on avoit pris , nommé le Solidad , leva l'ancre vers minuit & sortit de la baye.

Riches-  
ses prises ou dé-  
truites dans  
cette ville.

La perte que firent les Espagnols par la destruction de Payta fut très considérable , puisque la plus grande partie des marchandises qui furent brûlées consistoit en velours , baptis-

res, foyeries, larges étoffes & autres. Ce que les Anglois emportèrent fut de beaucoup moins de valeur que ce qu'ils détruisirent, cependant leur butin monta assés haut, puisque l'argenterie, les piaftres & le reste de l'argent monoyé qu'ils y trouverent, excédoit trente millions sterling, indépendamment des bagues, des bracelets, & des autres joyaux, dont on ne peut bien estimer la valeur. Le pillage qui tomba immédiatement entre les mains des matelots, fut aussi très considérable, & ils n'en avoient pas encore fait, qui leur rapportât un aussi gros profit.

ANSON.  
Ch. IX.  
An. 1741.

On a déjà dit que tous les prisonniers faits dans différentes prises, avoient été mis à terre sur le rivage de Payta, & comme notre nation, (dit l'Auteur Anglois,) y acquit la plus grande réputation par l'humanité & la générosité que M. Anson exerça envers tous ceux qui tombèrent entre ses mains, il juge que cette circonstance mérite qu'il s'y arrête. Entre ces prisonniers, il y avoit quelques personnes de distinction, particulièrement un jeune homme d'environ dix-sept ans, fils du Vice-Pré-

Humanité  
de M. Anson  
envers les prisonniers.

ANSON.  
Ch. IX.  
An. 1741.

fidant du Conseil du Chili. Tous les naturels de ce pays avoient l'idée la plus terrible de la cruauté des Anglois, aussi tous les prisonniers en montant à bord de leur Escadre parurent frappés de la plus vive terreur & de la plus grande inquiétude. Le jeune homme dont nous parlons, qui n'avoit jamais sorti de la maison paternelle, déplorait sa captivité dans les termes les plus touchants, regrettoit avec les plaintes les plus ameres, la perte de ses pere & mere, de ses freres & sœurs & de son pays natal, pleinement persuadé qu'il les avoit vus pour la dernière fois, & qu'il étoit destiné à passer le reste de ses jours dans une basse & cruelle servitude. Tous les autres prisonniers Espagnols pensoient de même sur leur situation actuelle; M. Anson employa constamment tous ses efforts pour leur faire perdre ces impressions si accablantes, en faisant diner tour-à-tour à sa table plusieurs des principaux, autant qu'il avoit de place & en donnant les ordres les plus exacts pour qu'ils fussent traités avec autant d'humanité que de décence. Malgré tous ses soins on remarqua

que les deux ou trois premiers jours ils conserverent leurs craintes, s'imaginant que ce bon traitement se changeroit bien-tôt en quelque calamité qui leur étoit inconnue : mais quand ils furent bien convaincus de la sincérité du chef d'Escadre, ils marquerent la plus grande joie. Ce jeune homme en particulier, non seulement perdit toutes ses craintes, mais il conçut même la plus grande affection pour M. Anson, & parut prendre tant de plaisir à sa maniere de vivre si différente de tout ce qu'il avoit vu jusqu'alors, qu'on eut lieu de croire qu'il auroit préféré de faire un voyage avec lui en Angleterre, plutôt que d'être remis immédiatement dans son pays.

Comme l'humanité du chef d'Es-

Reconnoissance des Espagnols.

ANSON.  
Ch. IX.  
An. 1741.

d'approcher d'elles , & en permettant à leur pilote de demeurer comme leur gardien. Les Espagnols en furent d'autant plus surpris qu'il donna tous ces ordres sans avoir vû ces Dames , quoique les deux Demoiselles fussent très belles & que la plus jeune particulièrement fut renommée pour sa beauté. Ces Dames furent si touchées des obligations qu'elles reconnurent lui avoir en cette occasion , qu'elles refuserent absolument de descendre à terre sur le rivage de Payta , avant qu'on leur eut permis d'aller à bord du Centurion faire une visite au chef d'Escadre , & lui marquer en personne leur reconnoissance. Tous les autres prisonniers quitterent les Anglois avec les plus fortes assurances de se souvenir toute leur vie du traitement généreux qu'ils en avoient reçu. Un Jésuite en particulier qui avoit été pris par M. Anson , & qui étoit un homme de distinction , fit ses remerciements des politesses que lui & ses compatriotes avoient trouvées à bord , en déclarant qu'il regarderoit toujours comme un devoir de rendre justice à M. Anson : il ajouta que les prisonniers

en avoient reçus un traitement si favorable qu'il lui seroit impossible de le jamais oublier, & que sa conduite envers les Dames étoit si extraordinaire qu'il doutoit qu'on put ajouter foi à ce qu'il en diroit, malgré la confiance que devoit inspirer son caractère de prêtre. M. Walter observe encore « qu'ils apprirent depuis, que » le Jésuite & les autres prisonniers » n'avoient pas changé de ton depuis » qu'ils étoient sortis de leurs mains ; » qu'ils avoient rempli Lima & tout » le Pérou des louanges du chef d'Escadre ; & que le Jésuite en particulier interprêtoit en faveur de M. Anson, dans un sens relâché & hypothétique, la croyance de son Eglise, qui regarde comme impossible que les hérétiques soient fau- vés » (\*).

L'Escadre ayant mis à la voile de Payta le 16 de Novembre, vers mi-nuit, M. Anson donna ordre le ma-

Générosité  
du chef d'Es-  
cadre.

(\* ) On remarquera que ce sont les paroles d'un Ministre protestant que l'Auteur Anglois rapporte, & que ce Ministre ne parlant même que sur un oui-dire, son récit ne peut former aucun préjugé contre les sentimens du Prêtre Catholique.

ANSON.

Ch. IX.

An. 1741.

ANSON.  
Ch. IX.  
An. 1741.

tin que les vaisseaux se séparassent pour chercher le Gloucester. Il s'éleva des jalousies entre ceux qui avoient été commandés pour le débarquement, & ceux qui étoient demeurés à bord, à cause du butin particulier fait à Payta. Les premiers le regardoient comme une récompense des risques qu'ils avoient courus, & du courage qu'ils avoient marqué; mais les autres disoient que si on leur en avoit laissé le choix, ils auroient préféré d'aller à terre plutôt que de demeurer sur les vaisseaux; & que pendant que leurs camarades étoient à Payta, ils avoient eu une fatigue excessive, parce qu'il falloit qu'ils fussent toujours sous les armes pour garder les prisonniers, dont le nombre excédoit le leur, & pour prévenir toutes les entreprises qu'ils auroient pu former dans une conjoncture aussi critique. Ils soutenoient en même-temps que des forces suffisantes à bord étoient aussi nécessaires au succès de l'entreprise, que les actions de ceux qui avoient débarqué. Cette dispute devint si vive, que le chef d'Escadre fut obligé d'interposer son autorité pour empêcher qu'elle n'eut des sui-

tes facheuses. Le lendemain de leur départ de Payta, il fit venir le matin tous les hommes sur le demi-pont, s'adressa d'abord à ceux qui avoient été du débarquement, loua beaucoup leur bonne conduite, & leur fit ses remerciements des services qu'ils avoient rendus en cette occasion. Il exposa ensuite les raisons alléguées par ceux qui étoient demeurés à bord, pour que le butin fût partagé également, & dit qu'il les trouvoit très justes, ainsi que l'attente de leurs camarades : après quoi il insista à ce que non-seulement les simples hommes; mais même tous les Officiers qui avoient aidé à prendre la place, apportassent tout leur butin sur le pont, pour être partagé sans partialité entre tout l'équipage, à proportion des rangs : mais pour empêcher les murmures de ceux qui étant en possession ne pouvoient être que mécontents de la diminution de leur part, M. Anson ajouta, que pour encourager ceux qui à l'avenir pourroient être employés à de semblables services, il abandonnoit sa part entière, & qu'elle seroit distribuée entre ceux qui avoient été détachés pour l'attaque de la place.

ANSON.  
Chap. IX.

An. 1741.

Le Gloucester fait deux prises.

Cette affaire embarrassante fut ainsi terminée à la satisfaction de tous les gens du vaisseau, à l'exception d'un petit nombre, incapables de connoître la force de l'équité, ou trop avares pour rendre sans regret aucune partie de ce qu'ils avoient en leur possession. Le lendemain matin ils virent le Gloucester avec un petit bâtiment en toue, & apprirent du Capitaine Mitchel, que pendant toute la croisiere il avoit fait seulement deux prises; l'une d'un petit senau, dont la cargaison étoit composée de vin, d'eau-de-vie & d'olives dans des jarres, avec environ la valeur de sept mille livres sterling en argent: l'autre d'une grande barque que la barge du Gloucester avoit prise près de terre. Les prisonniers de cette barque leur avoient déclaré qu'ils étoient très-pauvres, chargés seulement de coton; mais l'état dans lequel on les avoit vus, paroissoit prouver qu'ils étoient plus riches qu'ils ne le disoient, puisqu'on les trouva à diner d'un pâté de pigeon & servis dans des plats d'argent. Cependant, l'Officier qui commandoit la Barge, en ouvrant plusieurs jarres qui étoient à bord, & n'y trouvant réellement que du coton,

avoit été disposé à ajouter foi à leur déclaration, mais leur cargaison ayant été apportée sur le Gloucester, on avoit été agréablement surpris de trouver que ce n'étoit qu'un faux emballage, & que dans chaque jarre on avoit caché au milieu du coton une quantité considérable de doubles pistoles & de piaftres, dont la valeur montoit à près de douze mille livres sterling. Ce trésor alloit à Payra, & appartenoit à des marchands, qui étoient les propriétaires de la plus grande partie de l'argent pris dans cette ville. Le Capitaine Mitchel avoit aussi eu en vue deux ou trois autres vaisseaux des ennemis qui lui avoient échappé, & il y avoit tout lieu de croire que l'un d'eux étoit d'une valeur immense.

Le Centurion & sa prise étant alors réunis à l'escadre, il fut résolu de s'avancer le plus promptement qu'il seroit possible jusqu'aux parties méridionales de la Californie, ou jusqu'à la côte qui joint le Mexique, pour croiser contre le Gallion de Manille, qu'on savoit qui étoit en mer, chargé pour le port d'Acapulco. Comme on étoit alors au milieu du mois de No-

ANSON.

Chap. IX.

An. 1744.

M. Anson  
fait brûler  
deux de ses  
prises.

ANSON.  
Chap. IX.  
An. 1741.

vembre, & que ce vaisseau n'arrive ordinairement que vers la moitié de Janvier, les Anglois ne doutoient pas qu'ils ne fussent assez tôt dans cette croisiere pour l'enlever; cependant ils jugerent nécessaire de faire de nouvelle eau à l'isle de Quibo, située à l'embouchure de la baye de Panama. Etant alors huit vaisseaux de compagnie, ils continuerent à faire voile au Nord; mais quand ils furent arrivés au Cap Blanc, situé à quatre degrés quinze minutes de latitude méridionale, ils reconnurent que le Solidad ne répondoit nullement à sa réputation de fin voilier, & que ce navire, ainsi que la Sainte Thérèse rétarديوient toute l'Escadre. Alors M. Anson ordonna d'en tirer tout ce qui pouvoit être de quelque usage pour les autres bâtimens, & ensuite il y fit mettre le feu. On donna les instructions nécessaires au Gloucester & aux autres prises, après quoi le Centurion continua sa route pour Quibo.

Il fait monter des pierres aux huées.

Le 22 au matin, ils virent l'isle de Plata; à trois heures après midi, ils se trouvèrent à la vue de la pointe de Manta, & comme il y avoit une ville de même nom dans le voisinage

le Capitaine Mitchel prit cette occasion de renvoyer plusieurs des prisonniers du Gloucester dans la barque Espagnole. On occupoit alors pendant tout le jour les chaloupes à distribuer des provisions aux prises, afin que chacun en put avoir pour six mois. Comme on rapporta que l'un des vaisseaux de Manille étoit d'une grosseur prodigieuse, les charpentiers eurent ordre d'attacher huit supports sur la grande hune, & sur celle de misène, qui fussent en état de pouvoir y monter des pierriers, afin de se mieux préparer à bien attaquer ce bâtiment.

Le 23 ils passèrent la ligne, & pendant qu'ils furent vers l'Isthme, non-seulement ils éprouverent un grand changement de climat, mais ils eurent aussi des calmes fréquents, & des pluies abondantes, ce qui les obligea de calfeutrer les ponts & les côtés du Centurion, pour empêcher l'eau d'y entrer.

Le 3 de Décembre au soir, ils jetterent l'ancre à l'Isle de Quibo qu'ils trouverent très commode pour faire de l'eau & du bois, d'autant qu'il y a des arbres tout près de l'endroit où

ANSON

Chap. IX.

An. 1741

Ils font de l'eau à Quibo.

A N S O N.

Chap. IX.

An. 1741.

Description  
de cette îlle.

monte la haute mer, & qu'un gros ruisseau d'eau fraîche coule sur un rivage fableux, d'où il tombe dans la mer, enforte qu'ils ne furent gueres plus de deux jours à prendre le bois & l'eau qui leur étoient nécessaires.

Toute cette Isle est de moyenne hauteur, à l'exception d'une partie, & la surface est couverte d'un bois continuel qui conserve sa verdure pendant toute l'année. Entr'autres arbres, on y trouve une grande quantité de Cassiers, mais malgré la beauté du climat & l'ombre que les oiseaux y trouveroient, on n'y voit que des Makaws, des Péruches & des Perroquets, mais les premiers y sont en très grand nombre. Les animaux qu'on y trouve en plus grande quantité, sont les Singes, les Guanos, & l'on en tue beaucoup pour les manger. Les Anglois y virent plusieurs troupeaux de Daims, mais la difficulté de pénétrer dans les bois, les empêcha d'en approcher, & ils ne purent en tuer que deux pendant le temps qu'ils y demeurèrent. Leurs prisonniers leur dirent que cette Isle abondoit en Tigres, mais ils n'en rencontrèrent aucun: on leur dit aussi qu'on trouvoit

souvent dans les bois un serpent très dangereux, qu'on appelloit serpent volant qui s'élançoit des branches des arbres sur les hommes ou sur les bêtes qui se trouvoient à sa portée, & que sa piquûre étoit ordinairement suivie d'une mort inévitable La mer des environs de cette Isle est infestée d'Alligators d'une grosseur extraordinaire, & les gens remarquerent fréquemment une espece de poisson plat très gros, qui s'élance à une hauteur considérable au-dessus de l'eau. On jugea que c'étoit l'espece de poisson qu'on dit qui fait périr beaucoup de plongeurs qui pêchent les perles, en les embarrassant de leurs nageoires quand ils remontent du fond de la mer. On dit aussi que ces plongeurs s'armoient d'un couteau bien afilé, qu'ils enfonçoient dans le corps de cet animal, pour se dégager de ses embrassements.

Pendant que le Centurion étoit à l'ancre, le chef d'Escadre descendit dans une chaloupe, accompagné de quelques-uns de ses Officiers, pour examiner une baye située dans la partie septentrionale, & il cotoya ensuite la côte orientale de l'Isle. Partout où ils débarquerent dans cette

ANSON  
Ch. IX.

An. 1741

Description  
d'une cascade  
naturelle.

ANSON.  
Ch. IX.  
An. 1741.

recherche, ils trouverent beaucoup d'eau excellente, & un terroir très fertile. Vers la pointe du Nord-Est ils découvrirent une cascade naturelle qui leur parut surpasser tout ce que l'art & l'industrie des hommes a jamais fait de cette espece. C'est une riviere d'une eau transparente, large d'environ quarante toises, qui roule ses eaux sur une pente de près de cent cinquante toises de longueur. Le canal par lequel elles coulent est formé entièrement de roc, & les côtés ainsi que le fond sont remplis de gros blocs détachés, qui interrompent fréquemment le cours de l'eau, enforte qu'en quelques endroits elle coule en nappes, d'un mouvement rapide, mais uniforme, au lieu qu'en d'autres elle monte par-dessus les rochers d'où elle tombe presque perpendiculairement. Cette riviere est bordée de très beaux bois, & même les grosses masses de rochers qui paroissent comme suspendues sur les eaux, & qui par leurs différentes projections forment les inégalités du canal, sont aussi couverts d'arbres d'une hauteur majestueuse. Pendant que le chef d'Escadre, & ceux qui l'accompagnoient

étoient attentifs à remarquer les variétés infinies de toutes ces chutes d'eaux, des rocs & des bois, ils virent comme pour augmenter la beauté du coup d'œil une volée prodigieuse de Mac-kaws qui s'éleverent au-dessus du terrain, & qui en planant & battant des ailes aux environs, répandirent de toutes parts l'éclat le plus brillant, par la réflexion du soleil sur leurs plumages variés.

---

ANSON.  
Chap. IX.

An. 1741.



## CHAPITRE X.

*Perles de l'Isle de Quibo : épreuve des pêcheurs : bonne nourriture que donnent les tortues : préjugés des Espagnols au sujet de ces animaux : les Anglois font une prise médiocre : ils prennent une lumière de terre pour le vaisseau de Manille : ils demeurent en croisière : Ils prennent un canot pour avoir des nouvelles du Gallion : ils apprennent qu'il est arrivé à Acapulco : leur espérance de le prendre au retour : Origine du commerce entre Manille & Acapulco : quelle fut la ligne de démarcation : son utilité pour empêcher les disputes entre les deux couronnes : grand commerce de Manille : voyage de cette Isle à Acapulco.*

ANSON.  
Chap. X.  
An. 1741  
Perles de  
l'Isle de Qui  
bo.

**E**N parcourant l'Isle dont nous venons de parler dans le chapitre précédent, les Anglois ne virent aucuns habitants, mais ils trouverent plusieurs huttes sur le rivage, & en différents endroits ils remarquerent de gros mon-  
ceaux

ceaux de belle nacre de perle laissés par les pêcheurs de Panama, qui viennent fouvent en cet endroit pendant l'été. Ils y vont chercher des huîtres à perles, qu'on trouve par-tout dans la baye de Panama, mais elles sont en si grand nombre à Quibo, qu'en avançant un peu dans la mer, un homme peut aisément en arracher du fond. Ces huîtres sont ordinairement très grandes, & quelques-uns des Officiers en ouvrirent par curiosité pour en goûter, mais ils les trouverent dures & de mauvais goût. Il faut les aller chercher à une profondeur considérable, & celles qu'on trouve près du rivage, quoique de la même espèce, ne contiennent que très peu de perles, & très petites. On prétend aussi que les perles participent de la qualité du fond sur lequel se tient l'huître, en sorte que si ce fond est vaseux, les perles sont obscures & d'une eau terne.

Le soin de pêcher les huîtres à une grande profondeur, pour y trouver des perles, est donné aux esclaves négres, dont les habitants de Panama & de la côte voisine entretiennent un grand nombre. On dit qu'on ne les

Epreuves  
des pêcheurs.

A N S O N.

Ch. X.

An. 1741.

regarde comme de bons pêcheurs, que quand ils sont restés assez long-temps sous l'eau pour que le sang leur sorte par la bouche, par le nez & par les oreilles, mais quand ils ont une fois souffert cette épreuve, on prétend qu'ils plongent ensuite avec beaucoup plus de facilité. Ils ne craignent point qu'il leur arrive aucun accident de cette violence faite à la nature, puisque le sang s'arrête de lui-même, & qu'il ne leur arrive jamais de se trouver une seconde fois dans le même état.

Bonne nourriture que donnent les Tortues.

Si les huîtres à perles ne sont pas bonnes à manger, on est bien récompensé de ce désagrément par les tortues que la mer fournit à cette Isle, & qui sont en très grand nombre & excellentes. On en compte ordinairement de quatre especes, les têtes lourdes, les caouannes, les carets, & les vertes. Les deux premières especes sont mauvaises & mal saines; les carets qui donnent les plus belles écailles sont meilleures que les autres, sans être bien excellentes, mais la tortue verte est généralement estimée des Officiers & des matelots comme un manger délicieux. Les Anglois eurent la preuve la plus convaincante

que cette nourriture est très saine , puisqu'ils ne mangerent presque autre chose pendant près de quatre mois , sans que leur santé en fut altérée. Ils en prenoient dans cette Isle autant qu'il leur plaisoit , sans aucune difficulté : comme ces animaux sont amphibies , ils vont à terre faire leurs œufs qu'ils déposent ordinairement dans un grand trou qu'ils font dans le sable , un peu au-dessous de la marque de la haute mer ; ils les couvrent ensuite , & les laissent , pour que la chaleur du soleil les fasse éclore. Plusieurs hommes alloient sur le rivage , où ils n'avoient autre chose à faire que de tourner ces tortues sur le dos , ce qui les empêchoit de s'en aller , & ils les prenoient ensuite quand ils le vouloient. Ils eurent par ce moyen des provisions en abondance , tout le temps qu'ils demeurèrent dans cette Isle , & ils en emporterent en mer une grande quantité , ce qui fournit à tout l'équipage une nourriture très saine & de très bon goût. Elles pesoient environ deux cents livres chacune , & celles qu'ils emporterent leur durèrent jusqu'à ce qu'ils en trouvaient de nouvelles sur la côte du

ANSON.

Ch. X.

An. 1741.

ANSON.

Chap. X.

An. 1741.

Mexique, où ils en virent fréquemment dans le haut du jour, qui dorment en flottant sur la surface de la mer. Quand ils en découvroient, ils envoient ordinairement une chaloupe avec un bon plongeur qui s'enfonçoit dans la mer, quand il étoit à quelques toises de la tortue. Il s'avançoit du côté de la queue, montoit sur l'écaille qu'il faisoit, & en pressant les parties postérieures il éveilloit cet animal : alors la tortue en remuant les pieds se foutenoit elle-même avec le plongeur, par ce mouvement, jusqu'à ce que la chaloupe étant près d'elle, on enlevoit en même-temps l'homme & la tortue. Ils n'en manquèrent jamais pendant les quatre mois qu'ils furent en mer, après le temps dont nous parlons, & ils remarquèrent que dans les sept mois qui s'écoulèrent depuis leur départ de Juan-Fernandez jusqu'à leur arrivée dans le port de Chequetan, il ne mourut sur toute l'Escadre que deux hommes, preuve incontestable que la chair de tortue dont ils se nourrirent, comme nous l'avons déjà dit, pendant les quatre derniers mois est au moins une nourriture non malfaisante, & peut être même très salutaire.

On doit être surpris de ce que malgré la rareté des autres provisions en plusieurs parties de la côte de la mer du Sud, une nourriture d'aussi bon goût, aussi saine & aussi abondante que celle des tortues, soit regardée par les Espagnols comme très malsaine, & presque comme un poison. M. Anson avoit sur son Escadre plusieurs Indiens & quelques Negres qu'il avoit pris pour aider à la manœuvre des vaisseaux, & ces gens remplis des préjugés du pays qu'ils habitoient, marquoient le plus grand étonnement de voir les Anglois manger des tortues, étant bien persuadés que cet aliment leur deviendroit mortel. Quand ils virent qu'il n'en mouroit aucun, & qu'ils n'avoient pas la plus légère incommodité en continuant d'en faire usage, ils se hazarderent à en goûter quoique ce fut d'abord avec grande répugnance, & en petite quantité; mais cette répugnance s'étant dissipée peu à peu, ils y prirent enfin tant de goût, qu'ils préférèrent cette nourriture à toute autre, & qu'ils se féliciterent réciproquement des bons & abondants repas qu'ils pourroient se

ANSON.

Ch. XI.

An. 1741.

Préjugés  
des Espagnols  
au sujet de ces  
animaux.

ANSON.  
Chap. X.

An. 1741.

Les Anglois  
font une prise  
médiocre.

procurer quand ils feroient de retour en leur pays.

Les Anglois quitterent cette isle le matin du 9 de Décembre, après y être demeurés seulement trois jours, & ils se remirent en mer pour chercher le Gloucester qui s'étoit séparé d'eux à leur arrivée. Le lendemain ils découvrirent une petite voile, lui donnerent la chasse & s'en rendirent bientôt maîtres. C'étoit une barque de Panama, nommée le Jesus de Nazareth; elle n'avoit à bord qu'un tonneau de sel de roche, un peu de fil de caret, & la valeur de trente ou quarante livres sterling en argent. Le 12 de Décembre ils retrouvèrent le Gloucester dont le grand mâst s'étoit rompu, & coulerent à fond le Jesus de Nazaret. Le chef d'Escadre donna de nouvelles instructions aux Capitaines des vaisseaux de guerre, & aux commandants des prises, sur le rendez-vous où ils devoient se trouver, & le cours qu'ils devoient tenir, en cas de séparation, afin de se rendre avec toute la diligence possible au Nord du port d'Acapulco. Lorsque ces ordres eurent été donnés à tous les vaisseaux, ils ne douterent pas d'abord qu'ils

n'arrivassent promptement aux stations qui leur étoient assignées pour croisière, par ce qu'ils comptoient sur les vents alisés; mais à leur grand chagrin, ils furent retenus près d'un mois par des temps orageux, par des calmes où ils ne pouvoient faire aucun cours, & par des pluies furieuses, jusqu'à ce qu'ils commencèrent à désespérer de réussir dans leur grand projet d'enlever le gallion de Manille. Ces contre-temps les jettoient tous dans le découragement, mais leurs espérances se renouvelèrent bientôt par le changement de vent qui leur devint favorable. Alors le Centurion prit le Carmelo à la toue, & le Gloucester en fit de même du Carmin: le vent qui souffloit du Nord-Est continua le lendemain, si frais & si constant, qu'ils ne douterent pas que ce ne fut le vrai vent alisé. Leurs espérances augmentèrent de plus en plus, & quoique le temps ordinaire de l'arrivée du Gallion à Acapulco fut passé, ils eurent assez peu de raison pour se flatter qu'il auroit été retardé dans sa traversée par quelque accident.

Le 26 de Janvier 1742, étant au Nord d'Acapulco, ils changerent de

ANSON.

Chap. X.

An. 1741.

Ils prennent une lumière de terre pour le vaisseau de Manille.

ANSON.  
Ch. X.

An. 1742.

cours, & porterent à l'Est, dans l'intention de gagner la terre où ils comptoient arriver le 28, mais quoique l'air fut très serein, ils ne purent la découvrir. Vers dix heures du soir, le Centurion vit une lumière du côté de bas-bord, & la prise du Tryal qui étoit environ un mille en avant, donna le signal qu'elle voyoit une voile. Personne ne doutant à bord que cette lumière ne fut dans quelque vaisseau, ils furent tous animés par la persuasion que c'étoit le Gallion de Manille, & leur ardeur fut encore augmentée par l'idée qu'il y en avoit deux au lieu d'un, s'imaginant que la lumière qu'ils voyoient étoit au mât d'un bâtiment, pour servir de fanal à son confor. Le Centurion laissa aller le Carmelo, & fit force de toutes ses voiles, en donnant le signal au Gloucester pour qu'il en fit de même. Ils chasserent ainsi cette lumière, dans l'attente de pouvoir engager le combat une demi-heure après: quelquefois ils pensoient qu'elle étoit à un mille de distance, & d'autres fois, qu'elle étoit à la portée du canon. Quelques-uns même des gens à bord assurèrent positivement qu'ils distin-

guoient clairement les voiles. Le Chef d'Escadre étoit lui-même si bien assuré de l'atteindre en peu de temps, qu'il envoya son Lieutenant qui commandoit entre les ponts, avec ordre de faire charger tous les gros canons de deux boulets, pour la première bordée, & ensuite d'un boulet & d'une grape de rafin. Il lui dit expressément de ne pas souffrir qu'il fut tiré un seul coup avant d'en recevoir l'ordre, & ajoûta qu'il ne vouloit le donner que lorsqu'il seroit à la portée du pistolet des ennemis. Dans cette attente continuelle, & toujours avec une nouvelle ardeur, ils persévérèrent dans leur chasse durant toute la nuit, comptant à chaque quart d'heure qu'ils alloient joindre le vaisseau de Manille, dont ils calculoient déjà les richesses qu'ils faisoient monter entre les deux confors à plusieurs millions: mais au point du jour ils reconnurent à leur grand chagrin que toute leur ardeur & toutes les mesures qu'ils avoient prises étoient occasionnées par un feu qui brûloit sur une montagne, qui dura encore quelques jours, & qui vraisemblablement n'étoit autre chose que du chaume ou des bruyeres qu'on

ANSON.

Ch. X.

An. 1742.

ANSON.  
Ch. X.

avoit allumées pour quelques opérations d'agriculture.

An. 1742.

Ils demeu-  
rent en croi-  
siere.

Ils commencerent alors à douter si le Galion de Manille étoit arrivé ou non, mais en interrogeant les prisonniers qu'ils avoient à bord, ceux-ci les assurèrent que ce bâtiment arrivoit quelquefois à Acapulco après le milieu de Février. Ils ajoûterent que le feu qui avoit paru sur le rivage étoit une preuve que le Gallion tenoit encore la mer, parce qu'on avoit coutume d'allumer ainsi des feux pour servir à le diriger quand il arrivoit plus tard que de coutume. Ces discours leur furent si agréables, qu'ils résolurent de continuer à croiser encore quelque temps, & ils distribuèrent leurs vaisseaux à douze lieues de la côte, de façon qu'il étoit impossible d'y arriver sans être découvert. Ils demeurèrent ainsi en croisiere durant plusieurs jours, sans voir ce Gallion, & commencerent à croire qu'il avoit gagné le port; mais ils désiroient ardemment d'avoir quelques nouvelles positives, afin de se déterminer ou à chercher un port pour se rafraîchir, ou à demeurer plus long-temps en croisiere.

En conséquence, le 12 de Février M. Anson envoya la barge chercher le port d'Acapulco, pour découvrir si le Gallion y étoit entré. Elle revint le 19, & les Officiers dirent au Chef d'Escadre qu'ils avoient découvert le port, & qu'ayant gagné l'Isle qui est à l'entrée, ils étoient demeurés en suspens sur ce qu'ils devoient faire : que lorsqu'ils doutoient encore si l'endroit qu'ils voyoient étoit réellement celui qu'ils cherchoient, ils avoient apperçu une lumière près de la surface de l'eau ; qu'ils s'étoient aussi-tôt mis sur leurs rames, avec le moins de bruit qu'il leur avoit été possible, & avoient trouvé que c'étoit un bateau de pêcheurs qu'ils avoient surpris avec trois négres qui y étoient : que ces gens avoient d'abord voulu sauter dans la mer, mais qu'ils les en avoient empêchés en leur présentant un fusil, ce qui les avoit portés à se foumettre, & qu'on les avoit pris dans la barge : qu'on avoit ensuite conduit le canot devant un rocher où il devoit nécessairement être brisé en pieces par la violence de la mer, ce qu'on avoit fait pour tromper ceux qui pourroient aller à la recherche

ANSON.

Chap. X.

An. 1742.

Il s'en pren-  
nent un ca-  
not pour avoir  
des nouvelles  
du Gallion.

Origine du

Manuscrit

de la Bibliothèque

de la Ville de Paris

ANSON.

Chap. X.

An. 1742.

Il s'appren-  
rent son ar-  
rivée à Aca-  
pulco.

de ce canot, afin que ne trouvant au-  
tre chose que des débris, ils pensassent  
que ceux qui le montoient avoient  
péri dans les flots.

M. Anson ayant ces trois négres en  
sa possession, fut bientôt instruit de  
l'objet principal qui le tenoit en sus-  
pens depuis si long-temps. Ils lui di-  
rent que le Gallion étoit arrivé à  
Acapulco le 9 de Janvier, vieux style,  
mais ils firent renaître ses espérances,  
en ajoutant que le Viceroi du Mexi-  
que par une proclamation avoit or-  
donné que ce bâtiment partiroit d'A-  
capulco le 14 de Mars, après avoir  
fait de l'eau & pris des provisions.  
Cette nouvelle causa la plus grande  
joye à tous les équipages qui ne dou-  
toient plus que ce bâtiment ne tombât  
entre leurs mains. Il leur auroit été  
beaucoup plus avantageux de s'en  
rendre maîtres au retour, que de l'a-  
voir pris avant son arrivée, parce-  
qu'il auroit eu à bord l'argent prove-  
nant de la vente de la cargaison, ce  
qui leur auroit été plus profitable que  
la cargaison même, dont la plus gran-  
de partie ne leur auroit été d'aucun  
usage, & dont ils n'auroient jamais  
pu disposer aussi avantageusement

qu'elle devoit avoir été vendue à Acapulco.

Les Anglois virent donc alors renaître toutes leurs espérances de se rendre maîtres du Gallion de Manille, dont la riche cargaison animoit de plus en plus l'ardeur de tous les gens de l'Escadre : aussi n'eurent-ils plus d'autres vûes dans tout le reste de cette expédition que celle de s'en emparer. Cet objet étant de la plus grande importance, il ne sera pas inutile que nous nous étendions sur la nature du commerce qui se fait par le moyen de ces vaisseaux entre la ville de Manille & le port d'Acapulco.

Vers la fin du quinzisième siècle, la découverte de nouveaux pays & de nouvelles branches de commerce, fut la passion dominante de tous les Princes Européens. Ceux qui s'engagerent le plus avant & avec le plus de bonheur dans ces découvertes, furent les Rois d'Espagne & de Portugal. Le premier découvrit l'immense & riche pays de l'Amérique, pendant que le second, en doublant le cap de bonne-Espérance, ouvrit à ses flottes un passage pour aller aux parties méridionales de l'Asie, qu'on

ANSON.  
Chap. X.

AN. 1742.

Leur espérance de le prendre au retour.

Origine du commerce entre Manille & Acapulco.

ANSON.

Chap. X.

An. 1742

nomme ordinairement les Indes orientales. Il forma des établissemens dans cette partie du globe, ce qui le rendit maître d'un grand nombre de manufactures, & de productions naturelles qu'on y trouve abondamment, & qui depuis quelques siècles font le plaisir & l'étonnement des nations les plus policées & les plus adonnées au luxe.

Quelle fut  
la ligne de  
démarcation.

Quoique les vûes de ces deux puissances se fussent tournées vers différentes parties du globe, elles devinrent excessivement jalouses l'une de l'autre, par la crainte des entreprises réciproques sur leurs possessions. Pour calmer leurs inquiétudes, & pour les mettre en état d'étendre avec plus de tranquillité la foi catholique dans ces climats éloignés, le Pape Alexandre VI. accorda à la couronne d'Espagne la propriété & la domination sur tous les pays déjà découverts ou qu'on découvroit à l'avenir, jusqu'à cent lieues à l'Ouest des Isles Açores, laissant tous les pays inconnus à l'Est de ces limites, à l'industrie & aux recherches des Portugais. Ce fut ce qu'on nomma alors la ligne de démarcation; mais du consentement des deux na-

tions, ces bornes furent ensuite reculées à deux cents cinquante lieues plus à l'Ouest, & l'on pensa qu'au moyen de ce règlement, les semences de toutes disputes seroient détruites pour toujours.

L'événement ne répondit pas à ce qu'on avoit espéré : on n'avoit pas prévu que les Espagnols, en poussant leurs découvertes à l'Ouest, & les Portugais à l'Est, se rencontreroient à la fin, ce qui occasionneroit de nouvelles brouilleries. C'est ce qui arriva quelques années après : Ferdinand Magellan, Officier au service du Roi de Portugal, étant dégoûté de la conduite de cette Cour, passa au service du Roi d'Espagne : comme il étoit très habile, il désiroit ardemment de signaler ses talents par quelque entreprise importante, pour faire connoître à ses premiers maîtres l'estime qu'ils auroient dû faire d'un homme de son mérite; dans cette vûe il persuada à la Cour d'Espagne de pousser ses découvertes à l'Ouest, ce qui lui donneroit indubitablement le droit d'acquérir la propriété, & le commerce des isles, d'où viennent les épices. Ce projet ayant été approuvé par le Monarque

---

ANSON.  
Ch. X.

An. 1742.

Son inutilité pour empêcher les disputes entre les deux couronnes.

ANSON.  
Chap. X.  
An. 1742.

Espagnol, Magellan mit à la voile du port de Seville, en l'année 1519. Ses forces consistoient en cinq vaisseaux, & en deux cents trente-quatre hommes, avec lesquels il dirigea son cours vers la côte de l'Amérique méridionale : il en suivit le rivage, & vers la fin d'Octobre de l'année 1520, il eut le bonheur de découvrir le détroit qui porte son nom, ce qui ouvrit un passage pour pénétrer dans l'Océan pacifique.

La première partie de son projet étant ainsi heureusement remplie, il remit à la voile, après être demeuré quelque temps sur la côte du Pérou, & continua à diriger son cours à l'Ouest, dans l'intention de rencontrer les Isles des Epices. Dans ce long cours, il découvrit d'abord les Isles des Larrons, autrement nommées Isles Mariannes, & continuant sa navigation, il parvint enfin aux Isles Philippines qui sont à l'extrémité orientale de l'Asie ; mais ayant descendu hostilement, il fut tué dans une escarmouche contre les Indiens. Nous avons rapporté l'histoire de ses découvertes dans le troisième Tome de cet ouvrage, & nous n'en donnons ici

qu'une légère idée , pour lier les faits relatifs à notre objet actuel.

A N S O N.

Chap. X.

An. 1742.

La mort de Magellan renversa le projet principal qui étoit de se rendre maître de quelques-unes des Isles des Epices : ceux qui lui succéderent dans le commandement , se contenterent d'y aborder , & d'acheter une petite quantité d'épicerie des indiens. Ensuite ils revinrent en Europe , en faisant le tour du Cap de bonne-Espérance , & leur vaisseau fut le premier qui eût jamais parcouru la circonférence du globe terrestre , ce qui servit à démontrer par une expérience incontestable la réalité du système si long-tems en dispute , sur la figure sphérique de la terre.

Quoique les Espagnols n'eussent acquis dans ce voyage la propriété d'aucunes des Isles des Epices , la découverte des Philippines fut jugée trop importante , pour être négligée. Comme elles sont très-proches des Isles des Epices , & très-bien situées pour faire un commerce avec la Chine & les Indes : la communication fut bientôt établie , & maintenue avec la plus grande attention entre ces Isles & les colonies Espagnoles , de la côte du Pérou. La

Grand commerce de Manille.

ANSON.  
Chap. X.  
An 1742.

ville de Manille qu'on bâtit dans l'Isle de Luconia, la principale des Philippines, devint en peu de temps la foire pour toutes les marchandises des Indes, qui y furent achetées par les habitants, & qu'on envoya tous les ans dans la mer du Sud, où elles furent vendues pour leur compte. Comme les retours de ce commerce à Manille se faisoient particulièrement en argent, cette place devint peu-à-peu très opulente & très considérable; le commerce y augmenta même à un tel point, qu'il mérita l'attention de la Cour d'Espagne, & qu'il fut souvent réglé & limité par des Edits émanés du trône.

Voyage de  
cette isle à  
Acapulco.

Dans les commencements de ce commerce, on le faisoit du port de Callao à la ville de Manille, & les vents alisés favorisoient continuellement le voyage. Quoique ces places soient à trois ou quatre mille lieues l'une de l'autre, on n'étoit quelquefois pas deux mois en route: mais le retour de Manille étoit très long & très difficile, & l'on prétend que quelquefois on y a employé plus de douze mois, parce que les navigateurs se tenoient dans l'éten-

due des mêmes vents, qui leur étoient alors contraires. Ils ont depuis abandonné cette route, par l'avis d'un Jésuite, qui leur persuada de faire cours au Nord jusqu'à ce qu'ils fussent hors de la portée de ces vents & de se servir ensuite de ceux d'Ouest, qui regnent en général dans les hautes latitudes, pour gagner la côte de Californie. On suit la même navigation depuis plus de cent quatre-vingt ans, & c'est en s'attachant à ce nouveau plan, ainsi que pour accourcir la longueur du cours, tant en allant qu'en revenant, qu'on a transporté l'entrepôt du commerce d'exportation & d'importation avec Manille, de Callao, sur la côte du Pérou, au port d'Acapulco, sur celle du Mexique.

Tels ont été les commencements, & pour ainsi dire l'enfance de ce commerce; mais son état actuel étant ce qui nous intéresse le plus, il est nécessaire d'entrer dans quelque détail, en commençant par la description de l'Isle de Luconia ou Luçon, ainsi que du port de la baye de Manille.



ANSON.

Chap. X.

An. 1742.

## CHAPITRE XI.

*Description de l'isle de Luçon : de la ville de Manille : son commerce : restrictions qu'on y a mises : tort que ce commerce fait à celui d'Europe : force des vaisseaux de Manille : navigation de Manille à Acapulco : Comment on se renouvelle d'eau en route : mauvaise conduite de cette navigation : signes qui servent à en corriger le journal : missions de la Californie : attention des Missionnaires pour le Gallion de Manille : mauvais air d'Acapulco : retour du Gallion : feux qu'on entretient aux isles des Larons pour lui servir de signaux.*

ANSON.  
Chap. XI.  
AN. 1742.  
Description  
de l'isle de  
Luçon.

**Q**UOIQUE l'Isle de Luçon soit située à quinze degrés de latitude Septentrionale, on la regarde comme un pays très sain, & l'on prétend qu'on y trouve la meilleure eau qui soit au monde. Elle produit tous les fruits des pays chauds, & il y a une grande quantité d'excellents che-

vaux , dont on croit que l'origine vient anciennement d'Espagne. Cette Ile est située très avantageusement pour le commerce de la Chine & des Indes : la baye & le port de Manille qu'on trouve dans la partie Occidentale font peut-être les plus dignes de remarque qu'il y ait dans tout le monde. La baye est un grand bassin circulaire, de près de dix lieues de diamètre, presque entièrement enclos dans les terres : & à l'Est de cette baye est la ville de Manille, très grande, très peuplée & bien fortifiée. Le port particulier de cette ville nommé Cabite, est environ à deux lieues plus au Sud : c'est dans ce port que mouillent tous les bâtimens destinés pour le commerce d'Acapulco.

La ville de Manille est bâtie en un lieu très sain & bien arrosé : toutes les campagnes voisines abondent en fruits & sont très-fertiles ; mais comme le principal objet de cette ville est son commerce d'Acapulco, elle a quelque désavantage par la difficulté de gagner la mer du côté de l'Est.

Le commerce que fait cette place avec la Chine & différentes parties des Indes, consiste particulièrement

ANSON.  
Chap. XI.

AN. 1742.

De la ville  
de Manille.

Son commerce.

ANSON.

Chap. XI.

An. 1742.

dans les marchandises qui font de débit pour les Royaumes du Mexique & du Pérou. On y transporte des Epices, toutes sortes de foyeries ou en nature, ou travaillées; mais principalement des bas de foye, dont on dit qu'on charge annuellement sur le gallion environ cinquante mille paires, une grande quantité d'étoffes des Indes, telle que des mouffelines & des toiles de coton peintes, qu'on porte beaucoup en Amérique & d'autres articles moins importants, comme de l'orfèvrerie & d'autres ouvrages que des Ouvriers Chinois font à Manille. Toutes ces marchandises font rassemblées dans cette ville, d'où on les transporte chaque année en un ou plusieurs vaisseaux d'Acapulco, dans le Royaume du Mexique.

Restriction  
qu'on y a mise.

Il faut cependant observer que ce commerce n'est pas libre pour tous les habitans de Manille, mais qu'il est restraint par quelques reglements, particuliers. Les vaisseaux qu'on y employe appartiennent au Roi d'Espagne, qui paye les Officiers & les gens d'équipage; la charge est partagée en un certain nombre de ba-

lots tous de même grandeur, distribuée entre les couvents de Manille, & les Jésuites en ont la plus forte partie, qui est destinée au soutien de leurs missions. Ces Communautés ont le droit d'embarquer autant de marchandises sur le vaisseau de Manille que les balots en peuvent contenir, & quand elles ne veulent pas faire ce commerce par elles-mêmes, elles ont la faculté de vendre ce privilège à d'autres. Les marchands auxquels les Religieux cedent leur portion, manquent assez ordinairement de fonds & il est fort ordinaire que les couvents leur prêtent des sommes considérables à la grosse aventure.

La cargaison ne peut excéder une certaine somme, fixée par les Edits du Roi, & l'on prétend qu'ils la bornent à six cents mille piastres; mais il est certain qu'on passe de beaucoup cette somme & qu'il n'y a pas d'année où la charge ne vale près de trois millions de piastres.

Par ce que nous venons de dire, il est évident que la plus grande partie du trésor qui revient d'Acapulco à Manille ne demeure pas dans cette place, & qu'il est dispersé en divers

---

ANSON.  
Chap. XI.  
An. 1742.

Tout que ce commerce fait à celui d'Europe.

ANSON.  
 Chap. XI.  
 An. 1742.

endroits des Indes. Toutes les Puiffances Européennes ont jugé qu'il étoit de la bonne politique de tenir toujours leurs colonies d'Amérique dans une dépendance immédiate de la nation d'où elles tirent leur origine, fans leur permettre de faire directement aucun commerce lucratif avec d'autres pays. C'est fur ce fondement qu'on a présenté à la Cour d'Espagne plusieurs remontrances, contre le commerce des Indes, ouvert par ce canal avec les Royaumes du Pérou & du Mexique. On a représenté qu'il faisoit un tort confidérable aux manufactures de foye de Valence & des autres parties de l'Espagne, & qu'il faisoit tomber de beaucoup le prix des toiles apportées de Cadix, d'autant que les foyes de la Chine qui alloient presque directement à Acapulco, pouvoient être données à un prix beaucoup plus bas que celles des manufactures d'Europe de même qualité; & que les cotons de la côte de Coromandel empêchoient totalement l'usage des toiles de nos climats. C'est ainfi que le commerce de Manille rend les Royaumes du Mexique & du Pérou moins dépendants de l'Espagne

gne qu'ils ne le devroient être pour les marchandises qui leur sont nécessaires, ce qui tire en même temps de ce Royaume une grande quantité d'argent, dont la plus grande partie passeroit en Espagne, soit pour le paiement des marchandises d'Europe, soit pour le bénéfice des négociants Espagnols, au lieu que le seul avantage que procure ce commerce étranger est d'enrichir les Jésuites & un petit nombre de particuliers, qui résident à l'autre extrémité du monde. Ces raisons firent tant d'impression sur Dom Joseph Patinho premier Ministre d'Espagne, prévenu favorablement pour la société, qu'en 1725 il résolut d'abolir ce commerce, & d'empêcher qu'il fut introduit aucunes marchandises des Indes dans les ports Espagnols d'Amérique, excepté celles qui y seroient transportées dans les vaisseaux de registre d'Europe; mais les intrigues puissantes des Jésuites, empêchèrent l'exécution de ce projet.

Ce commerce de Manille à Acapulco, ainsi que le retour, se fait par le moyen de deux ou trois vaisseaux, qui partent de Manille vers le mois de Juillet, & qui arrivent à Acapul-

ANSON.  
Chap. XI.  
An. 1742.

Force des  
vaisseaux de  
Manille.

ANSON.  
Chap. XI.  
An. 1742.

co, en Décembre, Janvier, ou Février. Quand ils ont disposé de leurs effets, ils repartent pour Manille ordinairement en Mars, & ils y arrivent presque toujours au mois de Juin, en sorte que ce voyage est environ d'un an. Par cette raison, quoiqu'il n'y ait souvent qu'un vaisseau d'employé, il y en a un autre prêt à remettre en mer quand le premier arrive : aussi les marchands de Manille ont toujours trois ou quatre bons vaisseaux, équipés, pour que le commerce ne soit point arrêté s'il survenoit quelque accident. On prétend que le plus grand de ces vaisseaux n'est gueres moindre qu'un de nos navires de guerre du premier rang, & il faut qu'il soit réellement d'une grosseur étonnante, puisque lorsqu'on l'employa à croiser contre les Anglois pour troubler leur commerce à la Chine, il avoit à bord douze cents hommes. Les autres bâtimens, quoique beaucoup inférieurs à celui-ci sont cependant du port de douze cents tonneaux, ont à bord depuis quatre cents hommes jusqu'à six cents, y compris les passagers, & sont montés de cinquante

fortes pieces de canon. Tous ces bâ-  
timents font des vaisseaux de Roi ; le  
Monarque donne les commissions aux  
Officiers, & les paye ; il y a ordina-  
irement un des Capitaines qui a le ti-  
tre de Général & qui porte l'éten-  
dard Royal d'Espagne au grand mâ-  
t.

Après avoir donné la description  
du port de Manille & des vaisseaux  
qu'on y employe, il est nécessaire  
d'entrer dans quelque détail de ce  
qui concerne leur navigation. Lors-  
que le bâtiment est chargé, & qu'il  
est bien équipé pour la mer, il met  
à la voile ordinairement du port de  
Cabite vers le milieu de Juillet, en  
profitant de la mousson d'Ouest qui  
règne presque toujours dans ce temps  
pour gagner la haute mer ; mais la  
navigation est si difficile pour sortir  
du Bocardero qui est à l'Est, que  
le mois d'Août se passe quelquefois  
avant qu'il soit hors des terres. Quand  
il est sorti de ce passage & qu'il est  
dégagé des Isles, il prend son cours  
de l'Est au Nord pour gagner la lati-  
tude au moins de trente degrés, où  
il espere trouver des vents d'Ouest,  
qui le conduisent à la côte de Cali-  
fornie.

ANSON.  
Chap. XI.  
An. 1742,

Navigation  
de Manille à  
Acapulco,

ANSON.

Chap. XI.

An. 1742.

Il est remarquable que suivant le témoignage de tous les navigateurs Espagnols, il n'y a aucun port, ni même aucune rade où l'on puisse relâcher entre les Isles Philippines & la côte de Californie, ou celle du Mexique; enforte que le vaisseau de Manille ayant perdu la terre de vue, ne jette plus l'ancre jusqu'à ce qu'il arrive sur la côte de Californie, & souvent même jusqu'à ce qu'il en ait atteint l'extrémité la plus méridionale: mais comme ce voyage dure rarement moins de six mois, & que le vaisseau est très chargé de marchandises & d'hommes, on doit être surpris de ce qu'il peut conserver une provision suffisante d'eau fraîche pour un temps aussi long: le moyen qu'on employe pour la renouveler est très simple, & mérite d'être particulièrement décrit.

Comment  
on se renou  
velle d'eau en  
route.

Tous ceux qui connoissent les usages des Espagnols dans la mer du Sud, savent qu'ils conservent leur eau à bord des vaisseaux non dans des tonneaux; mais dans des jarres de terre, qui ressembloit assés aux grandes jarres ou cruches où l'on met souvent de l'huile en Europe. Lorsque le vais-

seau de Manille se met en mer, il prend à bord une quantité d'eau beaucoup plus considérable qu'il n'en pourroit tenir entre les ponts, & les jarres qui la contiennent sont suspendues aux haubans & aux étais, ce qui paroît assés extraordinaire quand on les regarde de loin. Un des avantages de ces jarres est qu'elles sont beaucoup plus aisées à manier que les futailles, & qu'elles sont moins sujettes au coulage, à moins qu'on ne les casse: cependant il est évident qu'on ne pourroit conserver une provision d'eau pour six mois, ni même pour trois dans un bâtiment aussi chargé, par quelque moyen que ce fut; & que si l'on n'avoit pas un autre secours cette navigation seroit absolument impraticable. Les Espagnols ont donc une ressource, mais à la première reflexion, elle semble si peu assurée qu'on est surpris de voir un si grand nombre d'hommes s'exposer à périr de la mort la plus cruelle, dans l'attente d'un événement aussi peu certain. Leur unique méthode pour se renouveler d'eau, est de compter sur celle des pluies, qu'ils trouvent entre le trentième &

---

ANSON.  
Chap. XI.  
An. 1742.

ANSON.  
Chap. XI.  
An. 1742.

le quarantieme degré de latitude septentrionale, & qu'ils ramassent avec beaucoup de soin. Pour la rassembler, ils emportent avec eux un grand nombre de nattes, qu'ils placent de biais contre les vibords, où tombe la pluye: ces nattes s'étendent d'une extrémité du vaisseau à l'autre & leur partie inférieure est posée sur un gros bambouc fendu, enforte que toute l'eau qui tombe dans la natte passe dans le bambouc, qui la conduit dans une jarre. Cette méthode de renouveler l'eau, quelque accidentelle & extraordinaire qu'elle puisse paroître, ne leur a jamais manqué, & il leur est fort ordinaire, quand les voyages sont un peu plus longs que de coutume, de remplir ainsi leurs jarres à plusieurs fois.

La difficulté d'avoir de l'eau fraîche est donc une des moindres peines que les Espagnols éprouvent dans cette longue & ennuyeuse navigation; & ils ne sont pas exempts des autres inconvénients qui sont ordinairement la suite d'un long séjour en mer. Le plus grand de tous est le scorbut, qui souvent étend ses ravages avec une fureur excessive, & qui

leur fait périr un grand nombre d'hommes , quoiqu'il arrive quelquefois que leur traversée à Acapulco , se fasse sans beaucoup de perte.

ANSON.

Ch. XI.

An. 1742.

Le temps employé dans ce passage , étant beaucoup plus long que celui de toute autre navigation , cet inconvénient est peut-être une suite de l'indolence & de l'ignorance des mariniers Espagnols , qui portent à l'excès les précautions & les soins qu'exige un bâtiment aussi richement chargé. On assure qu'ils ne mettent jamais la grande voile pendant la nuit & qu'ils carguent souvent les voiles sans y être obligés. Les instructions données aux Capitaines paroissent être dressées par des gens qui craignent plutôt un vent trop fort quoique favorable , qu'ils ne redoutent les inconvénients de la mortalité , si ordinaire dans les voyages longs & languissants. Il est particulièrement recommandé au Capitaine de faire cours s'il lui est possible à 30 degrés de latitude & d'avoir la plus grande attention à ne courir pas plus loin au Nord qu'il n'est absolument nécessaire pour trouver les vents d'Ouest. Cette restriction doit être regardée

Mauvaise  
conduite de  
cette naviga-  
tion.

ANSON.  
Chap. XI.  
An. 1742.

comme absurde, puisqu'il est très probable que dans les latitudes plus hautes, les vents d'Ouest sont beaucoup plus constants & plus forts qu'à la latitude de 30 degrés, en sorte que toute la conduite de cette navigation peut être critiquée avec beaucoup de justice. Au lieu de faire cours à l'Est-Nord-Est jusqu'à la latitude de 30 degrés & quelque chose de plus, s'ils tournoient d'abord au Nord-Est, & même encore plus au Nord, jusqu'à la latitude de 40 ou 45 degrés, en quoi ils seroient favorisés par les vents alisés, il n'est pas douteux que par ce moyen ils ne racourcissent considérablement leur voyage, & peut-être le feroient-ils dans la moitié du temps qu'ils y employent. On voit par leurs journaux qu'ils font quelquefois un mois ou six semaines après avoir quitté la terre, avant de gagner la latitude de 30 degrés, au lieu qu'en tournant plus au Nord, ils pourroient y arriver aisément dans le quart du même temps. Quand ils seroient bien avancés au nord, les vents d'Ouest les conduiroient promptement sur la côte de Californie, & ils seroient délivrés de tous les autres

inconveniens, fans avoir à craindre qu'une mer rude & un vent fort.

ANSON.

Chap. XI.

An. 1742.

Tout ce que nous difons ici n'est pas fondé fur la fimple fpéculation : en 1721, un bâtiment françois en fuisvant ce cours, alla de la côte de la Chine à la vallée de Vanderas, fur celle du Méxique, en moins de cinquante jours : il eft vrai que dans cette courte traversée, il fouffrit excefivement du fcorbut & qu'il ne lui reftoit plus que quatre ou cinq hommes d'équipage quand il arriva en Amérique.

Lorsque le vaiffeau de Manille a fuisvi fon cours au Nord, jufqu'à ce qu'il ait trouvé les vents d'Oueft, il conferve à peu près le même latitude jufqu'à la côte de Californie. Quand il eft environ à 96 degrés du Cap Efpiritu Santo, on trouve ordinairement une plante, qui flotte fur la furface de l'eau & que les Efpagnols nomment Porra. Lorsqu'ils commencent à en découvrir, ils jugent qu'ils font affés près de la côte de Californie & ils prennent leur cours au Sud. Ils comptent tellement fur la vue de cette plante, que tout l'équipage du vaiffeau chante alors le Te Deum ;

Signes qui  
servent à cor-  
riger le Jour-  
nal.

ANSON.  
Chap. XI.

An. 1742.

regardent toutes les difficultés & les dangers du passage comme terminés, & ils corrigent leur longitude, sans venir à la vue de terre. Aussi-tôt donc qu'ils ont vu ces signes, comme ils les appellent, ils continuent de faire voile au Sud, sans s'embarraffer de chercher la côte avant d'avoir gagné une latitude moins élevée. Comme il y a beaucoup d'Isles & quelques bas fonds dans le voisinage de la Californie, la précaution excessive des navigateurs Espagnols, leur fait craindre de s'engager dans les terres, cependant quand ils sont près de l'extrémité Méridionale, ils se hazardent d'en approcher, tant pour gagner le Cap Saint Lucas, qui assure de l'exactitude de leur estime, que pour s'informer aux Indiens s'il n'y a pas quelques ennemis dans ces parages. Cette dernière circonstance, qui est un article particulier des instructions données aux Capitaines, nous oblige de parler de la conduite que les Jésuites ont tenue depuis quelque temps avec les Indiens de ce pays.

Missions de  
la Californie.

Depuis la première découverte de la Californie, il y a passé plusieurs Missionnaires en différents temps, &

ils y ont fait assés peu de progrès : mais il y a quelques années que les Jésuites encouragés & soutenus par une donation considérable que leur a faite le Marquis de Valéro, se sont fixés dans cette partie & y ont formé une très grande Mission. Leur principal établissement est dans l'intérieur du Cap Saint Lucas, où ils ont rassemblé un grand nombre de sauvages, & se sont appliqués à les instruire dans l'agriculture & dans les autres arts mécaniques. Leur efforts n'ont pas été totalement infructueux : ils ont planté à leur établissement des vignes, qui ont très bien réussi, & ils en tirent une grande quantité de vins, dont le goût est semblable à l'espece inférieure de celui de Madère, & dont on commence à faire beaucoup d'estime dans le Royaume du Mexique dont ils sont voisins.

Les Jésuites ayant ainsi pris de fortes racines dans la Californie, ont déjà étendu leur juridiction presque d'une mer à l'autre : ils ont commencé à répandre leur influence dans les parties plus septentrionales, & ont fait plusieurs excursions dans le Golphe entre la Californie & le

ANSON.  
Chap. XI.  
An. 1742.

Attention  
des Mission-  
naires pour le  
Gallion de  
Manille.

ANSON.

Chap. XI.

An. 1742.

Méxique, pour découvrir la nature des pays adjacents, & les foumettre tous s'il est possible à leur puissance. Toujours attentifs à ce qui peut contribuer à l'agrandissement de la société, il n'est pas étonnant qu'ils ne veillent avec l'attention la plus vigilante à la sûreté du vaisseau de Manille, où les couvents qu'ils ont dans l'Isle de Luçon ont un si fort intérêt. Dans cette vue ils lui tiennent toujours prêts des rafraîchissements, tels que des fruits, du vin & de l'eau, & ils ont aussi le plus grand soin de mettre des sentinelles au Cap-Saint-Lucas, afin de connoître s'il n'y a pas quelque bâtiment en croisière pour l'enlever, d'autant que c'est l'endroit où on l'attend le plus ordinairement; qu'on l'y a souvent rencontré & même combattu, quoiqu'avec assés peu de succès. En conséquence des mesures qui sont prises entre les Jésuites de Manille & leurs confreres de Californie, le Capitaine du Gallion a ordre de gagner la terre au Nord du Cap-Saint-Lucas, où les habitants sont instruits, quand ils voyent ce vaisseau à lui faire des signaux convenables par le moyen du feu. Quand

le Capitaine découvre ces feux il envoie sa chaloupe à terre, avec vingt hommes bien armés, qui font chargés des lettres du couvent de Manille aux Missionnaires de Californie, & qui rapportent les rafraîchissements qu'on leur a tenu prêts, avec les nouvelles s'il y a quelque ennemi ou non sur la côte. Lorsque le Capitaine reconnoît, par le compte qui lui est rendu qu'il n'a aucun sujet de craindre, il gagne le Cap-Saint-Lucas suivant ses instructions & ensuite le Cap-Corientes, d'où en suivant la côte, il se rend à Acapulco.

Le temps le plus ordinaire de l'arrivée du Galion à Acapulco, est vers le milieu de Janvier; mais la navigation en est si incertaine que quelquefois il y aborde un mois plutôt, & d'autrefois il est retenu un mois de plus en mer. Le port d'Acapulco est certainement le plus sûr & le plus beau de tous ceux qui sont dans la partie Septentrionale de l'Océan Pacifique. C'est pour ainsi dire, un bassin environné de montagnes très élevées, mais la ville est très vilaine & fort mal saine, parce que l'air y est tellement renfermé par ces hau-

ANSON.

Ch. XI.

An. 1742.

Mauvais air  
d'Acapulco.

ANSON.

Ch. XI.

An. 1742.

teurs, qu'il ne peut presque circuler. La ville manque aussi d'eau fraîche, & il faut en apporter de très loin, enfin elle est si peu commode à tous égards, qu'excepté le temps de la foire, où le Galion de Manille est dans le port, elle est presque entièrement déserte.

Retour du  
Galion.

Quand ce bâtiment arrive, on l'amarre ordinairement dans la partie Occidentale, & l'on décharge la cargaison avec la plus grande diligence. Alors la ville d'Acapulco qui étoit une solitude est immédiatement remplie de marchands de toutes les parties du royaume du Mexique. Lorsque la cargaison est déchargée & vendue, l'argent & les marchandises destinées pour Manille sont prises à bord, ainsi que les provisions & l'eau, après quoi le vaisseau se dispose à se remettre promptement en mer. Il n'y a pas ordinairement de temps à perdre, parce qu'il est enjoint expressément au Capitaine de sortir du port d'Acapulco pour reprendre la route de Manille avant le premier d'Avril.

Il faut remarquer ici, que les principaux retours se font toujours en argent & par conséquent que le reste

de la cargaison est de fort peu d'importance. Les articles autres que l'argent sont un peu de cochenille & des confitures, production des établissemens Espagnols en Amérique; des bagatelles en mercerie d'Europe pour les femmes de Manille, & quelques piéces de vins d'Espagne, de Tinto, ou d'Andalousie, destinés pour l'usage des Prêtres quand ils célèbrent la Messe.

Cette différence de cargaison pour aller à Manille, ou pour en revenir, occasionne une diversité très remarquable dans la maniere d'équiper le bâtiment dans l'un & dans l'autre cas. Quand le Galion m t à la voile de Manille, il est très chargé de toutes sortes de marchandises pesantes, ce qui fait qu'on ne monte pas les canons de la batterie la plus basse, mais qu'on les laisse à fonds de cale, jusqu'auprès du Cap-Saint-Lucas, où on les en retire par la crainte de quelques ennemis. On n'y prend aussi à bord que le nombre d'hommes nécessaire pour la sûreté du vaisseau, afin d'être moins obligé d'avoir beaucoup de provisions. Au contraire, quand ce bâtiment revient d'Acapul-

---

ANSON.  
Ch. XI.

An. 1742.

ANSON.

Chap. XI.

An. 1742.

co, comme la cargaison tient moins de place, on monte la batterie basse avant de sortir du port, l'équipage est augmenté d'un nombre de matelots & d'une compagnie ou deux d'infanterie qu'on envoie pour renforcer la garnison de Manille. Il y a aussi ordinairement beaucoup de marchands qui passent dans la même ville à bord du Gallion, en sorte qu'il y a presque toujours près de six cents hommes au retour & ils ont tous abondamment ce qui leur est nécessaire, parce que l'argent ne tient que très peu de place.

Feux qu'on entretient aux îles des Larrons pour lui servir de signaux.

Quand le Gallion est ainsi préparé pour le retour, le Capitaine sort du port d'Acapulco, gagne la latitude de 13 ou 14 degrés, & court suivant ce parallèle jusqu'à ce qu'il soit à la vue de l'Isle de Guam, qui est une de celle des Larrons. Dans cette route, il est particulièrement enjoint au Capitaine de prendre garde aux basfonds de Saint-Barthelemi, & de l'Isle de Gasparico. Il est aussi marqué dans ses instructions que pour l'empêcher de passer les Isles des Larrons dans l'obscurité, on a donné ordre, que durant tout le mois de Juin il soit al-

lumé des feux toutes les nuits dans la partie la plus élevée de celles de Guam & de Rota, pour y être entretenus jusqu'au matin.

ANSON.  
Chap. XI.  
An. 1742.

A Guam est une petite garnison Espagnole, destinée particulièrement à garder cette Place, pour donner du rafraîchissement au Gallion, & pour lui fournir tout ce qui peut lui être nécessaire. Cependant la rade de Guam est si dangereuse, que le Gallion y demeure rarement plus d'un jour ou deux, quoiqu'il ait ordre de s'y arrêter; mais quand il a pris de l'eau & des rafraîchissements, le plus promptement qu'il est possible, il met à la voile, directement pour le Cap Espiritu Santo, dans l'Isle de Samal. Le Capitaine est averti de faire également attention aux signaux en cet endroit, & il est dit dans ses instructions qu'il doit y avoir des sentinelles posées non-seulement sur ce Cap; mais encore à Catauduanas, à Butusan, à Birriborong, & dans l'Isle de Batan. Ces sentinelles ont ordre d'allumer un feu aussi-tôt qu'elles voyent le vaisseau, ce que le Capitaine remarque avec attention, d'autant que s'il arrive qu'après l'extinction du premier feu,

ANSON.  
Chap. XI.  
An. 1742.

on en allume quatre autres, ou un plus grand nombre ; il en conclut qu'il y a des ennemis sur la côte, & il fait ses efforts pour parler à la sentinelle qui est à terre, afin de s'instruire plus particulièrement de leurs forces, & de l'endroit où ils tiennent leur croisière. Il règle sa conduite en conséquence, & fait ses efforts pour gagner quelque port entre ces Isles, sans être vû de l'ennemi, mais quand il est appercu dans le port, & qu'il a lieu de craindre d'être attaqué, il débarque le trésor, prend quelque artillerie de terre pour sa défense, & ne manque pas d'envoyer fréquemment à Manille, pour rendre compte en détail de tout ce qui se passe. Au contraire, si après le premier feu éteint, le Capitaine remarque que les sentinelles en font seulement deux nouveaux, il en conclut qu'il n'a aucun sujet de craindre ; il poursuit son cours sans s'arrêter, & se rend de suite dans le port de Cabite qui est comme nous l'avons dit celui de la ville de Manille, & la station constante de tous les vaisseaux employés au commerce d'Acapulco.

## CHAPITRE XII.

*Suite de l'expédition de M. Anson : ses dispositions pour attaquer le Galion au retour : il est trompé dans son attente : il forme un projet chimérique pour surprendre Acapulco : il quitte sa croisière : il va à Chéquetan pour faire du bois & de l'eau : description de cette côte : il essaye inutilement d'y faire quelque commerce : timidité des gens du pays : Effet singulier de la Torpille : animaux du pays : plantes & végétaux : un des hommes est pris par les Indiens : comment il est traité par les Espagnols : M. Anson brûle plusieurs de ses prises.*

**A** PRÈS avoir donné en peu de mots l'idée du commerce qui se fait par l'entremise des Galions de Manille, revenons au Chef d'Escadre M. Anson que nous avons laissé en croisière à l'Ouest du Mexique, dans l'espérance d'enlever un des riches vaisseaux qui étoient alors dans le

---

ANSON.  
Chap. XII.

An. 1742.

Suite de l'ex-  
pédition de  
M. Anson.

ANSON.  
Chap. XII.  
An. 1742.

port d'Acapulco. Etant bien instruit que le jour du départ de ce bâtiment étoit fixé, l'Escadre attendoit avec la plus grande impatience ce jour fortuné. On avoit appris par le retour de la barge, le 19 de Février, que le Galion ne devoit mettre à la voile que le 14 de Mars; M. Anson, pour que ses vaisseaux ne fussent point aperçus du rivage, résolut de demeurer la plus grande partie du temps intermédiaire, dans sa même station, à l'Ouest d'Acapulco, & pendant cet intervalle, les matelots furent employés à nétoyer le fond des vaisseaux, & à tout disposer de la manière la plus commode.

Ses dispositions pour attaquer le Galion au retour.

Le 12 de Mars, le temps du départ du Galion étant très proche, M. Anson fit ranger tous ses bâtiments sous une ligne régulière, chacun à trois lieues de distance de celui qui en étoit le plus près, enforte que le Carmelo & le Carmin qui étoient aux deux extrémités, se trouvoient à douze lieues de distance l'un de l'autre. Il n'étoit pas douteux qu'on ne vit le Galion à six lieues de chaque extrémité, enforte que l'espace occupé par l'Escadre, & celui où l'on ne pouvoit passer sans

être découvert, remplissoit une étendue de vingt-quatre lieues. Tous les bâtimens se répondoient par des signaux, afin qu'on pût être informé aisément & promptement de tout ce qu'on pourroit voir dans ce qui étoit compris par cette ligne. Pour empêcher que le Galion ne pût s'échapper pendant la nuit, on équippa les deux canots du Centurion & du Gloucester; ils furent envoyés vers la terre, avec ordre de se tenir à quatre ou cinq lieues de distance de l'entrée du port, où il étoit impossible de les découvrir, parce qu'ils étoient très petits: mais pendant la nuit ils approchoient plus près du port, & vers le matin ils retournoient à leur station du jour. On avoit réglé que, quand les canots verroient le Galion de Manille, il en retourneroit un à l'Escadre, afin de marquer par un signal si ce bâtiment tournoit à l'Est ou à l'Ouest, pendant que l'autre suivroit le Galion à quelque distance; & s'il faisoit obscur, ce dernier devoit aussi servir à diriger la chasse de l'Escadre, par des feux.

Après avoir pris ainsi tous les moyens possibles, pour empêcher que

ANSON.  
Chap. XII.  
An. 1742.

Il est trompé dans son attente.

ANSON.  
Chap. XII.

An. 1742.

le vaisseau de Manille ne pût s'échapper, les Anglois attendirent avec la plus grande impatience le 14 de Mars. Quand ce jour fut arrivé, dès l'instant que l'aurore commença à paroître, chacun eut les yeux fixés du côté d'Acapulco : le devoir des hommes à bord, la nécessité de manger, pouvoient à peine les détourner de cette attention, mais ils eurent le chagrin le plus vif quand ils virent passer ce jour & la nuit suivante sans appercevoir le Galion. Ils se flatterent cependant que quelque accident imprévu faisoit différer de quelques jours le départ de ce bâtiment, ce qui avoit de la vraisemblance, parce qu'il arrive souvent que le Viceroi retarde ce départ, sur la demande des marchands du Mexique. Ils persévérèrent dans la même vigilance, & dans la même attente jusqu'au 18, où commençoit la semaine sainte : mais comme ils savoient que les Espagnols célébrent cette semaine avec tant d'exactitude qu'il n'est pas alors permis à aucun vaisseau de sortir du port : ils patienterent encore jusqu'à la semaine suivante. Plus le temps avançoit, & plus leurs espérances s'évanouissoient.

enfin elles se changerent en un abbatement & un découragement général, & les gens commencèrent à être persuadés que les ennemis avoient découverts qu'ils étoient sur la côte. Cette opinion n'étoit que trop bien fondée pour eux; ils apprirent par la fuite que la barge avoit été vûe du rivage, quand on l'avoit envoyée pour découvrir le port d'Acapulco, & que les Espagnols sachant qu'il n'y avoit jamais que des canots qui fréquentassent cette côte, avoient conclu à la vûe de la barge que l'Escadre Angloise n'étoit pas éloignée, ce qui leur avoit fait remettre le départ du Galion à l'année suivante.

M. Anson forma alors un nouveau plan, pour se rendre maître d'Acapulco; mais comme la ville étoit trop bien défendue pour être emportée par une attaque ouverte, il se proposa de mettre le soir à la voile, pour arriver au port, durant la nuit, entrer hardiment à l'embouchure du havre, & descendre deux cents hommes à terre, dans les chaloupes qui auroient aussi-tôt attaqué le fort, pendant que les vaisseaux auroient fait un grand feu sur la ville & sur les autres bat-

ANSON,  
Chap. XII.

An. 1742.

Il forme un  
projet chimé-  
rique pour  
surprendre  
Acapulco.

ANSON.  
Chap. 211.  
An. 1742.

teries. Pour bien réuffir dans l'exécution de ce projet, il fit toutes les informations néceffaires fur les diverfes circonftances dont il devoit être accompagné, mais ce qu'il apprit lui fit connoître qu'il y avoit des difficultés impoffibles à furmonter. On lui dit que près du rivage il y avoit toujours un calme parfait, la plus grande partie de la nuit, & que le vent qui s'élevoit le matin venoit directement de terre, ce qui mettoit dans l'impoffibilité d'arriver à Acapulco avant le jour.

Il quitte la  
croisiere.

Les Anglois n'étant pas encore instruits que le depart du Galion étoit différé jufqu'à l'année fuivante; le Chef d'Escadre jugea qu'il étoit de la prudence de demeurer en croisiere dans la même ftation, jufqu'à ce qu'il fût forcé de la quitter par la néceffité de faire du bois & de l'eau, ou jufqu'au temps de la faifon propre à faire fon voyage à la Chine. Les canots revinrent le 5 d'Avril de leur poste d'obfervation: tous les vaiffeaux fe rejoignirent, & M. Anson fit un fignal pour parler aux Commandants. S'étant informé de la quantité d'eau fraîche qui reftoit à chacun

il vit qu'il étoit nécessaire de quitter cette croisière, pour s'en procurer de nouvelles, & comme le port de Seguataneo ou de Chequetan étoit le plus proche, il résolut d'y faire voile: mais craignant que si les Espagnols apprenoient qu'ils étoient à Chequetan, ils n'en profitassent pour mettre le Galion en mer, il envoya le canot du Centurion, sous les ordres de M. Hugues, Lieutenant de la prise du Tryal, pour qu'il croisât pendant vingt-quatre jours à la hauteur du port d'Acapulco, afin que si le Galion mettoit à la voile durant cet intervalle, il put en être promptement informé.

ANSON.  
Chap. XI.  
An. 1742

L'Escadre fit aussi-tôt voile à l'Ouest pour gagner ce port; mais son cours fut souvent interrompu par des ouragans & par des courants contraires. Pendant ces intervalles, les hommes s'occupèrent à ôter ce qu'il y avoit de meilleur dans les cargaisons des prises du Carmelo & du Carmin, parce que le chef d'Escadre avoit résolu de les détruire aussi-tôt qu'elles seroient vuides. Le 12 d'Avril ils se trouverent si près de Seguataneo, que M. Anson envoya deux chaloupes

Il va à Ché-  
quetan pour  
faire du bois  
& de l'eau.

ANSON.  
Chap. XII.

An. 1742.

pour découvrir l'endroit propre à faire aiguade; mais elles furent quelques jours absentes, & il demeurait si peu d'eau sur l'Escadre, que s'ils n'avoient trouvé journellement des tortues, qui les empêcherent d'être réduits aux provisions salées, ils auroient souffert excessivement dans un climat si brûlant. Leur peine finit par le retour des chaloupes qui les rejoignirent le 16 d'Avril, dans le temps où ils n'avoient plus d'eau que pour dix jours sur toute l'Escadre. Environ sept milles à l'ouest des rochers de Séguataneo, elles avoient trouvé un endroit commode pour ce qu'elles cherchoient, & l'on jugea que c'étoit le port de Chequetan. Les Chaloupes y furent renvoyées le lendemain, pour fonder le fond & l'entrée du port; elles rapportèrent à leur retour qu'il n'y avoit aucun danger; l'Escadre mit à la voile aussi-tôt pour s'y rendre, & le Centurion y jeta l'ancre le même soir, ainsi que le Gloucester.

Description  
de cette côte

Le port de Chequetan est de très grande importance, puisque c'est le seul qui soit sûr, excepté celui d'Acapulco, dans une vaste étendue de côte. Il est situé à 17 degrés 36 mi-

nutes de latitude septentrionale, environ trente lieues à l'Ouest d'Acapulco. En partant de cette dernière ville, on trouve du même côté de l'Ouest un banc de sable qui s'étend à dix-huit lieues, & contre lequel la mer se brise avec tant de violence, qu'il est impossible que les chaloupes puissent y aborder; mais le fond en est si net, que dans la belle saison les vaisseaux peuvent jeter l'ancre à un mille ou deux du rivage. La terre qui joint ce rivage est en général basse, plantée d'un grand nombre d'arbres, & remplie de villages avec des tours sur quelques petites hauteurs pour mettre des sentinelles. La partie cultivée avance quelques lieues dans le pays, & elle paroît être terminée par une chaîne de montagnes, qui, des deux côtés d'Acapulco s'étendent à une distance considérable. Tout ce pays présente le coup d'œil le plus agréable; mais on remarque que dans toute cette étendue, qui paroît la plus peuplée, & la mieux plantée de toute la côte, on ne voit ni chaloupes, ni canots, soit pour le commerce, soit pour la pêche, soit pour l'amusement: sans doute que l'usage de ces bâtimens

---

ANSON.  
Chap. XII.  
An. 1742.

ANSON.

Chap. XII.

An. 1742

est défendu par le gouvernement pour empêcher la contrebande. Lorsqu'on est un peu éloigné de la côte on ne peut trouver ce port que par le secours de la latitude, parce qu'il y a tant de rangs de montagnes, qui s'élevent les unes au-dessus des autres que les vues qu'on en peut dessiner ne servent plus quand on est à quelque distance en mer, d'autant que le plus léger changement de position, ou la moindre variation, fait découvrir de nouvelles montagnes, & donne des points de vue totalement différents.

Il essaye inutilement d'y faire quelque commerce.

Le pays paroïssoit si bien peuplé & si bien cultivé, que M. Anson esperoit s'y procurer aisement des provisions fraîches & d'autres rafraîchissements. Quand il y eut jetté l'ancre, dès le lendemain matin il donna ordre à un parti de quarante hommes, bien armés, d'avancer dans le pays, pour découvrir quelque ville ou village, & pour établir une correspondance avec les habitants, ne doutant pas que si elle étoit une fois commencée, il ne les engageât à apporter tous les fruits & toutes les provisions fraîches qui étoient en leur pouvoir. Il recommanda à ces hommes de se compor-

ter avec la plus grande circonspection & de faire en sorte qu'il ne parut dans leur conduite que le moins d'hostilité qu'il seroit possible. Cette tentative, pour faire un trafic à l'amiable avec les habitants, fut infructueuse: Ce parti revint vers le soir excessivement fatigué par un exercice auquel les gens n'étoient pas accoutumés; quelques-uns même se trouverent si épuisés, qu'ils tomberent évanouis en route, & qu'il fallut les rapporter sur les épaules de leurs compagnons. Ils dirent qu'après s'être éloignés de cinq mille du port, ils avoient trouvé que le chemin se partageoit en deux branches entre les montagnes: que l'une de ces branches tournoit à l'Est, & l'autre à l'Ouest: qu'en suivant la route de l'Est, elle les avoit conduits dans une grande plaine, où ils avoient découvert d'un côté une sentinelle à cheval, avec un pistolet à la main. Quand ils avoient commencé à l'apercevoir, il paroît que cet homme étoit endormi, parce que son cheval effrayé de l'éclat des armes, avoit tourné tout-à-coup, & s'étoit mis au galop, ce qui avoit été près de désarçonner son maître; cependant il

ANSON.

Ch. XII.

An. 1742

s'étoit remis en selle, & leur avoit échappé, en perdant seulement son chapeau & son pistolet qu'il avoit laissé tomber. Les Anglois le poursuivirent dans l'espérance de découvrir le village ou l'habitation qui lui serviroit de retraite; mais après s'être fatigués inutilement ils le perdirent de vue.

Les Anglois ne voulant pas revenir au port sans avoir fait quelque découverte, continuerent à suivre le même chemin jusqu'à ce que la chaleur du jour ayant beaucoup augmenté, & ne trouvant point d'eau pour appaiser leur soif, ils prirent la résolution de retourner. Cependant pour ne négliger aucun moyen d'établir quelque correspondance avec les habitants, les officiers enfoncerent sur la route plusieurs perches, où ils attachèrent des déclarations écrites en Espagnol, pour les encourager à venir au port trafiquer avec l'Escadre, & ils y inférèrent les plus fortes assurances de les bien recevoir, & de leur payer exactement toutes les provisions qu'ils apporteroient. Quoique cette démarche fut très-prudente elle n'eut cependant aucun effet, & aucun des

habitants ne vint aux vaisseaux, tout le temps que les Anglois demeurèrent au port de Chequetan.

ANSON.  
Chap. XII.

An. 1742.

Il ne fera pas inutile de rapporter ici pour donner une idée de la timidité naturelle des gens de ce pays, que quelque temps après l'arrivée du chef d'Escadre à Chequetan, il envoya deux chaloupes avec le Lieutenant Brett, pour examiner la côte de l'Est, & particulièrement pour faire des observations sur la baye, & sur l'aiguade de Pétaplan. M. Brett se dispoisoit à descendre avec les gens d'une des chaloupes, près de la montagne de même nom, lorsque regardant d'un côté à l'autre de la baye, il vit sur le rivage opposé trois petits corps de Cavalerie, qui paroissoient avancer vers l'endroit où il vouloit faire son débarquement. Quoique le Lieutenant n'eut que seize hommes, il fit demarer la Chaloupe, traversa hardiment la baye pour aller à leur rencontre, & quand il fut assés près, il remarqua qu'ils avoient de bons chevaux, & étoient armés de lances & de carabines. Quand ils le virent avancer, ils se formerent sur le rivage, tirèrent de loin quel-

Timidité des  
gens du pays.

ANSON.  
Chap. XII.  
An. 17. 2.

ques coups , à mesure qu'il approchoit , & parurent disposés à s'opposer à sa descente : mais quand la chaloupe fut à une distance convenable du plus avancé de ces corps , M. Brett ordonna à ses hommes de faire feu , & aussi-tôt cette intrépide Cavalerie prit la fuite dans la plus grande confusion , par une petite ouverture qui étoit dans le bois. Un des chevaux tomba dans cette fuite précipitée & jetta son cavalier , mais l'homme & le cheval furent bien-tôt relevés , & suivirent les autres. Les deux autres corps furent tranquilles spectateurs de la déroute de leurs camarades : ils firent halte quand ils virent l'approche de M. Brett , & se tinrent toujours à une grande distance , hors de la portée des armes à feu. S'ils s'étoient cachés jusqu'à ce que les Anglois eussent été débarqués , il auroit été presque impossible que les gens de M. Anson ne tombassent tous entre leurs mains , d'autant que les Espagnols étoient près de deux cents hommes , au lieu que M. Brett n'en avoit que seize.

Effet singulier de la Topille.

M. Anson voyant que tous les moyens qu'il pouvoit employer pour

engager les gens du pays à fournir des provisions à l'Escadre étoient inutiles, cessa de faire de nouvelles tentatives, & ses gens se contentèrent de ce qu'ils purent se procurer eux-mêmes dans le voisinage de ce port, où ils pêcherent des brêmes, des maqueraux, des soles, des mullets, des poissons nommés fiddle-fish, ceux que l'auteur appelle sea eggs, & des hommars: ils ne trouverent qu'en cet endroit le poisson remarquable nommé torpille, qui est plat à peu près comme la raye, & tellement semblable au fiddle-fish qu'on ne peut reconnoître la torpille que par une tache ronde & brune, de la grandeur d'un écu, que cette dernière porte au milieu du dos. La torpille cause des effets surprenants sur le corps humain; si peu qu'on la touche, ou même si l'on pose le pied dessus, on est aussi-tôt faisi d'un engourdissement par tout le corps, mais plus particulièrement dans la partie qui l'a immédiatement touchée. M. Walter rapporte qu'il eut un engourdissement considérable au bras droit, seulement pour en avoir touché une pendant très peu de temps avec le

ANSON,  
Chap. XII.  
An. 1742.

bout d'une canne, & il ne doute pas qu'il n'en eut été encore affecté beaucoup plus sensiblement si l'animal n'avoit été près d'expirer quand il fit cette expérience : aussi l'on remarque que cette influence agit avec le plus de vigueur quand la torpille ne fait que d'être tirée de l'eau, & qu'elle cesse entièrement à la mort de l'animal, enforte qu'on peut alors non-seulement la manier, mais même en manger sans aucun inconvenient. L'engourdissement du bras de M. Walter diminua ensuite peu-à-peu, mais il s'en ressentit jusqu'au lendemain.

Animaux  
du pays.

Les principaux animaux qu'ils trouverent sur le rivage furent des guanoes, espece de lézards, qui sont en grande abondance dans le pays, & que quelques-uns regardent comme une nourriture délicieuse. Ils n'y virent d'autres bêtes féroces que des alligators ou crocodiles, mais il n'y en avoit pas de gros. Ils furent aussi convaincus qu'il y avoit beaucoup de tigres dans les bois, quoiqu'ils n'en vissent aucuns; mais ils trouvoient tous les matins des traces de leurs pieds sur le rivage près de l'endroit

où ils faisoient de l'eau ; cependant ils n'en eurent aucunes craintes , parce qu'ils savoient que ces animaux ne sont pas aussi sauvages que ceux d'Afrique & d'Asie , & qu'il est très rare qu'ils attaquent les hommes. Ils virent beaucoup d'oiseaux , particulièrement des faisans de diverses especes dont quelques-uns étoient très gros , mais ils les trouverent tous secs , & sans goût. Ils tuerent un grand nombre de perroquets pour les manger , & virent aussi une grande quantité de petits oiseaux.

ANSON.  
Chap. XII.  
An. 1742.

Ils ne trouverent en cet endroit que très peu de fruits & de végétaux propres à les rafraîchir , encore n'étoient-ils pas des meilleures especes. Il est vrai qu'il y avoit dans les bois quelques buissons , où les gens de l'Escadre se fournissoient de limons , mais à peine en trouvoient-ils autant qu'ils en auroient désiré pour leur usage actuel. Il y avoit aussi des prunes d'un acide assez agréable , de celles qu'on nomme à la jamaïque prunes de cochon , & un autre fruit appelé papas ; mais ce furent les seuls qu'ils virent dans les bois. Ils ne rencontrerent aussi d'autres végétaux ,

Plantes  
végétaux.

ANSON.  
Chap. XII.  
An. 1742.

dignes de leur attention que de la morgeline qui croît en grande quantité sur les bords des ruisseaux d'eau douce : cette plante est amère & de mauvais goût, mais comme elle est du nombre des antiscorbutiques, ils en mangeoient fréquemment.

Un des hommes est pris par les Indiens.

Pendant que les Anglois demeurèrent dans ce port, il arriva un incident qui par l'événement fit savoir de leurs nouvelles à leurs amis en Angleterre. Pour aller du port de Chequetan dans le pays, il n'y a qu'un étroit passage au travers des bois, & c'est l'unique avenue par où les Espagnols peuvent en approcher. Pour se mettre à couvert des attaques subites de la cavalerie ennemie, & pour empêcher les gens de s'écarter dans le pays où ils auroient pu tomber entre leurs mains, M. Anson fit abatre de gros arbres, qu'on mit les uns sur les autres au travers de ce sentier, à quelque distance au-dessus de l'Aiguade, & l'on eut soin d'entretenir toujours une garde à cette barricade, avec ordre de ne laisser passer personne au-delà de ce poste. Malgré cette précaution on perdit Louis Léger, Cuisinier du Chef d'Escadre; il étoit

françois, on le soupçonnoit d'attachement à la religion catholique, & l'on jugea qu'il avoit déserté pour instruire les Espagnols de l'état des Anglois; mais l'événement fit voir que ce jugement étoit mal fondé. Il fut pris par quelques Indiens, qui le conduisirent prisonnier à Acapulco, d'où il fut envoyé à Mexico, & ensuite à la Vera-Cruz, où on le mit sur un vaisseau, qui le transporta en Espagne. Ce bâtiment fut obligé par quelque accident de relâcher à Lisbonne; Léger s'échappa sur le rivage, & fut envoyé en Angleterre par le Consul de la nation. Ce fut lui qui donna le premier des nouvelles certaines de l'Escadre, & des principaux événements arrivés dans la mer du Sud.

Voici le compte qu'il rendit de la manière dont il avoit été pris. Il se promenoit dans les bois à quelque distance de la barricade, qu'il avoit d'abord voulu passer; mais on l'avoit arrêté & menacé de le punir. Il dit que son principal objet étoit de ramasser des limons pour la provision de son maître, & que pendant qu'il étoit occupé à en chercher, il avoit été surpris par quatre Indiens, qui

---

ANSON.  
Chap. XII.  
An. 1742.

Comment  
il fut traité  
par les Espa-  
gnols.

ANSON.

Ch. XII.

An. 1742.

l'avoient dépouillé nud, & l'avoient conduit dans le même état à Acapulco, exposé à l'ardeur du soleil, qui étoit alors des plus violents; qu'il avoit été traité très sévèrement dans sa prison de Mexico, ainsi que pendant tout le temps de cette captivité; & que les Espagnols lui avoient donné des preuves continuelles de la haine qu'ils portoient à tous ceux qui vouloient les troubler sur les côtes de la mer du Sud.

Il faut remarquer que quoique les ennemis ne parussent jamais, tant que l'Escadre fut à l'ancre dans ce port, les Anglois qui demeurèrent à bord reconnurent aisément qu'il y en avoit de gros partis campés dans les bois, comme on le distinguoit par la fumée, & quelque temps avant leur départ ils jugerent par l'accroissement des feux que leur nombre devoit être beaucoup augmenté.

M. Anson  
brûle plu-  
sieurs de ses  
prises.

On acheva dans ce port de décharger le Carmelo & le Carmin, dont on ôta seulement l'indigo, le cacao & la cochenille, avec un peu de fer pour servir de lest, quoique le tout ne montât pas au dixième de la valeur de leurs cargaisons. Quand

On eut déchargé ces prises, & qu'on eut fait de l'eau & du bois autant qu'on en avoit besoin, la prise du Tryal, le carmelo & le carmin furent toués à terre, où on les fit échouer le 8 de Mai, après avoir rempli leurs hautes-œuvres d'une grande quantité de matieres combustibles. Le lendemain le Centurion & le Gloucester leverent l'ancre, & quand ils furent sortis du port, on envoya une des chaloupes mettre le feu à ces prises.

---

ANSON.  
Chap. XII.  
An. 1742.



---



---

 CHAPITRE XIII.

*M. Anson quitte le port de Chéquetan : il va à la recherche de son canot : il envoie un message au Gouverneur d'Acapulco : il retrouve son canot : récit de ce qui lui étoit arrivé : M. Anson renvoie ses prisonniers : ses gens sont attaqués du scorbut : il fait mettre le feu au Gloucester : état fâcheux où les Anglois se trouvent réduits : ils découvrent deux isles sans en pouvoir tirer aucun secours : ils découvrent celle de Tinian : beauté de cette isle.*

ANSON.  
Ch. XIII.

AN. 1742.

M. Anson  
quitte le port  
de Chéque-  
tan.

**E**N quittant le port de Chéquetan on laissa un canot fixé avec un grapin au milieu de ce port, & l'on y mit une bouteille bien fermée, dans laquelle étoit une lettre pour M. Hughes, Commandant du canot, auquel on avoit donné ordre de croiser devant le port d'Acapulco, quand l'Escadre quitta cette station. Cette lettre ordonnoit à M. Hughes de retourner à sa première croisière, où

il trouveroit M. Anson, qui avoit résolu d'y demeurer pendant quelques jours pour le chercher, après quoi il étoit dit dans la lettre que le Commandant retourneroit vers le Sud pour rejoindre son autre Escadre. Ces derniers mots n'avoient été ajoutés que pour tromper les Espagnols si le canot tomboit en leur possession, comme on apprit par la suite que cela étoit arrivé; mais ils ne pouvoient en imposer à M. Hughes, qui savoit que M. Anson n'avoit pas d'autre Escadre à joindre, & n'avoit nulle intention de regagner la côte du Pérou.

Le chef d'Escadre n'avoit pas dessein de demeurer plus long-temps dans les mers de l'Amérique, & tous les Anglois étoient fort affligés de s'y voir retenus par l'absence du canot, dont le temps du retour étoit écoulé & beaucoup au-delà. Ils jugerent nécessaire de faire voile vers Acapulco pour le chercher; ils soupçonnerent même qu'il avoit été découvert du rivage, & que le Gouverneur de cette ville avoit envoyé des troupes en nombre suffisant pour le prendre; ce qui n'étoit pas une entreprise diffi-

ANSON.

Ch. XIII.

AN. 1742.

Il va à la  
recherche de  
son canot.

ANSON.

Ch. XIII.

An. 1742.

cile , puisqu'il n'étoit monté que de six hommes. Ce n'étoit cependant qu'une simple conjecture ; M. Anson suivit la côte vers l'Est pour le chercher , & afin qu'il ne passât pas durant la nuit on baissoit le soir toutes les voiles. Le Gloucester , qui étoit à une lieue plus près du rivage que le Centurion , portoit une lumière que le canot ne pouvoit manquer de voir s'il suivoit la côte , & pour plus de sûreté le Centurion & le Gloucester allumoient alternativement deux feux de demi - heure en demi-heure.

Il envoie un message au Gouverneur d'Acapulco.

S'étant avancés jusqu'à trois lieues d'Acapulco sans rencontrer le canot , ils le jugerent perdu. Outre la compassion naturelle dont ils étoient touchés pour leurs compagnons , en faisant réflexion à ce qu'ils pouvoient souffrir , les Anglois de l'Escadre regarderent cette perte comme très grande pour eux-mêmes , parce qu'ils n'avoient que peu de monde , & que le canot étoit monté de six hommes & d'un Lieutenant , tous très propres pour le service , habiles marins , & chacun plein de courage. Comme on crut généralement qu'ils étoient pris & emmenés à Acapulco , le chef d'Es-

cadre , qui avoit plusieurs prisonniers Espagnols & Indiens , outre quelques nègres malades en sa possession , écrivit le même jour au Gouverneur de cette ville , pour lui marquer qu'il les mettroit tous en liberté , pourvu qu'on lui rendit seulement l'équipage du canot. Cette lettre fut portée par un Officier Espagnol , auquel on donna une barque appartenant à une des prises , & un équipage de six autres prisonniers , qui donnerent tous leur parole de revenir. L'Officier Espagnol emporta aussi une requête signée de tous les autres prisonniers , qui supplioient le Gouverneur d'acquiescer aux propositions qu'on lui faisoit pour leur liberté.

Par le nombre des prisonniers , & parla qualité de plusieurs d'entre eux , on ne pouvoit douter que le Gouverneur ne consentit volontiers à ce que M. Anson lui proposoit : en conséquence les vaisseaux se tinrent près de terre , afin de recevoir la réponse au temps limité ; mais le jour même , & le lendemain ils furent chassés si loin en mer qu'ils ne pouvoient espérer que cette réponse leur parvint : le quatrième jour après leur message ,

---

ANSON.  
Chap. XIII.  
An. 1742.

ANSON.

Ch. XIII.

An. 1742.

ils se trouverent à quatorze lieues du port d'Acapulco ; mais le vent étant devenu favorable , ils en rapprochèrent avec toutes leurs voiles , dans l'espérance de regagner la vue de la terre l'après midi.

Il retrouve  
le canot.

Pendant qu'ils étoient dans cette position , la sentinelle du grand mâc cria qu'elle voyoit une chaloupe sous voile à une grande distance au Sud-Est. On ne douta pas que ce ne fut celle qui apportoit la réponse du Gouverneur , & les Anglois firent voile de ce côté ; mais quand ils furent plus près , ils reconnurent avec la plus grande joie que c'étoit leur propre canot. Tant qu'il fut éloigné , ils penserent qu'il étoit renvoyé du port d'Acapulco par le Gouverneur , mais quand ils furent plus à portée , la pâleur & la maigreur de ceux qui le montoient , la longueur de leurs barbes , & la foiblesse de leurs voix firent bien-tôt connoître qu'ils avoient éprouvé de plus grandes peines qu'ils n'en auroient souffert , même dans la plus dure des prisons Espagnoles. On fut obligé de les entrer dans le vaisseau , & de les mettre aussi-tôt au lit , mais avec le repos & la bonne nourriture

que le Chef d'Escadre leur fit donner de sa table, ils recouvrent en peu de temps la santé & la vigueur.

Ils avoient tenu la mer tout le temps de leur absence, qui étoit depuis environ six semaines. Après avoir fini leur croisière devant Acapulco, ils avoient fait voile à l'Ouest dans l'intention de rejoindre l'Escadre; mais un courant très fort, qui leur étoit contraire, les avoit jettés vers la côte à l'Est, & toute leur eau étant épuisée, ils avoient été obligés d'aller encore plus loin du même côté pour chercher un endroit commode à débarquer, afin d'en avoir de nouvelle. Dans cette détresse, ils avoient couru plus de quatre-vingt lieues sous le vent, & avoient trouvé par tout que la mer se brisoit avec tant de violence à la côte, qu'il n'étoit pas possible de songer au débarquement. Ils passerent quelques jours dans cette affreuse situation, sans autre moyen d'appaîser leur soif que celui de sucer le sang des tortues qu'ils pouvoient prendre. La chaleur du climat ayant rendu leurs souffrances insupportables, ils s'abandonnèrent au désespoir, sans autre attente

---

ANSON.  
Chap. XIII.

An. 1742.

Recit de ce  
qui lui étoit  
arrivé.

ANSON.  
Chap. XIII.

An. 1742.

que celle de périr par la plus terrible de toutes les morts : mais dans une circonstance aussi affreuse , la providence leur envoya le secours le plus inespéré : il tomba une pluie si abondante qu'en étendant leurs voiles horizontalement , & en mettant des boulets au centre pour les abaissier en un point fixe , ils rassemblèrent assez d'eau pour remplir tous leurs barils. Après un événement aussi heureux, ils se trouverent encore favorisés d'un fort courant, firent voile à l'Ouest pour retrouver l'Escadre, & enfin joignirent le Centurion en moins de 50 heures, après une absence de 43 jours.

M. Anson  
renvoye ses  
prisonniers.

M. Anson résolut de ne point tromper les espérances des prisonniers, & de leur rendre la liberté qu'il leur avoit promise. Il les fit tous monter dans deux barques qui avoient appartenu aux prises, & crainte que le vent ne leur fut pas favorable , il les fournit abondamment d'eau & de provisions. Il remit ainsi en liberté cinquante-sept hommes , dont la plus grande partie étoient des Espagnols , & les autres des Indiens ou des négres malades ; mais comme ses équipages étoient extrêmement affoiblis, il gar-

da les plus forts des négres, quelques Indiens, & un petit nombre de mulâtres. Les Anglois apprirent depuis que les deux barques étoient arrivées en bon état à Acapulco, où tous les prisonniers ne cessoient de parler des bons traitemens qu'ils avoient reçus. Avant leur arrivée, le Gouverneur avoit fait une reponse très gracieuse à la lettre de M. Anson, & avoit fait partir en même temps deux chaloupes chargées de provisions & des meilleurs rafraîchissemens qu'il avoit pu rassembler à Acapulco; mais ces chaloupes n'ayant pas trouvé l'Escadre Angloise, avoient été obligées de revenir dans le port, après avoir esfuïé une tempête qui les avoit forcées de jeter toutes leurs provisions en mer.

Le renvoi des prisonniers termina toutes les affaires des Anglois sur la côte d'Amérique; aussi-tôt qu'on les eut congédiés, le Centurion & le Gloucester firent voile au Sud-Ouest, dans l'intention de rencontrer un vent alisé de Nord-Est, parce qu'ils avoient lu dans quelques relations qu'on trouve ce vent à la distance de soixante & dix ou quatre-vingt lieues de terre. Le 17 de Mai, ils perdirent

ANSON.

Ch. XIII.

An. 1742.

Ses gens sont  
attaqués du  
scorbut.

ANSON.  
Ch. XIII.  
An. 1742

pour la première fois la vue des montagnes du Mexique, avec l'espérance de toucher en deux mois aux îles les plus orientales de l'Asie. Malgré tous leurs efforts pour trouver ces vents alisés, en montant à la latitude de treize ou quatorze degrés Nord, où ils traversent ordinairement l'Océan Pacifique, toutes leurs tentatives furent infructueuses, & il s'écoula sept semaines depuis qu'ils eurent quitté la côte avant qu'ils pussent profiter de ces vents. Les deux vaisseaux étoient alors dans un état très fâcheux, & l'on découvrit peu de temps après une fente dans le grand mât du Centurion. A peine le charpentier avoit réparé cet accident, que le Gloucester fit un signal de détresse, & fit savoir au Chef d'Escadre que son grand mât étoit fendu si dangereusement, qu'il ne pouvoit porter de voiles, & que de plus il étoit si vermoulu qu'il falloit nécessairement en couper une partie. Ces accidents occasionnerent des retards, & le scorbut commençant à étendre ses ravages parmi les gens, ils envisagerent avec frayeur leur état à venir, qui ne présentait à leur esprit que l'attente affreuse

de mourir par cette cruelle maladie, ou de périr avec leur vaisseau, faute de gens pour le manoeuvrer. Cependant ils avoient lieu de se flatter que dans ce climat chaud, si différent de celui qu'ils avoient trouvé en faisant le tour du Cap Horn, la violence & les suites funestes de cette maladie étoient moins à craindre. On pense en général que l'eau douce & les provisions fraîches sont très efficaces pour s'en garentir, qu'en entretenant les vaisseaux nets, & en faisant circuler l'air entre les ponts, ces précautions seules suffisoient pour prévenir le scorbut, ou pour en adoucir la violence. Cependant, quoiqu'ils eussent beaucoup de provisions fraîches à bord, du nombre desquelles étoient les cochons & la volaille dont ils s'étoient munis à Payta; quoiqu'ils pêchassent tous les jours une grande quantité de dauphins, d'albicores & de bonites; & que le dérèglement de la saison qui les privoit de l'avantage des vents alisés, leur donnât tant de pluies qu'ils pouvoient remplir leurs futailles aussi-tôt qu'elles étoient vuides, & que chaque homme eut constamment cinq pintes d'eau par jour;

ANSON.  
Ch. XIII.  
An. 1742.

quoique les provisions fraîches fussent partagées entre les malades, & que tous les gens d'équipage eussent très souvent du poisson ; enfin, quoique dans les derniers temps de leur cours ils tinssent tous les passages ouverts par où l'air pouvoit entrer, & qu'ils prissent les plus grands soins pour entretenir la propreté dans les vaisseaux, ils ne purent arrêter les progrès, ni diminuer la malignité de la maladie.

Il fait mettre le feu au Gloucester.

Quand ils eurent enfin gagné le vent alisé qui regnoit constamment entre le Nord & l'Est, ils trouverent que ce vent ne souffloit ordinairement qu'avec la force suffisante pour que le Centurion pût mettre toutes ses petites voiles sans aucun danger, ce qui l'auroit fait voguer avec beaucoup de vitesse ; mais le Gloucester après avoir perdu la plus grande partie de son grand mâ, devint si pesant sous la voile, que le Centurion fut retardé de près d'un mois pour l'attendre. Enfin une tempête le mit absolument hors de service, & le Chef d'Escadre, après l'avoir bien examiné, envoya ordre au Capitaine Mitchel de faire monter tout son monde à bord du

Centurion le plus promptement qu'il seroit possible, ce qui fut exécuté. On y fit aussi passer avec beaucoup de peine l'argent de la prise que le Gloucester avoit faite dans la mer du Sud; mais les marchandises dont la valeur montoit à plusieurs mille livres sterling furent entièrement perdues, & l'on ne put retirer de toutes les provisions que cinq tonneaux de farine, dont trois furent gâtés par l'eau de la mer. En faisant cette opération, on trouva l'équipage tellement diminué par le scorbut, qu'il étoit réduit à soixante & dix-sept hommes, dix-huit mouffes & deux prisonniers; encore il n'y avoit sur ce nombre que seize hommes & onze garçons en état de venir sur le demi-pont, quoique plusieurs d'entr'eux fussent aussi en très-mauvaise santé. Le 26 d'Août on mit le feu au Gloucester, après en avoir tiré tout ce qu'il fut possible de conserver. Il continua à brûler pendant toute la nuit, & quoique les canons tirassent successivement à mesure que le feu les gagnoit, il ne sauta en l'air qu'à six heures du matin, lorsque le Centurion en étoit éloigné de quatre lieues. Le bruit qu'il fit parut

ANSON.  
Chap. XIII  
An 1742.

Etat facheux  
où les Anglois  
se trouvent  
réduits.

peu considérable, & les gens du Centurion virent seulement une colonne d'une fumée noire & épaisse, qui s'élevoit en l'air à une grande hauteur.

Le Centurion n'étant plus sujet aux retards occasionnés par les fréquents désastres du Gloucester, on esperoit qu'il feroit son cours avec beaucoup plus de diligence qu'il ne l'avoit pu faire jusqu'alors ; mais les Anglois qui le montoient avoient encore de plus grandes infortunes à éprouver. La tempête qui avoit été si fatale à leur confor, les avoit chassés au Nord de la route qu'ils vouloient suivre, & le courant portant du même côté après que le vent étoit tombé, ils avoient été poussés un degré ou deux plus loin, enforte qu'ils se trouvoient à près de quatre degrés plus au Nord que le parallele qu'ils avoient résolu de suivre pour gagner l'Isle de Guam. Ils ignoroient à quelle distance ils étoient du Méridien des Isles des Larons, ce qui leur faisoit craindre que les courants ne les emportassent sous le vent de ces Isles, sans qu'ils pussent y aborder. Dans ce cas, la seule terre qu'ils pouvoient trouver étoit quelqueune

des parties Orientales de l'Asie, mais comme la mouçon occidentale régnoit alors dans toute sa force, il leur auroit été impossible de la gagner. Ils se trouvoient aussi dans un état si languissant, qu'ils avoient tout lieu de craindre d'être tous emportés par le scorbut, avant de pouvoir achever une aussi longue navigation. Il ne se passoit aucun jour qu'ils ne perdissent huit ou dix hommes, quelquefois même jusqu'à douze; & ceux qui jusqu'alors étoient demeurés en santé tomboient malades journellement. Pour comble de maux ils eurent une voye d'eau très considérable, qu'on ne découvrit qu'avec beaucoup de peine; on jugea qu'il étoit impossible de la fermer entièrement, mais on réussit à la mettre hors de danger.

Les Anglois avoient regardé comme un grand inconvénient le calme qu'ils avoient eu pendant lequel les courants les avoient emportés au Nord; mais il s'éleva alors un vent frais du Sud-Ouest qui leur fut encore beaucoup plus fâcheux, en ce qu'il étoit directement opposé au cours qu'ils vouloient tenir. Enfin le

ANSON.  
Chap. XIII.  
An. 1742.

Ils décou-  
vrent deux is-  
les sans en  
pouvoir tirer  
aucun secours.

ANSON.  
chap. XLII.

An. 1742.

2 de Septembre, ils eurent la satisfaction de voir que le courant étoit changé & qu'il les portoit au Sud ; mais le lendemain au point du jour la vue de deux Isles à l'Ouest rendit leur joie complete. Autant le découragement avoit été général, tant qu'ils avoient désespéré de pouvoir gagner la terre, autant furent-ils transportés de plaisir quand ils découvrirent cette terre si désirée, qui ranima leurs esprits. La plus proche de ces Isles étoit celle d'Anatacan, qui leur parut être à quinze lieues d'éloignement, avec un terrain très élevé : l'autre étoit l'Isle de Sérigan, qui de loin leur sembloit un rocher. Ils étoient dans la plus grande impatience d'arriver à la plus voisine de ces Isles, où ils esperoient pouvoir jeter l'ancre, & trouver du soulagement pour les malades : mais le vent étant variable, ils ne pouvoient avancer que très lentement. Cependant le lendemain à midi, ils se trouverent à quatre lieues d'Anatacan : on envoya la chaloupe pour examiner l'ancre, & connoître les productions de cette Isle : elle revint le soir & l'on apprit qu'il n'y avoit aucune

rade où un vaisseau put jeter l'ancre. Quelques-uns des gens étoient descendus avec beaucoup de difficulté, & ils avoient trouvé le terrain couvert par tout d'une espece de cannes ou de roseaux : ils avoient vu plusieurs bosquets de cocotiers, mais ils n'avoient rencontré aucune source d'eau fraîche. Ce rapport occasionna une tristesse universelle, & le chagrin des Anglois fut encore augmenté, quand après avoir mis seulement de petites voiles pour approcher davantage de l'Isle, dans l'intention de renvoyer la chaloupe au rivage, afin qu'elle apportât des cocos pour le rafraîchissement des malades, il s'éleva un vent si violent de terre, qu'ils furent chassés trop loin au Sud pour oser envoyer la chaloupe. Ils reconnurent alors qu'il n'y avoit pas d'autre moyen pour prévenir leur destruction totale que de gagner quelque autre des Isles des Larons, mais comme ils n'en avoient qu'une connoissance très imparfaite, ils furent obligés de s'abandonner totalement à la fortune.

Le matin du 6 de Septembre, ils perdirent de vue l'Isle d'Anatacan,  Ils découvrent l'Isle de Tinian.

ANSON.  
Chap. 1741.  
An. 1742.

& craignirent que ce fut la dernière qu'ils rencontreroient, mais le lendemain matin ils en découvrirent à l'Est trois autres entre dix & quatorze lieues de distance, qui étoient les Isles de Saypan, de Tinian & d'Aguigan. Ils firent voile aussi-tôt vers Tinian, qui est celle du milieu, mais ils eurent alors un si grand calme, que malgré les courants qui les favorisoient ils en étoient encore à cinq lieues le lendemain matin. Cependant ils continuerent leur même cours, & vers dix heures ils apperçurent un Pros sous voile, entre Tinian & Aguigan. Ils jugerent alors que ces Isles étoient habitées, & comme ils favoient que les Espagnols étoient toujours en force à celle de Guam, ils assemblerent tous ceux de leurs hommes qui pouvoient porter leurs armes, afin de déguiser leur foiblesse autant qu'il seroit possible. Pour être plutôt informés de ce qui concernoit cette Isle, ils mirent pavillon Espagnol, & une banderolle rouge au grand mât, dans l'esperance qu'au moyen de ces artifices le Centurion passeroit pour le Galion de Manille, & qu'on pourroit attirer

quelques habitants à bord. A trois heures après midi , M. Anson envoya le canot , pour chercher un endroit propre à débarquer , un Pros qui prit réellement le Centurion pour le vaisse de Manille , vint de l'Isle au devant du canot , qui s'en rendit bien-tôt maître & l'amena en toue ; mais on envoya aussitôt la pinasse , pour conduire les prisonniers à bord. Il y avoit un Espagnol & deux Indiens, on interrogea l'Espagnol , & ce qu'il dit de l'Isle surpassa les espérances les plus flatteuses qu'auroient pu avoir les Anglois. Ils apprirent qu'elle étoit inhabitée , ce qui étoit de grande importance pour eux , dans l'état de foiblesse où ils se trouvoient , & qu'ils y auroient cependant à peu près les mêmes avantages pour se munir de ce qui leur manquoit , qu'ils auroient rencontrés dans un pays plus cultivé. On leur ajouta qu'il y avoit de très bonne eau en abondance , avec un nombre prodigieux de bestiaux , de cochons & de volailles tous sauvages , mais excellents dans leur espece: que les bois produisoient beaucoup de limons , de citrons , d'Oranges douces & aigres , & de co-

ANSON.

Chap. XIII.

An. 1742.

ANSON.  
Ch. XIII.  
An. 1742.

cos, outre un fruit particulier à ces Isles, qui tient lieu de pain; enfin que les Espagnols regardoient cette Isle comme un magasin pour entretenir leur garnison de Guam. Celui qui fit ce récit, dit qu'il y étoit envoyé avec les deux Indiens pour tuer des bœufs, & les emporter à Guam dans une petite barque, qui étoit à l'ancre près du rivage.

Beauté de  
cette Isle.

Ce détail causa la plus grande joie aux Anglois, qui étoient alors assés près de l'Isle, pour voir paître un grand nombre de troupeaux de tous les côtés, & la vue du rivage ne leur permit pas de douter du reste de la narration de l'Espagnol. L'aspect de cette Isle, bien loin de présenter un pays inhabité & sans culture, sembloit au contraire faire voir le plus grand travail, par l'étendue des plaines & la majesté des bois, avec une si belle distribution & un arrangement si bien proportionné aux côteaux des montages, & aux inégalités du terrain, qu'elles produisoient l'effet le plus frappant & le plus capable de faire honneur à celui qui en auroit été l'ordonnateur. C'est ainsi

que la Providence les conduisit dans cette Isle délicieuse , par des moyens qu'ils avoient d'abord regardés comme le comble du malheur. En effet s'ils n'avoient pas été chassés au Nord de leur route par les vents contraires & par les courants qui leur avoient inspiré des craintes si terribles , il est vraisemblable qu'ils n'auroient pas trouvé cette Isle , la seule où ils pouvoient rencontrer en abondance tout ce qui leur étoit nécessaire , où ils pouvoient rétablir leurs malades , rafraîchir leur équipage affoibli & se mettre en état de continuer leur voyage.

ANSON.  
Chap. XIII.

An. 1742.



## CHAPITRE XIV.

*Foiblesse des gens de M. Anson : effet surprenant de l'air de terre pour la guérison du scorbut : description de Tinian : abondance d'animaux qu'on y trouve : productions de cette Isle : comment elle a été dépeuplée : monuments qui y sont restés : combien est sain l'air de Tinian : incommodité des insectes : l'ancrage n'en est pas sur : M. Anson descend à terre : son vaisseau est emporté en mer : cruelle extrémité où le jette cet accident : on projette un moyen de sortir de l'Isle : tous les gens se mettent à l'ouvrage.*

ANSON.

Ch. XIV.

An. 1742.

Foiblesse des  
gens de M.  
Anson.

**M**r. Anson tourna alors toutes ses vues à empêcher que le Gouverneur de Guam ne fut instruit de son arrivée, & il résolut de faire ses efforts pour que les Indiens ne pussent lui échapper, s'il étoit possible. Pour y réussir, il envoya la pinasse, afin qu'elle s'emparât de la barque, qu'on lui avoit dit être le seul bâtiment qu'il

y eut alors dans l'Isle, & vers huit heures du matin, il jetta l'ancre à vingt deux brasses de profondeur. Quoique l'air fut presque dans le calme, & malgré toute l'activité & l'ardeur que marquoient les gens pour prendre possession de ce petit paradis terrestre, il étoient si affoiblis par l'absence des hommes de la pinasse & du canot qu'on avoit envoyés à terre, qu'ils furent cinq heures entières à charger leurs voiles. Il est vrai qu'en comptant ceux qui étoient dans le canot & dans la pinasse, ainsi que quelques Indiens & un petit nombre de Negres, ils n'étoient en tout que soixante & onze hommes en état de faire le service, & d'aider au canonnier, encore plusieurs ne pouvoient servir que dans les occasions extraordinaires. Tels étoient les misérables restes des équipages réunis du Centurion, du Gloucester, du Tryal & de la Pinque l'Anne, qu'on avoit montés d'environ mille hommes à leur départ d'Angleterre.

Le chef d'Escadre ignoroit si les Indiens de l'Isle s'opposeroient à sa descente, & il envoya le lendemain un parti de gens bien armés pour s'assu-

---

ANSON.  
Chap. XIV.

An. 1742.

Effet sur  
prenant de  
l'air de terre  
pour la gué-  
rison du scor-  
but.

ANSON.

Ch. XIV.

An. 1742.

rer de l'endroit du débarquement ; ce qu'ils firent fans aucune difficulté , parce que les Indiens ayant reconnu la nuit précédente par la prise de la barque que c'étoient des ennemis, avoient fui aussi-tôt dans les bois. Les Anglois trouverent sur le rivage plusieurs huttes , ce qui leur épargna la peine d'élever des tentes : l'une de ces huttes qui servoit ordinairement de magasin , avoit dix toises de long & quarante cinq pieds de large : elle fut bien nétoyée : on en ôta quelques tonneaux de bœuf seché ; on en fit un hôpital , & aussi-tôt qu'elle fut en état de recevoir les malades , on les y conduisit , au nombre de cent vingt-huit. Beaucoup étoient en si mauvais état qu'on fut obligé de les porter de la chaloupe à l'hôpital sur les épaules , & le chef d'Escadre , ainsi que tous les Officiers partagerent ce service d'humanité. Malgré l'extrême foiblesse de la plus grande partie des malades , ils ressentirent les influences de la terre d'une maniere si surprenante , qu'à l'exception de vingt & un qui moururent le jour du débarquement & le lendemain , il n'en périt que dix pendant les deux mois

qu'on séjourna dans cette Isle. Ils tirèrent tant de soulagement des fruits qu'ils y trouverent, particulièrement de ceux qui étoient acides, qu'en une semaine la plus grande partie furent rétablis de façon à pouvoir marcher sans qu'on les aidât.

ANSON.  
Ch. XIV.

An, 1742.

L'Isle de Tinian est à 15 degrés 8 minutes de latitude septentrionale, & à 114 degrés 50 minutes de longitude orientale, à compter du méridien d'Acapulco. Elle a environ douze milles de longueur, & six milles de largeur. Le terrain s'éleve en côteaux agréables depuis le rivage jusqu'au milieu de l'Isle, mais ils sont fréquemment interrompus par des vallées en pente douce, dont plusieurs s'étendent irrégulièrement dans l'intérieur du pays. Ces vallées & les différentes inégalités du terrain qu'elles occasionnent sont agréablement diversifiées par les bois & par les prairies, qui s'entrelacent réciproquement, & partagent l'Isle en diverses parties d'une assez grande étendue. Les bois sont composés d'arbres grands & touffus dont la plupart sont aussi utiles par les fruits qu'ils produisent, qu'ils sont agréables à la

Description  
de Tinian.

ANSON.

Chap. XIV.

An. 1742.

vue. Les prairies en général font grandes, & couvertes d'un gazon net & uniforme, composé d'un trefle très fin, mêlé de diverses fleurs. En plusieurs endroits les bois font dégagés, fans être embarassés de buissons, ni de bruyeres, enforte qu'on ne trouve ni mauvaises herbes, ni ronces sur les bords des prairies, & que la beauté du gazon s'étend souvent à une distance considérable sous les arbres qui le couvrent de leur ombre. Cette diversité occasionne une grande variété des payfages les plus charmants, suivant les différents coups d'œil d'où l'on regarde les bois & les plaines qui s'étendent dans les vallées, & sur les pentes & les côteaux dont cette Isle est remplie. Les animaux qui animent ces payfages augmentent encore la beauté de ces cantons, plus délicieux que ceux qui nous sont représentés dans les Romains : tous ces bestiaux font d'une blancheur de lait, excepté les oreilles, qu'ils ont ordinairement noires ou brunes, & il n'est pas rare d'en voir plusieurs centaines paître ensemble dans une même prairie. Enfin quoiqu'il n'y ait pas d'habitants, le

bruit & la vue des volailles domestiques, qui demeurent en grand nombre dans les bois, contribuent à l'agrément de l'Isle, en rappelant continuellement à l'esprit l'idée du voisinage des fermes & des villages.

On compte qu'il y a au moins dix mille pieces de bétail à Tinian, & comme ces animaux n'étoient point effarouchés, les gens du Centurion en approchoient très facilement. Ils les tuoient d'abord à coups de fusil, mais quand ils furent obligés de ménager leurs munitions, comme nous le verrons dans peu, les matelots les prirent aisément à la course. Leur chair est d'un goût excellent, & ils la trouverent beaucoup plus facile à digérer qu'aucune de celles qu'ils eussent encore mangée. La volaille qui étoit aussi de très bon goût se laissoit approcher avec autant de facilité : elle ne pouvoit étendre son vol à plus de cinquante toises, après quoi elle étoit si fatiguée qu'elle n'avoit plus la force de se relever, & comme les bois étoient fort dégagés, les hommes en prenoient autant qu'il leur plaisoit. Pour qu'il ne manquât rien de ce qui pouvoit rendre leur se-

---

ANSON.  
Ch XIV.

An. 1742.

Abondance  
d'animaux  
qu'on y trou-  
ve.

ANSON.  
Chap. XIV  
An. 1742.

jour en cette Isle plus agréable, ils y trouverent aussi une grande quantité d'oiseaux sauvages, parce que vers le milieu de l'Isle il y avoit deux grands étangs d'eau douce, où étoient en abondance des canards, des farcelles & des corlieux, ainsi que des pluviers siffants. Ils rencontrèrent encore beaucoup de cochons sauvages, dont la chair étoit excellente, mais ils étoient très féroces, & les mariniers furent obligés ou de les tuer à coups de fusil, ou de les chasser avec quelques gros chiens qu'ils trouverent dans l'Isle, & qui appartenoient au détachement envoyé pour amener des provisions à la garnison de Guam. Ils étoient dressés à chasser ces animaux & suivoient volontiers les matelots; mais quoiqu'ils fussent gros & de bonne race, les cochons se battoient avec tant de fureur, qu'ils en détruisirent la plus grande partie.

Productions  
de cette Isle.

Cette Isle étoit d'autant plus favorable aux Anglois, qu'elle produisoit les fruits & les végétaux les plus efficaces pour la guérison du scorbut: on trouvoit dans les bois des oranges douces & aigres, des limons, des goyaves,

une grande quantité de cocos, des choux que porte le même arbre, & une espece de fruit particulier à ces Isles. Les Indiens l'appellent Rhy-ma : les gens du Centurion le nommerent le fruit à pain, parce qu'il leur en tint toujours lieu : ils lui donnerent tellement la préférence qu'il ne fut pas mangé un seul pain du vaisseau, tout le temps qu'ils demeurèrent dans l'Isle. Ce fruit croit sur un arbre très élevé, qui vers le sommet pousse de grosses branches fort étendues : les feuilles, qui ont en général depuis un pied jusqu'à dix-huit pouces de longueur, sont d'un verd très foncé & dentellées à l'extrémité. Le fruit qu'on trouve indifféremment à quelque endroit que ce soit des branches, est plutôt de forme ovale que ronde, couvert d'une peau rude. Il a ordinairement sept à huit pouces de longueur & chacun de ces fruits vient séparément sans être renfermé dans aucune cosse. On peut bien le manger verd, mais quand il est parvenu à sa grosseur & qu'on le fait rôtir dans les cendres chaudes, il a quelque ressemblance pour le goût avec le fond d'artichaud, auquel il res-

ANSON.

Chap. XLV.

An, 1742.

semble aussi par sa nature molle & spongieuse. Quand il est entierement mûr, il devient très doux, jaune, d'un goût un peu fade, & d'une odeur affés semblable à celle d'une pêche mûre ; mais on le regarde alors comme mal sain, & l'on prétend qu'il cause des dyssenteries. Nous renvoyons au voyage de M. Dampier pour une plus ample description de ce fruit. Cette Isle fournit aussi plusieurs autres végétaux très bons contre cette horrible maladie qui avoit fait tant de ravages parmi les Anglois, entre autres du cochléaria, de l'oseille, de la menthe, de la dent de lion, du pourpier & des melons d'eau. Tous les hommes en mangerent avec l'avidité qu'excitoit en eux la forte inclination que le scorbut ne manque jamais d'inspirer pour ces puissants remedes à ceux qui en sont attaqués.

Comment  
cette Isle a été  
dépeuplée.

On peut être surpris de ce qu'une Isle aussi belle & aussi bien fournie de tout ce qui est nécessaire & agréable à la vie, est totalement dépourvue d'habitants. Pour lever cette difficulté, il faut remarquer qu'environ cinquante ans avant l'arrivée de M. Anson, cette Isle étoit très peuplée,

& l'on prétend même qu'elle contenoit environ trente mille personnes, mais une maladie ayant fait de grands ravages à Tinian, à Rota & à Guam, qui étoient également remplies de peuple, les Espagnols pour repeupler l'Isle de Guam, que la mortalité avoit rendue presque déserte, forcèrent tous les habitants de Tinian de s'y aller établir. Ils y menerent une vie languissante, soupirant après leur Isle natale, & en peu d'années la plus grande partie moururent de chagrin. Ces malheureux Indiens devoient naturellement penser qu'étant à une distance si considérable de l'Espagne, ils auroient été exempts des violences qui ont occasionné la destruction de la plus grande partie du monde occidental, mais le seul avantage qu'ils en retirèrent fut de périr un siècle ou deux plus tard.

On trouve encore dans cette Isle des monuments qui prouvent qu'elle a été autrefois très peuplée, & l'on y voit de tous côtés différentes ruines assez singulieres. Elles consistent généralement en deux rangs de pilliers pyramidaux, qui forment une allée de douze pieds de large, & les pil-

ANSON.  
Chap. XIV.

An. 1742.

Monuments  
qui y sont  
restés.

ANSON.  
 Chap. XIV. liers d'un même rang sont éloignés de six pieds l'un de l'autre. Ils ont près de cinq pieds sur chaque face à la base, & environ treize pieds de hauteur : sur le sommet de chacun est un demi globe, dont la partie plate est au-dessus, mais les pilliers & les demi globes sont également solides, & composés de sable & de pierre cimentés & enduits par-dessus. Les prisonniers dirent aux Anglois que ces pilliers étoient les fondemens d'édifices solitaires, où se retiroient les Indiens qui étoient engagés par quelque vœu religieux, & en effet on trouve assés fréquemment des espèces d'instructions monastiques chez les nations payennes. En supposant même que ces ruines fussent originai-  
 rement la base des maisons ordinaires des Indiens de l'Isle, le nombre doit en avoir été très considérable, puisqu'on en trouve en beaucoup d'endroits assés proches les uns des autres, ce qui serviroit à prouver la multitude des anciens habitants.

Combien  
 l'air de Ti-  
 nian est sain.

On ne doit pas omettre que de tous les avantages dont on peut jouir dans cette Isle, un des principaux est d'être située sous un climat très sain,

il y regne des vents frais presque continuels, & elle est arrosée de pluyes fréquentes, mais elles sont si courtes qu'elles ne durent presque qu'un instant. La salubrité de l'air fait un effet étonnant pour augmenter l'appétit, & faciliter la digestion. Les Anglois remarquerent que plusieurs de leurs Officiers, qui en tout autre pays mangeoient ordinairement très peu, & qui après un léger déjeuné ne faisoient qu'un médiocre repas par jour, quand ils furent dans cette Isle, semblerent être transformés en d'autres hommes: car au lieu de se contenter d'un seul repas de viande, ils étoient à peine satisfaits de trois, & mangeoient si prodigieusement à chacun, qu'en tout autre pays, ils y auroient gagné la fièvre ou des indigestions. Au contraire dans cette Isle la digestion répondoit si bien à la vivacité de leur appétit, qu'ils ne se trouverent jamais incommodés ni surchargés de cette quantité de nourriture.

Le principal inconvenient qu'éprouvent ceux qui résident dans cette Isle, vient d'un grand nombre de coufins & de plusieurs autres sortes de

Incommodité des insectes.

ANSON.  
Chap. XIV.

An. 1742.

mouches. Il y a aussi une espèce de tiques, qui s'attachent particulièrement aux bestiaux, mais ils se mettent fréquemment aux membres & aux corps des hommes; & si on ne les en ôte promptement, ils enfoncent leur tête dans la peau, ce qui occasionne une douloureuse inflammation. Les gens du Centurion y virent aussi des scorpions & des mille-pieds qu'ils jugerent venimeux, mais aucun n'en fut attaqué.

L'ancrage  
n'en est pas  
sur.

Une autre incommodité très grande de cette Isle est la rade, où il n'y a pas de sûreté pour les vaisseaux à l'ancre en plusieurs saisons de l'année. Le seul ancrage propre aux gros vaisseaux est dans la partie de l'Isle au Sud-Ouest, & ce fut aussi où mouilla le Centurion à vingt & vingt-deux brasses d'eau, vis-à-vis une baie faibleuse, environ à un mille & demi du rivage. Le fonds de cette rade est rempli de rochers de corail très aigus, l'ancrage en est dangereux depuis le milieu de Juin, jusqu'au milieu d'Octobre, qui est la saison des mouçons Occidentales, & le danger est encore augmenté par la rapidité extraordinaire du courant de la marée, qui porte

porte au Sud-Ouest entre cette Isle & celle d'Agnigan. Durant les huit autres mois de l'année, le temps y est si constant, que pourvu que les cables soient bien garnis, à cause du corail, il n'y a presque pas à craindre qu'ils cassent.

ANSON.

Chap. XIV.

An. 1742.

Révenons aux gens du Centurion débarqués sur le rivage. Pendant qu'on descendoit les malades, quatre des Indiens de l'Isle vinrent se rendre au Chef d'Escadre, ce qui lui en donnoit huit au total. Un des quatre derniers offrit de montrer l'endroit le plus favorable pour tirer des bestiaux, & deux Anglois eurent ordre de l'accompagner; mais il y en eut un qui confia à l'Indien son fusil & son pistolet, & cet homme les emporta dans les bois où il s'échapa. Ses compatriotes, craignant que l'effet de cette trahison ne retombât sur eux, demanderent qu'on permit à l'un d'entr'eux d'aller dans le pays, pour rapporter les armes, & pour engager le reste du détachement de Guam à se soumettre. M. Anson en accorda la permission, & celui qui y alla revint le lendemain avec le fusil & le pistolet; mais il dit qu'il les avoit trouvés dans un sentier,

ANSON.  
Chap. XIV.  
An. 1742. & protesta qu'il n'avoit rencontré aucun de ses compatriotes. Son recit parut si peu vraisemblable, qu'on soupçonna qu'ils méditoient quelque trahison, & le Chef d'Escadre ordonna de tenir sur le vaisseau tous les Indiens qui étoient en son pouvoir, sans qu'il fut permis à aucun de descendre à terre.

Tous les hommes qui n'étoient point occupés du soin des malades, furent employés à garnir les cables, pour les mettre en sureté contre les rochers de corail: quand cet ouvrage fut terminé, on fit plusieurs tentatives pour boucher la voye d'eau du Centurion; mais après divers essais également infructueux, on fut obligé d'y renoncer jusqu'à ce qu'on put avoir occasion de le mettre à la bande.

M. Anson  
descend à ter.  
re.

Le 23 de Septembre, on renvoya à bord du vaisseau tous ceux qui étoient assez parfaitement rétablis pour remplir leur service: le Chef d'Escadre, qui étoit lui-même malade du scorbut, & qui avoit fait élever une tente pour sa personne sur le rivage, y descendit dans l'intention d'y rester quelques jours pour recou-

vrer sa santé, convaincu par l'expérience, que de vivre à terre est l'unique remède qui puisse procurer la guérison de cette cruelle maladie. Le lieu où sa tente fut placée étoit un terrain très-agréable près de la source, où les Anglois prenoient toute leur eau.

On mit ensuite toutes les futailles à terre, pour les faire remplir par les Tonneliers; mais comme on approchoit de la nouvelle lune, où il étoit à craindre qu'on n'essuiât des coups de vents très violents, on prit tous les moyens que la prudence put suggérer pour bien armer les ancres, & pour mettre le vaisseau en sûreté contre le gros temps. On se flatta pendant quelques jours que les mesures qu'on avoit prises le garantiroient de tous accidents, mais le 3 d'Octobre, il s'éleva un vent d'Est avec tant de fureur, que ceux qui étoient à bord désespérèrent bien-tôt de pouvoir tenir contre l'orage. Le Chef d'Escadre & la plupart des hommes étoient à terre, & il paroïssoit qu'on ne pouvoit sauver le bâtiment qu'en lui faisant gagner la haute mer

ANSON.  
Chap. XIV.

An. 1741.

Son vaisseau est emporté en mer.

ANSON.

Chap. XIV

An. 1742.

fans perdre de temps, mais il n'étoit pas possible d'avoir de communication avec ce vaisseau, ni qu'aucune chaloupe pût tenir la mer. A mesure que la nuit approchoit, la violence de la tempête devenoit plus terrible; enfin la marée qui au commencement de l'ouragan portoit au Nord, se tourna tout-à-coup au Sud, & malgré la tempête emporta le vaisseau par la force du courant. Le brisement de la mer autour du bâtiment étoit horrible, les vagues étoient si grosses que la grande chaloupe, amarrée à la poupe, fut portée assez haut pour rompre l'architrave de la galerie du Chef d'Escadre, dont la chambre étoit sur le demi-pont: le coup fut si violent que la chaloupe fut mise en pieces, & le matelot qui la gardoit eut le corps tout brisé; mais il fut assez heureux pour sauver sa vie. La marée devint cependant moins forte, mais le vent étant toujours le même, & les cables se brisant, les gens à bord se trouverent dans le plus grand danger, tirèrent plusieurs coups de canon; & firent paroître des lumieres en signes de détresse. Vers une heure du matin,

la nuit étant excessivement obscure , un tourbillon furieux accompagné de pluie & de tonnerre les emporta en pleine mer , sans qu'ils fussent nullement préparés à combattre la fureur réunie des vents & des vagues , en sorte qu'à chaque instant ils se regarderent comme perdus.

L'horrible tempête qui emporta le Centurion en pleine mer , fut trop violent pour que ceux qui étoient à terre pussent entendre le bruit des canons , qu'on avoit tirés en signe de détresse ; le feu des éclairs avoit aussi empêché de remarquer la lumière qui accompagnoit chaque explosion ; en sorte qu'au point du jour quand on vit du rivage que le vaisseau n'étoit plus à son ancrage , tous les hommes furent plongés dans la plus grande consternation. La plupart jugerent qu'il avoit péri , & presserent le chef d'Escadre d'envoyer la chaloupe autour de l'Isle pour en chercher les débris. Ceux qui pensoient autrement , & qui les croyoient seulement emportés par la tempête , ne pouvoient presque se flater de le voir jamais revenir , parce que le vent continuoit toujours , qu'il manquoit de monde

ANSON.  
Chap. XIV.

An. 1742.

Cruelle extrémité où le jette cet accident.

ANSON.  
Chap. XIV.

An. 1742.

pour faire la manœuvre, & qu'il étoit en trop mauvais état pour tenir contre une aussi terrible tempête. Dans l'un ou l'autre cas, ils regardoient leur situation comme très déplorable, jugeant qu'il leur seroit impossible de jamais quitter cette Isle, & qu'il ne leur restoit aucune espérance de revoir leur pays, leurs amis, leurs parents, & tout ce qui leur étoit le plus cher. Ils avoient encore lieu de craindre que le Gouverneur de Guam ne fut instruit de leur situation, & qu'il n'envoyât des forces suffisantes pour se rendre maître d'eux, & pour les faire transporter dans son Isle. Si ce malheur leur fut arrivé, comme ils ne pouvoient montrer leurs commissions, qui étoient toutes à bord du Centurion; on auroit pu les traiter en pirates sous ce prétexte, & les faire tous périr par une mort honteuse.

On projette  
un moyen de  
sortir de l'Isle.  
lc.

M. Anson forma bien-tôt un projet pour se tirer, ainsi que les gens, de cette facheuse situation: il consulta les plus intelligents de ceux qui étoient avec lui, & après s'être assuré que ce projet étoit praticable, il fit ses efforts pour les encourager

tous à le mettre promptement à exécution. Il leur dit qu'il n'étoit pas sans espérance que le Centurion ne revint dans quelques jours, puisqu'il n'y avoit pas lieu de croire qu'il fut perdu; que ce qu'on pouvoit imaginer de plus facheux, étoit que ce bâtiment eut été jetté en pleine mer, trop loin de l'Isle pour y revenir, ce qui l'obligeroit de faire voile à Macao sur la côte de la Chine: que dans ce cas il avoit pensé à un moyen de le joindre: que c'étoit de mettre à terre la barque Espagnole, de la scier par le milieu, de l'allonger de douze pieds, ce qui la mettroit en état de porter quarante tonneaux, & de les conduire tous jusqu'à la Chine. M. Anson ajouta que les charpentiers qu'il avoit consultés étoient convenus que ce moyen étoit praticable, & qu'on n'avoit besoin pour l'exécution que de leur courage & de leur industrie. Enfin il leur dit qu'il partageroit le travail & la fatigue avec eux & les assura qu'il seroit le plus disposé de tous à s'y soumettre.

Les gens commencerent à se flatter de l'espérance que le Centurion seroit en état de regagner l'Isle, ce qui

Tous les gens se mettent à l'ouvrage.

ANSON.  
Chap. XIV.  
An. 1742.

les empêcha de se mettre à l'ouvrage avec autant d'ardeur que le Chef d'Escadre l'auroit désiré. Enfin s'étant persuadés qu'il étoit impossible que leur vaisseau revint, ils résolurent de remplir les différents emplois auxquels on les attacha avec toute l'activité que pouvoit souhaiter M. Anson. Ils s'assembloient tous régulièrement au point du jour, & travailloient jusqu'à la nuit avec une vigueur peu ordinaire.



## CHAPITRE XV.

*Inquiétudes que causent à M. Anson la vue de deux Pros Indiens : il manque de joindre les Indiens de l'Isle : Difficultés qu'il trouve pour allonger la barque : les Anglois rassemblent des provisions : ils manquent de munitions : Ils trouvent un compas de mer & un quart de cercle : le Centurion regagne l'Isle : dangers que ce bâtiment avoit courus : comment il retrouve l'Isle de Tinian : il est encore emporté en mer, & réussit à regagner l'Isle : les Anglois remettent à la voile : description des Isles mariamnes ou des Larrons : de l'Isle de Guam : description des pros ou barques de ces Isles.*

**A**VANT que les Anglois commençassent la tâche laborieuse qu'ils avoient entreprise, il arriva un incident, qui causa la plus grande inquiétude à M. Anson. Peu de jours après que le Centurion eut été emporté, quelques hommes crièrent sur

ANSON.

Ch. XV.

AN. 1742.

Inquiétude.  
que causent à  
M. Anson la  
vue de deux  
pros Indiens.

ANSON.  
Chap. XV.

An. 1742.

le rivage qu'ils voyoient une voile ; ce qui répandit une joye universelle, parce que chacun crut que c'étoit ce bâtiment : mais une seconde voile qu'on vit bien-tôt après détruisit toutes leurs espérances, sans qu'ils imaginassent ce que ce pouvoit être. M. Anson tourna la lunette de ce côté, vit qu'il y avoit deux chaloupes, jugea aussi-tôt que le Centurion étoit coulé à fond, & que ces deux chaloupes ramenoient le reste des gens au rivage. Cette idée l'affecta si vivement qu'il fut obligé de se retirer immédiatement, sans pouvoir parler, dans sa tente, pour chacher son émotion. Il y passa des moments bien amers, dans la persuasion que son navire étoit perdu, & qu'il ne lui restoit plus aucun moyen de signaler son expédition par quelque exploit glorieux. Il fut bien-tôt délivré de ces pensées accablantes, & reconnut que les deux chaloupes étoient des pros Indiens : voyant qu'ils avançoient vers le rivage, il donna ses ordres pour qu'à leur débarquement ils ne pussent avoir aucun soupçon, & il fit cacher ses gens dans les halliers les plus voisins, pour qu'on se rendit maîtres des In-

diens , auffi-tôt qu'ils feroient à terre. Ces précautions furent inutiles ; les pros après avoir approché d'un quart de mille du rivage , s'arrêterent , demeurèrent deux heures dans l'inaction , & tournerent enfuite leur cours au Sud.

ANSON.  
Chap. XV.  
An. 1742.

Vers le même temps , il arriva un autre incident très extraordinaire. Le chef d'Escadre accompagné de quelques Officiers , entreprit de faire le tour de l'Isle ; étant monté fur une hauteur , il vit dans la vallée au-defous un petit bosquet qui paroïffoit en mouvement. Ce phénomène ayant excité fa furprife , il reconnut bientôt que c'étoient de groffes branches de cocotiers portées par des hommes qu'elles cachoient. Les Anglois jugerent d'abord que c'étoit quelques gens du parti qu'ils avoient trouvé dans l'Isle à leur arrivée : M. Anson & ceux qui étoient avec lui s'avancèrent en diligence pour reconnoître leur retraite ; mais les Indiens , voyant qu'ils étoient découverts , prirent la fuite avec la plus grande précipitation. Le Chef d'Escadre étoit fi près d'eux qu'il ne les perdit pas de vue , jusqu'a ce qu'ils fuffent entrés

Il manque  
de joindre les  
Indiens de  
l'Isle.

ANSON.  
Ch. XV.  
An. 1742.

dans une caverne. M. Anson & ses Officiers les y suivirent & reconnurent qu'elle avoit une autre issue, qui les conduisit dans une fondrière, par laquelle les Indiens s'étoient échappés. Les Anglois ne trouverent en cet endroit que deux vieux mousquets, sans autres armes, mais il y avoit beaucoup de provisions, particulièrement du porc salé, qui étoit excellent. Par ce que les gens y virent, ils jugerent que l'appétit extraordinaire qu'ils avoient éprouvé n'étoit pas particulier aux seuls Anglois. Il étoit environ midi: les Indiens relativement à leur nombre avoient préparé un repas très ample, avec beaucoup de cocos & de fruit à pain prêt à manger, d'où les Anglois jugerent que ces Indiens aimoient fort à faire de bons & amples repas. M. Anson ayant cherché inutilement le sentier par lequel ils s'étoient échappés, revint avec ses Officiers profiter de ce dîné qu'ils trouvoient si à propos; il retournerent ensuite à leurs huttes, très fâchés d'avoir manqué les Indiens, parce qu'ils se flattoient que s'ils avoient pu les joindre & leur parler, ils auroient

réussi à les engager à leur service.

L'allongement de la barque fut accompagné de beaucoup de difficultés : il fallut faire un grand nombre d'outils, & l'on manquoit de la plus grande partie des matériaux nécessaires : mais tout l'ouvrage ne finissoit pas par sa construction, & l'on devoit penser que quand elle seroit finie, il faudroit encore l'appareiller, la munir de vivres, & la conduire l'espace de six ou sept cents lieues, par des mers inconnues, que personne de la compagnie n'avoit encore traversées. Cependant leurs espérances furent soutenues par quelques événements qu'on n'avoit pas lieu d'attendre. Les charpentiers du Gloucester & du Tryal étoient à terre avec leur caisses d'outils, de même que le ferrurier, qui avoit aussi les siens ainsi que sa forge, mais ses soufflets étoient à bord, ce qui le mettoit hors d'état de travailler, & cependant on ne pouvoit rien faire sans son secours. Ils résolurent d'abord de faire des soufflets, mais ils furent quelque temps arrêtés faute de cuir ; cependant ils avoient beaucoup de peaux, & ils trouverent un muid de chaux, qui

ANSON.  
Chap. XV.

An. 1742.

Difficultés  
qu'il trouve  
pour allonger  
la barque.

ANSON.  
Chap. XV.  
An, 1742.

appartenoit aux Espagols ou aux Indiens : ils s'en fervirent pour en tanner quelques-unes , réussirent par ce moyen à faire de bon cuir , & acheverent leur soufflet , en y ajoutant un canon de fusil pour servir de tuyau.

Les Anglois  
rassemblent  
des provisions.

Pendant que le ferrurier préparoit ses fers , les autres hommes s'occupoient à abattre des arbres , & à les scier en planches : mais comme cet ouvrage étoit le plus rude , ce fut celui auquel le chef d'Escadre travailla lui-même pour animer son monde. Ils trouverent une nouvelle difficulté , en ce qu'ils n'avoient ni poulies , ni cordages pour amener la chaloupe sur le rivage : mais on la surmonta en se servant de rouleaux de cocotiers , & comme le bois en est très uni & l'arbre fort rond , ils y réussirent avec ce secours sans beaucoup de peine. On creusa un chantier sec pour recevoir la barque , & l'on fit un chemin pour l'y conduire de la mer : une partie des hommes furent employés journellement à tuer des bêtes , & à se pourvoir de provisions pour tous , & quand une fois le bon ordre fut bien établi , &

tous les hommes employés, les préparatifs avancèrent très promptement. Peut-être furent-ils plus traitables & plus industrieux, parce qu'ils n'avoient à terre ni vin, ni eau-de-vie, & que le jus de cocotier qui faisoit leur boisson ordinaire, n'étoit pas capable de les enyvrer, quoiqu'il fut d'un goût très agréable.

Pendant que l'ouvrage avançoit, les Officiers s'occupèrent des agrès nécessaires pour manoeuvrer la barque en mer : on trouva que les tentes qui étoient sur le rivage, avec les voiles & les cordages que la même barque portoit quand on s'en étoit rendu maître, suffisoient pour ce qu'on en avoit besoin, outre quelques cordages de relais qu'on avoit descendus par hazard du Centurion. On résolut de se servir d'un mélange de suif & de chaux, pour donner ce qu'on appelle le suif au bâtiment, mais il restoit un inconvénient, auquel on ne pouvoit remédier. Cette barque n'étant pas tout-à-fait du port de quarante tonneaux ne pouvoit contenir la moitié des hommes sous le pont ; & comme les hautes œuyres en étoient fort pésan-

ANSON.

Chap. XV.

An. 1742.

Ils manquent  
de munitions.

ANSON.  
Chap. XV.

An. 1742.

tes , on prévoyoit que si tout le monde venoit en même temps sur le pont , elle seroit en danger de renverser. La nécessité de se procurer des provisions pour le voyage les mit encore dans un grand embarras : il n'y avoit à terre ni pain , ni aucune espece de grain : le fruit à pain ne pouvoit tenir la mer , & quoiqu'ils eussent assés d'animaux vivants , ils n'avoient presque point de sel. Ils avoient bien trouvé dans l'Isle à leur arrivée une petite quantité de bœuf desséché qu'ils avoient conservé, mais cela ne pouvoit à beaucoup près leur suffire. Pour y suppléer, ils résolurent d'emporter autant de cocos qu'il leur seroit possible , afin de prolonger le bœuf séché , en le ménageant beaucoup , & au lieu de pain ils formerent le projet de se munir par force d'une quantité suffisante de ris dans l'Isle de Rota , où ils savoient que les Espagnols en avoient de très grandes plantations. Ce projet les obligea de faire la revue de leurs munitions , & ils trouverent à leur grand chagrin que toute leur poudre ne suffisoit pas pour en fournir une charge à chacun des hommes.

Une des circonstances les plus décourageantes, fut qu'ils n'avoient ni compas de mer, ni quart de cercle dans l'Isle; mais à force de chercher dans les coffres de la barque Espagnole, ils y trouverent un petit compas. Quoiqu'il ne fut gueres moins défectueux que ceux dont les écoliers se servent pour leur amusement, ils le regarderent comme un trésor d'un prix inestimable, & l'on trouva ensuite sur le rivage un quart de cercle, qu'on avoit jetté en mer avec quelques haillons des gens qui étoient morts. On s'en empara avec avidité; mais il n'avoit pas de pinulles, ce qui le rendoit absolument hors d'usage. Cependant en cherchant dans le tiroir d'une table, que la mer avoit jettée sur la côte, on en trouva quelques-unes qui alloient très bien au quart de cercle: on en fit l'épreuve, par la latitude connue de l'Isle, & l'on vit que cet instrument étoit assés juste pour l'objet qu'on se proposoit.

Tout étant ainsi disposé & quelques-uns des principaux obstacles sur-

ANSON.

Ch. XV.

An. 1742.

Ils trouvent  
un compas de  
mer & un  
quart de cer-  
cle.

Le Centu-  
rion regagne  
l'Isle.

ANSON.  
Ch. XV.

An. 1742.

terminé , & en conséquence ils décidèrent qu'ils pourroient se mettre en mer le 16 de Novembre ; mais le 22 d'Octobre après midi, un des hommes du Gloucester, étant monté sur une hauteur au milieu de l'Isle, vit de loin le Centurion. Il courut à toutes jambes sur le rivage, & rencontrant en chemin quelques-uns de ses compagnons, il ne put leur dire dans le transport dont il étoit animé autre chose que » le vaisseau ! Le vaisseau ! « ce que M. Gordon Lieutenant de marine ayant entendu, il courut à l'endroit où M. Anson & ses gens étoient à travailler. Il étoit frais & en haleine, ce qui le mit en état de passer l'homme du Gloucester, & de porter le premier cette nouvelle si agréable & si peu attendue. Au premier mot, M. le Chef d'Escadre jeta la hache avec laquelle il travailloit, & courut avec ses Officiers sur le rivage, pour satisfaire leurs yeux de cette vue si long-temps désirée. A cinq heures du soir, tout le monde reconnut le bâtiment, on fit partir une chaloupe avec dix-huit hommes pour renforcer l'équipage, avec de la viande fraîche & des fruits pour

les gens, enfin le lendemain après midi, ils eurent le bonheur de jeter l'ancre dans la rade : M. Anson monta aussi-tôt à bord & fut reçu avec les acclamations que peut produire la plus grande joye.

Nous allons rapporter ce qui étoit arrivé au Centurion, pendant qu'il avoit tenu la mer. Nous avons déjà dit qu'il avoit été chassé de ses ancrs dans une nuit très obscure par une horrible tempête ; l'état de ceux qui le montoient étoit certainement des plus fâcheux, dans un vaisseau qui faisoit eau avec trois cables aux écubiers, dont un portoit la seule ancre qui leur restoit, sans aucun canon d'amarré, tous les sabords ouverts & sans pouvoir se servir d'autre voile que de celle d'artimon. Ils n'avoient pour manœuvrer ce vaisseau que cent huit hommes, ce qui étoit à peine le quart de son équipage, & la plus grande partie n'étoient que des mousses ou des gens très foibles, n'étant guéris du scorbut que depuis très peu de temps. La violence de la tempête, & les roulis du vaisseau lui firent faire tant d'eau par les sabords, les écubiers & les dalots,

---

ANSON.  
Ch. XV.  
An. 1742.

Dangers que  
ce bâtiment  
avoit courus,

ANSON.

Ch. XV.

AN. 1742.

outre la voye d'eau qu'il avoit avant, qu'il falloit employer tous les bras, uniquement pour les pompes. Il y avoit d'autres dangers, qui paroiffoient encore plus prochains : tous s'imaginèrent qu'ils alloient être jetés sur l'Isle d'Agnigan, dont ils n'étoient éloignés que d'environ deux lieues & ils ne pouvoient se servir que de la voile d'Artimon, qui n'étoit pas fuffifante pour les tirer de ce danger imminent, tous les hommes quitterent donc les pompes, pour employer tous leurs efforts à hisser la grande vergue & celle de misaine, afin de se garantir s'il leur étoit possible d'être brifés sur la côte. Après trois heures d'un travail infructueux, les driffes rompirent : les hommes épuisés furent obligés d'abandonner le travail & d'attendre en repos un malheur, qui leur paroiffoit inévitable. Ils croyoient toujours que la tempête les pouffoit sur l'Isle d'Agnigan & les ténèbres étoient si épaiffes qu'ils ne comptoient la découvrir que lorsqu'ils y échoueroient, & ils furent ainsi plusieurs heures dans les tranfes de la plus vive frayeur, attendant que chaque instant les mit au

fond de la mer. Ces terreurs & ces craintes si bien fondées ne furent dissipées qu'au point du jour, quand ils virent avec un transport de joye que cette Isle si redoutée étoit fort éloignée, & qu'ils en avoient été garantis par un fort courant qui venoit du Nord.

Les vagues furieuses qui les avoient enlevés de Tinian, subsisterent dans toute leur violence durant trois jours, & pendant tout le temps qu'ils furent en mer, le chapelain ainsi que les autres Officiers travaillèrent avec autant de vigueur que le dernier des matelots. Ils furent occupés pendant douze heures à retirer leur maîtresse ancre qu'ils avoient jusqu'alors traînée après eux avec deux cables, & ne commencerent à la voir qu'après ce rude travail; mais le soir étant survenu, la fatigue les obligea de remettre au lendemain, où ils réussirent enfin à l'enlever. Ils surmontèrent ensuite quelques autres difficultés qu'il seroit trop long de rapporter en détail, & s'étant mis en état de lever les voiles, ils porterent à l'Est, dans l'espérance de regagner l'Isle de Tinian, dont suivant leur cal-

ANSON.  
Ch. XV.

An. 1742.

Comment  
ils retrouvèrent  
l'Isle de  
Tinian.

A N S O N.  
Chap. XV.

An. 1742.

cul ils se trouvoient alors éloignés de quarante-sept lieues. Le 12 d'Octobre ayant fait le chemin nécessaire suivant leur compte pour retrouver cette Isle, & dans le temps où ils avoient une pleine confiance de la revoir, ils se trouverent malheureusement trompés dans leur attente, & furent convaincus qu'un courant les avoit portés considérablement à l'Ouest. Ils craignirent beaucoup alors de manquer d'eau, mais le lendemain ils découvrirent l'Isle de Guam, & jugerent que le courant les avoit entraînés quarante lieues plus à l'Ouest qu'ils n'auroient dû être par leur estime. La vue de terre leur fit connoître leur situation; ils dirigerent leur cours à l'Est, continuerent à suivre cette route avec un travail excessif & avec le vent contraire jusqu'au 22 d'Octobre. Enfin ce jour qui étoit le dix-neuvieme, depuis leur accident ils arriverent à la vue de Tinian, furent renforcés comme nous l'avons dit, & à leur joie inexprimable, ils jetterent l'ancre le même soir dans la rade.

Il est encore emporté en mer, & réussit à regagner l'Isle.

Le chef d'Escadre étant remonté à bord du Centurion, après que ce bâ-

timent fut de retour à Tinian, résolu de ne demeurer dans cette Ile que le temps absolument nécessaire pour compléter sa provision d'eau. La grande chaloupe s'étoit perdue, ainsi que nous l'avons rapporté, & les Anglois furent obligés de se servir de radeaux : mais comme le courant de la marée étoit extrêmement fort, ils furent beaucoup retardés, & les perdirent plus d'une fois. Ce ne furent pas encore leur dernières infortunes, le troisième jour après le retour du Centurion, un violent coup de vent chassa le bâtiment de ses ancrs, & ils furent rejettés une seconde fois en mer. Le chef d'Escadre & les principaux Officiers étoient alors à bord, mais il y avoit à terre près de soixante & dix hommes occupés à faire de l'eau, & à rassembler des provisions. Ils avoient les deux canots, mais ils étoient trop de monde pour qu'ils pussent servir à les ramener tous ensemble, & M. Anson envoya la barge à dix-huit rames à leur secours. Les deux canots retournerent bien-tôt remplis de monde au vaisseau, mais il resta à terre quarante hommes, occupés à tuer des bestiaux dans les

ANSON.  
Chap. XV.

Ann. 1742.

bois, & à les amener au lieu du débarquement. Le vaisseau avoit été emporté à une distance considérable, & il ne leur fut pas possible de le rejoindre, quoiqu'ils eussent la grande barge pour les conduire à bord. Cependant le temps redevint favorable, & après cinq jours le Centurion regagna encore Tinian.

A l'arrivée de ce bâtiment, on trouva que la barque Espagnole avoit souffert quelque changement; les gens qui étoient à bord, désespérant de revoir leur vaisseau après tant d'accidents, avoient résolu de remettre cette barque dans son premier état, & ils avoient travaillé avec tant d'ardeur, que sans le retour du Centurion elle auroit été bien-tôt rétablie.

Les Anglois  
remettent à la  
voile.

Les gens après leur second retour dans l'Isle, travaillèrent avec l'ardeur la plus infatigable à compléter leur provision d'eau: le 31 d'Octobre ils en eurent recueilli 50 tonneaux, ce qui fut jugé suffisant pour leur traversée à Macao. Le chef d'Escadre envoya le lendemain un homme de chaque chambrée à terre pour ramasser autant d'oranges, de limons,  
de

de Cocos & d'autres fruits qu'il le jugeroit à propos pour lui & pour ses compagnons de chambrée. Ils revinrent à bord le soir même, on mit le feu à la barque & au pros, le Centurion brisa ses chaloupes, remit à la voile, & dirigea son cours vers l'extrémité méridionale de l'Isle de Formosa.

ANSON.  
Chap. XV.  
An 1742.

Il ne fera pas hors de propos d'interrompre le fil de notre narration pour donner une description de cet amas d'Isles, connues sous le nom d'Isles des Larrons ou d'Isles Mariannes. Elles furent découvertes par Magellan en 1521, & par le récit qu'il nous a laissé des deux qu'il vit, il paroît que ce furent celles de Saypan & de Tinian, d'autant qu'il les représente comme très agréables & situées entre le quinzième & le seizième degré de latitude septentrionale. L'aspect charmant de Tinian lui a fait donner par les Espagnols le nom de Buenavista, & Saypan qui est à la latitude septentrionale de 15 degrés 20 minutes, présente aussi un coup d'œil très agréable quand on le regarde de la mer.

Description  
des Isles Ma-  
riannes, ou  
des Larrons.

On compte ordinairement douze

De l'Isle de  
Guam.

ANSON.

Ch. XV.

An. 1742.

Isles des Larrons, mais si l'on mettoit dans ce compte les petits Iflots & les rochers on en trouveroit vingt-deux. Anciennement la plus grande partie étoient habitées, & il n'y a pas plus de soixante ans que les trois principales, qui sont Guam, Rota, & Tinian étoient extrêmement peuplées. Celle de Tinian a été entièrement privée d'habitants, comme nous l'avons rapporté, & l'on n'a laissé que deux ou trois cents Indiens à Rota pour cultiver le riz qu'on transporte à Guam, enforte qu'à présent il n'y a que cette dernière qu'on puisse dire qui est habitée par les Espagnols. Ils y entretiennent un Gouverneur avec une garnison, & le vaisseau de Manille y touche ordinairement pour prendre des rafraichissements dans son passage d'Acapulco aux Philippines. On estime que cette Isle a environ trente lieues de circonférence, & qu'elle contient quatre mille habitants, dont il y en a mille dans la ville de San Ignatio de Agand, où le Gouverneur fait sa résidence. Les maisons sont bâties de bois & de pierres, & couvertes de tuiles, construction très rare en ces pays chauds: on y trouve

aussi treize ou quatorze villages. Guam est regardé comme un endroit important, à cause des rafraichissements que les vaisseaux de Manille y trouvent : il y a deux forts sur le rivage avec cinq pièces de canon chacun, outre une batterie du même nombre de pièces, sur une éminence près le bord de la mer. Les Espagnols y entretiennent trois compagnies d'infanterie de quarante à cinquante hommes chacune, & c'est la principale force sur laquelle le Gouverneur peut compter, parce qu'il est ordinairement assez mal avec les habitans qui sont privés de l'usage des lances & des armes à feu.

ANSON.  
Chap. XV.  
An. 1742.

Quoique les autres Isles soient inhabitées, on y trouve en abondance de toutes sortes de rafraichissements, mais il n'y a pas un seul bon port, ni aucune rade de sure. Le vaisseau de Manille demeure vingt-quatre heures à Guam, mais il est fort ordinaire qu'il soit emporté en mer, & qu'il y laisse sa chaloupe.

Les Indiens de ces Isles sont forts, bien faits, & par quelques-uns de leurs usages, on peut juger qu'ils ne manquent pas d'intelligence. Leurs

(Description  
des pros ou  
barques de ces  
isles.

ANSON.  
Chap. XV.  
An. 1742.

pros volants, les seuls bâtimens qu'ils employoient autrefois font d'une construction si finguliere & si bien proportionnée qu'on prétend qu'avec un bon vent alisé ils peuvent faire près de vingt mille par heure. La proue & la poupe font exactement les mêmes, mais les deux côtés font très différens. Celui qui doit avoir le dessus du vent est plat, & le côté opposé est rond comme dans nos bâtimens; mais comme le peu de largeur & la figure rectiligne ne manqueroit pas de le faire renverser, il y a au côté opposé une machine en forme de cadre qui porte à son extrémité une pièce de bois creuse, en façon de petite chaloupe. Le poids de cette machine sert à contrebattre le pros, & la petite barque, qui est toujours dans l'eau, empêche qu'elle ne renverse sous le vent. Le corps du pros est formé de deux pièces jointes dans leur longueur, & cousues ensemble avec des écorces d'arbres, parce qu'il n'entre aucun fer dans ces bâtimens: elles ont environ deux pouces d'épaisseur dans le fond, & elles s'amincissent en venant vers le bord où elles ont un peu moins d'un pouce. Le pros

porte ordinairement six ou sept Indiens, dont deux sont placés à la proue & à la poupe : ils font aller alternativement le bâtiment avec une pagaie, suivant le cours que l'on suit, & celui de la poupe sert de timonier. Les autres Indiens sont occupés à vider l'eau, qui entre dans le pros, & à faire manoeuvrer la voile. Ces vaisseaux vont très bien au vent, soit qu'il souffle d'un côté ou de l'autre : ils sont très commodes pour naviger entre ces Isles, soit en allant, soit en revenant ; il ne s'agit que de changer la voile, sans être obligé de revirer : leur peu de largeur & la forme plate de leur côté au vent les fait aller beaucoup plus vite que tout autre bâtiment que l'on connoisse.

ANSON.  
Chap. XV.

An. 1742.



---

 CHAPITRE XVI.

*Les Anglois arrivent sur les côtes de la Chine: ils jettent l'ancre près des isles de Léma: ils arrivent à Macao: description de cette ville: ils jettent l'ancre au port de Typa: précautions que prennent les Chinois avec les Européens, difficultés pour obtenir la permission de radouber le vaisseau: M. Anson écrit au Vice-Roi: il donne un repas aux Mandarins: il obtient la permission de faire radouber son vaisseau: les Espagnols manquent l'occasion de le brûler: M. Anson reçoit une fausse allarme: il se remet en mer: quelques Anglois retournent dans leur patrie: il reprend le projet d'enlever le Galion de Manille.*

**A**NSON. **L**E Centurion partit de Tinian le  
 Chap. XV. **L**I de Novembre vers le soir, dans  
 An. 1742. le temps où la Mouçon orientale est  
 passée, & il fit alors régulièrement  
 quarante ou cinquante lieues par jour.  
 Les Anglois arrivent sur les côtes de la Chine. Le 14 de Novembre, les Anglois virent une petite isle ou rocher, & environ une heure après, ils apperçurent l'Isle nommée Botel-Tobago;

Xima. Après avoir doublé la pointe méridionale de Formosa, qui est à la latitude septentrionale de 21 degrés 15 minutes, ils passerent les rochers, nommés Vele-Rete. Les gens du Centurion furent alors vivement allarmés par un grand cri de feu au Château d'avant : tout l'équipage y courut dans la plus grande confusion, & pendant quelque-temps les Officiers eurent beaucoup de peine à appaiser le tumulte. Lorsque les gens furent remis en ordre, on reconnut que le feu avoit été occasionné par des briques du foyer, qui étant trop échauffées l'avoient communiqué aux bois voisins ; mais il fut bien-tôt éteint quand on eut défait ces briques. Le soir ils furent surpris à la vue de ce qu'ils prirent d'abord pour des brisements de vagues, mais en examinant plus attentivement, ils reconnurent que c'étoit seulement un grand nombre de feux allumés dans l'Isle Formosa. Ils penserent que c'étoient des signaux faits par les habitants, pour les engager à venir à terre, mais ils avoient trop d'impatience d'arriver à Macao pour consentir à aucun retard. Vers minuit ils reconnurent le continent

ANSON.

Ch. XVI.

An. 1742.

ANSON.  
Ch. XVI.  
An. 1742.

de la Chine, à quatre lieues de distance ; aussi-tôt ils amenerent, dans l'intention d'attendre le jour, mais avant que le soleil fut levé, leur surprise fut des plus grandes, quand ils se virent au milieu d'une multitude innombrable de barques de pêcheurs, qui sembloient couvrir la surface de la mer, aussi loin que la vue se pouvoit étendre. Plusieurs étoient montées par cinq hommes, ils n'en virent aucune qui n'en eut au moins trois à bord, & en continuant leur cours à l'Ouest, ils en trouverent en aussi grand nombre sur toutes les parties de la côte. Le Chef d'Escadre esperoit qu'il pourroit se procurer un pilote, pris de ces barques, pour conduire le Centurion à Macao ; mais il ne fut pas possible aux Anglois de leur faire entendre ce qu'ils désiroient. Ce qui leur parut le plus surprenant fut l'intention & le peu de curiosité qu'ils remarquerent en une si grande multitude de pêcheurs, qui, sans doute, n'avoient jamais vu de vaisseau pareil au Centurion, & peut-être même qu'aucun d'entr'eux n'avoit approché d'un bâtiment Européen : quoiqu'il en soit, & malgré le nombre de bar-

ques qui passèrent près d'eux, ils n'en virent pas une seule qui changeât de cours pour les examiner.

ANSON.  
Ch. XVI.

An. 1742.

Ce fut le 16 de Novembre à minuit que les Anglois reconnurent la côte de la Chine, & le lendemain, vers deux heures après midi, pendant qu'ils portoient à l'Ouest, étant à deux lieues de terre, toujours entourés d'un aussi grand nombre de barques de pêcheurs, ils virent une autre barque devant eux, où l'on déploya un pavillon rouge, & l'on sonna d'un cornet, ce que les gens du Centurion regarderent comme un signal qu'on leur faisoit, ou pour les avertir de quelque bas fond, ou pour leur offrir un pilote. M. Anson envoya aussi-tôt le canot à cette barque, pour connoître leurs intentions, & l'on trouva que c'étoit la barque du Commandant de toute la pêche; que le signal étoit pour marquer aux pêcheurs de se retirer, & de regagner le rivage, ce qu'ils firent immédiatement.

Voyant qu'ils s'étoient trompés, les Anglois continuerent leur cours, & le lendemain rencontrèrent une chaîne d'Isles qui s'étendent de l'Est à

Ils jettent  
l'ancre près  
des Isles de  
Lema.

ANSON.  
Ch. XVI.  
An. 1742.

l'Ouest, & qu'on nomme les Isles de Lema. Elles sont au nombre de quinze ou seize, stériles & remplies de rochers, & l'on en voit encore plusieurs autres semblables entre celles-ci & le continent de la Chine. Ils furent encore entourés de barques de pêcheurs, & M. Anson envoya un canot, pour en joindre quelques-unes, & leur demander un pilote, mais ce fut toujours inutilement. Cependant un des Chinois leur marqua par signes de faire le tour de l'Isle ou du rocher le plus à l'Ouest de ceux de Lema, où ils en pourroient avoir : ils suivirent cet avis, & le soir ils jetterent l'ancre.

Ils arrivent  
à Macao.

Le lendemain matin, un pilote Chinois vint à bord du Centurion, & offrit en mauvais Portugais de conduire le bâtiment à Macao pour trente piaftres. On les lui donna aussi-tôt : ils leverent l'ancre & mirent à la voile ; peu de temps après, d'autres pilotes vinrent à bord, & firent leurs efforts pour gagner la confiance des Anglois, en leur montrant des certificats de plusieurs bâtiments Européens qu'ils y avoient conduits ; mais ils demeurèrent sous la conduite du Chinois qu'ils avoient d'abord engagé.

Ils passèrent beaucoup d'autres Isles, mais les courants de la marée agissant avec trop de force contre eux, ils furent souvent obligés de jeter l'ancre : enfin ils mouillèrent dans la rade de Macao, & arriverent pour la première fois dans un port d'alliés avec l'espérance d'y recevoir des lettres de leurs parents, & de leurs amis, & d'y rencontrer de leurs compatriotes, arrivés depuis peu d'Angleterre, qui pourroient répondre au nombre infini de questions qu'ils se préparoient à leur faire.

La Ville de Macao est située dans une Isle, à l'entrée de la riviere de Canton : elle étoit anciennement riche, peuplée & en état de se défendre contre la puissance des Gouverneurs Chinois du voisinage ; mais elle a tellement perdu de son ancienne splendeur, que le Gouverneur actuel, nommé par le Roi de Portugal ne se soutient que par la bonne volonté des Chinois, qui pourroient affamer cette place, & en chasser les Portugais s'ils en avoient la volonté, ce qui oblige ce Gouverneur à éviter soigneusement de les irriter en rien. La riviere de Canton à l'entrée de laquelle est

ANSON.  
Chap. XVI  
AN. 1742.

Description  
de cette ville.

ANSON.  
Chap. XVI.  
An. 1742.

située cette ville , est le seul endroit où abordent les vaisseaux Européens, & le port y est beaucoup plus commode que celui de Macao. Cependant le chef d'Escadre craignit que s'il insistoit à être traité sur un autre pied que les navires marchands, cette distinction ne brouillât la compagnie des Indes Orientales avec la régence de Canton , & il se détermina par cette raison à entrer dans le port de Macao plutôt que d'aller dans cette ville.

Ils jettent  
l'ancre au port  
de Typa.

Aussi-tôt que Mr. Anson eut jetté l'ancre dans la rade de Macao, il envoya un Officier faire son compliment au Gouverneur Portugais, & demander les avis de son Excellence sur la conduite qu'il devoit tenir, pour ne pas offenser les Chinois. Cet objet méritoit d'autant plus d'attention, qu'il y avoit alors quatre navires Anglois de la Compagnie des Indes dans le port de Canton : il étoit principalement question des droits que payent ordinairement tous les vaisseaux dans cette riviere, proportionnellement à leur charge : les navires de guerre sont exempts de ces sortes de droits dans tous les ports étran-

gers , & le chef d'Escadre pensoit qu'il seroit contraire à l'honneur de son pays de s'y soumettre. Le soir il vint une chaloupe avec deux Officiers envoyés par le Gouverneur : ils dirent à M. Anson que le sentiment de son Excellence étoit , que si le Centurion entroit dans la riviere de Canton , on exigeroit certainement le droit ; mais que s'il le jugeoit à propos , il lui envoyeroit un pilote , qui le conduiroit dans un autre port très sur , nommé Typa , où il pourroit faire caréner son vaisseau , & où l'on ne lui demanderoit probablement aucun droit. Le chef d'Escadre consentit à cette proposition , & il mit à la voile le lendemain matin , sous la direction du pilote Portugais. Après quelques difficultés , occasionnées par le peu de profondeur de l'eau , le Centurion entra dans ce port , formé par un nombre d'Isles , environ à six milles de Macao , dont il salua le Château par onze coups de canon , & on lui rendit le salut avec le même nombre.

M. Anson avoit également besoin de vivres , & de tout ce qui étoit nécessaire pour le radoub de son vaisseau. précautions que prennent les Chinois avec les Européens.

ANSON.

Chap. XVI.

An. 1742.

ANSON.  
Chap. XLVI.

An. 1742.

seau : il alla le lendemain faire une visite au Gouverneur, on le salua de onze coups de canon quand il descendit à terre, & le Centurion répondit de même. Ce Gouverneur parut disposé à lui rendre tous les services qui seroient en son pouvoir, l'assura qu'il le feroit secrettement, mais il lui dit en même temps, qu'il ne pouvoit lui rien fournir de ce qu'il lui demandoit, sans un ordre du Viceroi de Canton, d'autant que toutes les provisions, & toutes les autres choses nécessaires qu'il recevoit pour lui-même & pour la garnison, étoient toujours en vertu d'une permission du Gouvernement; & qu'on prenoit soin de ne lui donner que jour par jour ce qu'il avoit besoin, pour que les Chinois fussent toujours en état de l'obliger de se soumettre à ce qu'ils désiroient, en mettant un embargo sur les provisions.

**Difficultés**  
pour obtenir  
la permission  
de radouber  
le vaisseau.

Après cette déclaration, M. Anson résolut d'aller à Canton demander ce qui lui étoit nécessaire au Viceroi, & dans cette vue il loua une barque chinoise pour lui, & pour ceux qui le devoient accompagner. Quand il fut prêt à s'embarquer, le Hoppo,

ou Officier de la douanne chinoise de Macao refusa de lui accorder la permission de partir, défendit avec menaces aux matelots de le conduire ; & quoique le Gouverneur de Macao employât tout son crédit, cet homme demeura inflexible. Le lendemain, M. Anson dit, que si on lui refusoit plus long-temps la permission, il armeroit les chaloupes du Centurion, & demanda au Hoppo s'il croyoit que quelqu'un fut assés hardi pour s'oposer à son passage ? Sur cette menace, la permission fut aussitôt accordée, & M. Anson étant arrivé à Canton, consulta les Supercargos & les Officiers des navires Anglois, sur les moyens d'obtenir du Viceroi la permission qui lui étoit nécessaire. Par leur conseil il s'adressa à quelques Marchands Chinois, qui après l'avoir amusé de jour en jour pendant un mois, en lui promettant de rapporter son affaire au Viceroi, & d'obtenir de lui l'effet de sa demande, leverent enfin le masque, & se trouvant vivement pressés, lui avouerent qu'ils n'en avoient point parlé au Viceroi, & qu'ils ne pouvoient le faire, parce qu'il étoit trop

ANSON.  
Chap. XVI.  
An. 1742.

au-deffus d'eux , pour qu'ils euffent jamais occasion de l'approcher. M. Anson reconnut alors, mais trop tard le tort qu'il avoit eu de faire trop d'attention aux intérêts de la Compagnie des Indes : il revint au Centurion , d'où il écrivit au Viceroi pour lui faire favoir qu'il étoit Commandant en chef d'une Escadre de vaisseaux de guerre Anglois , qui croisoit depuis quelques années contre les Espagnols , ennemis du Roi son Maître , & qu'il étoit obligé d'entrer dans le port de Macao pour boucher une voye d'eau considérable à son vaisseau Amiral , & pour se munir des provisions & autres choses nécessaires , afin de poursuivre ensuite son voyage.

M. Anson  
écrit au Vice-  
Roi.

La lettre ayant été traduite en langue Chinoise , le chef d'Escadre la remit au Hoppo , & le pria de l'envoyer au Viceroi de Canton avec la plus grande diligence qu'il seroit possible. Cet Officier parut ne vouloir pas s'en charger , mais M. Anson la reprit , & dit comme la premiere fois , qu'il Falloit envoyer à Canton dans sa propre chaloupe , & qu'il donneroit à son Lieutenant des ordres positifs de

ne pas revenir sans une réponse du Viceroi. Le Hoppo voyant la fermeté du chef d'Escadre , & craignant d'être mandé en Cour , à cause de son refus , le pria de l'en charger , & promit de lui procurer une prompte réponse. Deux jours après un Mandarin du premier rang , qui étoit Gouverneur de la ville de Janson avec deux Mandarins d'une classe inférieure , & une suite considérable d'officiers & de domestiques , vinrent le matin dans dix-huit galeres , décorées de banderolles , & accompagnées d'une bande de musiciens. On envoya aussi-tôt la chaloupe du Centurion pour amener à bord le principal Mandarin : on habilla cent hommes des plus apparens de l'équipage avec l'uniforme de la marine & on les rangea en bataille sur le demi-pont à son arrivée. Lorsqu'il entra dans le vaisseau , il fut salué par les fanfares des tambours & des trompettes , passa devant la nouvelle garde , & fut reçu sur le demi-pont par le Chef d'Escadre qui le conduisit dans la chambre de poupe. Le Mandarin lui exposa sa commission , & dit qu'il avoit amené avec lui deux charpentiers Chinois

ANSON.  
Chap. XVI  
An. 1742.

pour examiner l'état du vaisseau. On fit toute la recherche nécessaire, & ils déclarerent qu'il étoit impossible que le bâtiment se remit en mer sans avoir été radoubé; alors le Mandarin dit qu'il voyoit la preuve de ce que M. Anson avoit avancé dans sa lettre. Ce Mandarin parut être un homme de grand mérite, qui avoit plus de franchise & d'honneur qu'on n'en trouve ordinairement chez les Chinois. Il parut très curieux & avide de savoir, examina toutes les parties du vaisseau avec une attention particulière, & parut fort surpris de la grosseur des canons de la basse batterie, ainsi que de la grosseur & du poids des boulets. Le Chef d'Escadre remarquant son étonnement, saisit cette occasion de convaincre le Chinois, qu'il étoit de la prudence de lui accorder l'effet de ses demandes de la maniere la plus ample & la plus prompte. Il se plaignit de la conduite des Officiers de la Douanne de Macao, qui avoient empêché qu'il ne reçut des provisions fraîches, & dit aux Mandarins qu'étant instruits de ce qui lui étoit nécessaire, & voyant par eux-mêmes quelles étoient

ses forces, ils pouvoient actuellement juger que la demande qu'il avoit faite au Gouvernement pour avoir la permission d'acheter ce qui lui manquoit n'étoit pas faute de pouvoir se le procurer par lui-même, puisqu'ils devoient être convaincus que le Centurion seul seroit en état de détruire toute la marine du port de Canton, & celle de tout autre port de la Chine. Il ajouta qu'à la vérité on ne procédoit pas ainsi entre nations amies l'une de l'autre, mais qu'il étoit inoui que les Douaniers de quelque nation que ce fut, souffrissent que des vaisseaux amis fussent affamés & périssent dans leur port, pendant qu'ils ne demandoient autre chose que la liberté d'y laisser leur argent. Qu'ils devoient reconnoître que lui & ses gens s'étoient comportés jusqu'alors avec autant de réserve que de retenue; mais que leurs besoins augmentant de jour en jour, la famine pourroit enfin devenir trop forte pour se retenir dans les mêmes bornes, & qu'en tout pays on reconnoissoit que la nécessité est au-dessus de toutes les loix. Que s'il arrivoit par le délai qu'on apporteroit à lui fournir des

---

ANSON.  
Chap. XVI.  
An. 1742.

ANSON.  
Chap. XVI.

An. 1742.

provisions, que les hommes pressés de la faim devinssent des Cannibales, & qu'ils fussent forcés de se nourrir de leur propre espèce, on devoit juger qu'indépendamment de leur amitié pour leurs camarades, ils préféreroient par délicatesse de goût de manger des Chinois qui étoient gros & gras, plutôt que de ronger les os de leurs compagnons décharnés. Le premier Mandarin convint de la justesse de ce raisonnement, promit qu'aussi-tôt qu'il seroit de retour à Canton, il assembleroit le Conseil des Mandarins, & ajouta qu'il ne doutoit pas que sur les représentations qu'il leur feroit de ce qu'il avoit vu, ils ne fussent de son même avis, & que tout ce que le Chef d'Escadre demandoit ne lui fut promptement accordé. A l'égard des plaintes portées contre les Douanniers de Macao, il dit qu'il les puniroit de sa propre autorité, & il demanda un état des provisions dont le vaisseau avoit besoin chaque jour. Il écrivit dessous une permission, qu'il remit à l'un de ceux qui l'accompagnoient avec ordre d'en envoyer autant chaque matin de très bonne heure, ce qui fut exécuté avec la plus grande exactitude.

Cette affaire étant réglée, M. An-  
 son invita le premier Mandarin & les  
 deux qui l'accompagnoient à dîner :  
 mais ils parurent très embarrassés à  
 se servir des couteaux & des four-  
 chettes. Après qu'ils eurent faits quel-  
 ques tentatives pour manger à la ma-  
 niere des Anglois, en quoi ils parurent  
 fort mal-adroits, un de leurs gens  
 coupa leurs mets en petits morceaux ;  
 mais s'ils trouvoient de la difficulté à  
 suivre en mangeant les usages des  
 Européens, ils ne parurent pas novi-  
 ces pour la boisson. Le Chef d'Escadre  
 s'excusa de leur faire tête, sous pré-  
 texte qu'il étoit incommodé, mais le  
 Mandarin voyant un autre Gentil-  
 homme Anglois d'un teint fleuri lui  
 frappa sur l'épaule, & lui dit, par son  
 intreprête, qu'il n'allegueroit sure-  
 nient pas de cause de maladie, & il  
 insista à ce qu'il leur fit compagnie.  
 Ce Gentilhomme, voyant qu'après  
 avoir bu quatre ou cinq bouteilles de  
 frontignan, le Mandarin conservoit  
 son sang-froid, fit apporter une  
 bouteille d'eau des barbades. Elle  
 parut fort agréable aux Chinois, &  
 quand ils l'eurent presque finie ils se  
 leverent de table frais & tranquilles,

ANSON.

Chap. XVI.

An. 1742.

Il donne un  
repas aux  
Mandarins.

ANSON.  
Chap. XVI.

An. 1742.

Il obtient la permission de faire radouber son vaisseau.

Année 1743.

au moins en apparence : M. Anson fit, suivant l'usage, un présent au Mandarin, & ils s'en retournerent tous dans les mêmes bâtimens qui les avoient amenés.

M. Anson attendoit avec grande impatience la résolution du Conseil, & les permissions nécessaires pour faire radouber son vaisseau ; mais malgré les dispositions favorables du Mandarin Gouverneur, plusieurs jour se passerent sans qu'il en reçut aucunes nouvelles, & il apprit par des avis particuliers, qu'il y avoit à ce sujet de grands débats. Cependant le 17 de Janvier 1743, le Mandarin, qui étoit l'Avocat du Chef d'Escadre, envoya la permission du Vice-Roi pour radouber le Centurion, & pour fournir aux Anglois tout ce qui leur étoit nécessaire, après quoi les Chinois n'ayant plus aucune crainte, un nombre de Charpentiers & de forgerons de cette nation vinrent à bord le lendemain, pour traiter de l'ouvrage qu'ils devoient faire. Ils demanderent d'abord la valeur de mille livres sterling pour rétablir le vaisseau, les mâts & les chaloupes : M. Anson trouva cette demande exorbitante,

& leur propofa de travailler à la journée, à quoi ils ne voulurent pas entendre. On convint enfin que le charpentier recevoit la valeur de fix cents livres pour fon travail, & que les ferruriers ou forgerons feroient payés de leurs ouvrages en fer fuivant ce qu'ils peferoient, à raifon de trois livres fterlings par cent pour les petits ouvrages, & de deux livres fix fols pour les gros.

M. Anfon employa tous fes foins pour terminer promptement cet important ouvrage : il envoya fon premier Lieutenant à Canton louer deux jonques, dont une fut deftinée pour mettre le vaiffeau fur le côté, & l'autre pour fervir de magasin à mettre les munitions. En même-temps on applanit le terrein fur une des Iles voisines ; on y éleva une tente pour mettre les effets les plus embarraffants & les provifions, & près de cent cal-fateurs Chinois furent mis au travail fur les ponts & fur les côtés du vaiffeau, mais quoiqu'ils fifsent très bien leur ouvrage, il s'en manquoit beaucoup qu'ils fuffent diligents. Cependant le 14 de Mars on eut fini de radouber & de doubler le fond à la

---

ANSON.  
Chap. XVI.  
An. 1743.

Les Efpagnols manquent l'occafion de le brûler.

ANSON.  
Chap. XVI.

An. 1743.

grande joie des Anglois, non-seulement parce que la fatigue de carener avoit été considérable, mais encore parce qu'ils craignoient d'être attaqués par les Espagnols, pendant que leur bâtiment étoit hors d'état de se défendre. Leurs craintes n'étoient pas sans fondement, ils apprirent depuis par un vaisseau Portugais que les Espagnols de Manille avoient sçu que le Centurion étoit à Typa, où l'on avoit dessein de le carener; que le Gouverneur avoit aussi-tôt assemblé le Conseil, & proposé d'aller brûler ce bâtiment, pendant qu'il seroit au radoub, ce qu'ils auroient pu faire aisément si cette entreprise eut été bien conduite. On dit aussi aux Anglois que le projet avoit été approuvé; qu'un Capitaine de vaisseau avoit entrepris de le mettre à exécution pour quarante mille piastras, avec la condition de ne les recevoir qu'après la réussite; mais qu'il n'avoit pas eu son effet, parce que le Gouverneur avoit prétendu que cet argent ne devoit pas être tiré de la caisse Royale, & que les Marchands en devoient faire les avances, ce qu'ils avoient refusé.

Aussi-tôt

Aussi-tôt que le Centurion fut remis sur quille, les gens reprirent à bord la poudre & les munitions, après quoi l'on s'occupa des réparations du grand mât. Pendant qu'on y travailloit, les Anglois reçurent une allarme le 21 de Mars, par le rapport d'un pêcheur Chinois, qui leur dit qu'il avoit été à bord d'un gros vaisseau Espagnol, à la hauteur du Grand Ladrone, & qu'il étoit accompagné de deux autres bâtimens. Il ajouta qu'il avoit conduit un Officier de ce vaisseau à Macao, & qu'on lui avoit envoyé de ce port plusieurs chaloupes. Son rapport paroissoit d'autant plus digne de foi, qu'il déclara qu'il ne demandoit rien s'il ne se trouvoit pas véritable. On jugea que c'étoient les bâtimens destinés à venir brûler le Centurion, & le Chef d'Escadre fit aussi-tôt préparer ses canons & ses armes à feu pour être prêt à le défendre. La pinasse & le canot étoient alors en mer, il leur fit dire l'avis qu'il avoit reçu, & leur donna ordre de veiller très exactement à tout ce qui se passeroit, mais il ne parut aucun vaisseau Espagnol, & M. Anson fut bien-tôt convaincu que tout le re-

ANSON.  
Chap. XVI.  
An. 1743.

M. Anson  
reçoit une  
fausse allarme.

ANSON.  
Chap. XVI.

An. 1743.

Il se remet  
en mer.

cit du Chinois n'étoit qu'une fable. Vers le milieu d'Avril, les agrès furent mis au vaisseau, l'eau & les provisions furent embarquées, & les Anglois se trouverent en état de se remettre en mer, mais avant ce temps les Chinois avoient marqué beaucoup d'impatience de la longueur de leur séjour. Le 14, deux barques des Mandarins vinrent de Macao à bord, pour presser le Chef d'Escadre de fortir de leur port, quoiqu'ils n'eussent aucune raison de croire qu'il y voulut demeurer inutilement; enfin à ce dernier message, il leur fit dire de ne pas prendre tant d'inquiétudes, parce qu'il partiroit quand il le jugeroit à propos & non avant. Alors on défendit de porter aucunes provisions à bord, & les Chinois prirent tant de précautions pour l'exécution de leurs ordres qu'il ne fut plus possible de rien acheter, quelque argent qu'on en offrit. Enfin le Centurion sortit de Typa le 17 d'Avril, entra dans la rade de Macao, acheva sa provision d'eau, & toutes ses affaires étant terminées le 30, il leva l'ancre & se remit en mer.

Quelques  
Anglois re-  
rouvent dans  
leur patrie.

Il ne fera pas inutile de remarquer qu'à la première arrivée des Anglois

à Macao, le Capitaine Saunders chargé des dépêches du chef d'Escadre, s'embarqua pour l'Angleterre, à bord d'un vaisseau Suédois, & que plusieurs autres Officiers, ayant obtenu la permission de revenir en Europe, s'embarquerent aussi à bord de quelques bâtimens de la Compagnie des Indes Orientales.

ANSON.  
Chap. XVI.  
An. 1743.

Le chef d'Escadre avant son départ, engagea vingt-trois hommes dont la plus grande partie étoient des Lascars ou matelots Indiens, & les autres Hollandois. Pendant qu'il étoit à Macao, il dit qu'il alloit à Batavia, pour repasser ensuite en Angleterre. La mouçon occidentale rendoit alors cette traversée presque impraticable, mais il marquoit tant de confiance en la bonté de son vaisseau, & en l'habileté de ses gens, qu'il réussit non-seulement à persuader à son équipage, mais encore à ceux de Macao qu'il alloit faire une épreuve jusqu'alors inusitée. Il ne répandoit ces bruits que pour cacher son dessein réel, qui étoit de retourner dans l'Océan pacifique, & de croiser à la hauteur du Cap Espiritu-Sancto, qui est dans l'Isle de Samal, pour y attendre les

Il reprend  
le projet d'en-  
lever le Ga-  
lion de Ma-  
nille.

ANSON.  
Chap. XVI.

An. 1743.

vaisseaux de Manille , parce qu'il croyoit qu'il y en auroit deux cette année , sur ce qu'il avoit empêché qu'on n'en fit partir un l'année précédente. Aussi-tôt qu'il eut perdu de vue la côte de la Chine , il assembla tous ses gens sur le demi-pont , & leur fit part de son dessein : il leur dit qu'il choisiroit une croisiere , où il ne pourroit manquer de rencontrer les deux vaisseaux de Manille : qu'il savoit que ces bâtimens étoient forts & bien montés , mais que si ses hommes vouloient se conduire avec leur courage ordinaire , il étoit sur de les enlever ou au moins de s'emparer de l'un des deux : les Anglois écoutèrent la harangue de leur chef avec la plus grande joie , marquerent leur approbation par des applaudissemens réitérés , & répondirent qu'ils étoient dans la résolution de réussir ou de périr quand l'occasion s'en présenteroit. Leurs espérances qui s'étoient entièrement évanouies quand ils avoient quitté la côte du Mexique , se renouvelèrent alors , & ils furent tous fermement persuadés qu'ils pouvoient prendre les Gallions , & retourner dans leur pays , enrichis des dépouilles de leurs ennemis.

Le 12 de Mai, ils virent une partie de l'Isle Formosa, & le 15 ils découvrirent les Isles de Bachi, que jusqu'à présent on a marquées sur les cartes vingt-cinq lieues plus à l'Est que n'est leur véritable situation; puisque par les observations de M. Anson, il trouva que celle du milieu est à 21 degrés 4 minutes de latitude septentrionale.

---

ANSON.  
Chap. LVI.  
An. 1743.



---

 CHAPITRE XVII.

*M. Anson se met en croisiere : ses soins pour ne pas être découvert : il découvre le Galion : il s'en rend maître après un combat très vif : le Centurion en grand danger d'être brûlé : il apprend que l'autre Galion lui est échappé : il retourne à Macao : valeur de la prise du Galion : difficultés qu'il éprouve de la part des Chinois : il entre malgré eux dans la riviere de Canton : ils prennent une grande opinion de M. Anson : il reçoit une lettre du Vice-Roi : il refuse de payer aucun droit : il renvoie les prisonniers Espagnols : difficultés d'avoir des provisions : fourberies des Chinois : bassesses des Mandarins : peu de fidélité des Chinois les uns à l'égard des autres.*

---

 ANSON.  
 Chap. XVII.

An. 1743.

 M. Anson  
 se met en croi-  
 siere.

LE 31 de Mai à midi, les Anglois commencerent à découvrir le Cap Espiritu-Sancto, qui leur parut médiocrement élevé, avec plusieurs petites hauteurs rondes, nommées mondains en terme de marine. Ils

favoient qu'il y avoit des sentinelles placées sur ce cap, pour faire des signaux au vaisseau d'Acapulco, quand il seroit à la vue de terre, & le chef d'Escadre quand il fut à onze lieues de distance fit revirer de bord & charger toutes les grandes voiles pour ne pas être découvert, étant résolu de croiser entre la latitude de 12 degrés 50 minutes, & celle de 13 degrés 5 minutes, après avoir observé que le Cap est à 12 degrés 40 minutes de latitude septentrionale. Les gens avoient alors peu d'occupation sur le Centurion, M. Anson donna ses ordres pour qu'ils s'exerçassent presque tous les jours à manoeuvrer les canons & à se servir des armes à feu, ce qu'il avoit toujours eu attention de leur faire faire plus ou moins toutes les fois qu'il en avoit l'occasion dans le cours de son voyage. Ils virent par leur propre expérience que la plus courte maniere de charger en faisant l'exercice est de se servir de cartouches; on les habitua à tirer au blanc, en suspendant un but à l'extrêmité de la vergue, & comme on donnoit toujours quelque récompense à celui qui étoit le plus adroit, tous les gens d'é-

ANSON.  
 Chap. XVII.

An. 1743.

ANSON.  
Chap. XVII.  
An. 1743.

quipage y acquirent beaucoup de dextérité : ils devinrent très prompts à charger & s'accoutumèrent à tirer avec la plus grande justesse.

Ses soins pour  
ne pas être dé-  
couvert.

Le Centurion étant arrivé à la hauteur du Cap Espiritu-Sancto , où M. Anson étoit résolu d'attendre les Gallions , il fit tous les préparatifs nécessaires pour les recevoir , & en même temps mit tous ses soins à se tenir assés éloigné du cap pour ne pas être découvert. On apprit depuis , que malgré toute son attention , il avoit été vu de la terre , & qu'on en avoit donné avis à Manille. On refusa d'abord d'y ajouter foi , mais sur les nouvelles réitérées qu'on y porta , & sur l'assurance que l'on continuoit à le voir , les Marchands furent très allarmés. Ils s'adresserent au Gouverneur , lui fournirent les sommes nécessaires , & sur leur requête il fit équiper un armement , composé de deux vaisseaux de trente-deux canons, d'un de vingt , & de deux chaloupes , chacune de dix , pour aller attaquer le Centurion dans sa Croisière. Plusieurs de ces bâtimens leverent l'ancre , mais le principal vaisseau n'étant pas encore en état , & la mousson leur

étant contraire, le Gouverneur & les marchands ne furent pas d'accord, ce qui fit manquer le projet.

ANSON.  
Chap. XVII.

An. 1743.

L'impatience des Anglois augmentoit à mesure que le mois de Juin s'écouloit. Enfin quand le dernier jour fut arrivé, la certitude où ils avoient cru être jusqu'alors, de voir les vaisseaux d'Acapulco, se changea en une simple espérance: mais le lendemain toutes leurs inquiétudes furent dissipées, lorsqu'au lever du soleil ils découvrirent une voile de leur grand mâât. Une joie universelle se répandit entre tous les gens d'équipage, ils ne douterent pas que ce ne fut un des Galions, & ils s'attendièrent à voir incessamment paroître l'autre. Le Chef d'Escadre fit voile aussi-tôt vers ce bâtiment, & à sept heures & demie on le découvrit visiblement du pont du Centurion. Le Galion tira un coup de canon, & amena ses voiles de péroquet; on jugea que c'étoit un signal pour faire avancer son confor, & le Centurion pour les amuser tira aussi un coup de canon au lof. Pendant tous ces mouvements le Galion ne changea pas de cours; mais au grand étonnement du

Il découvre  
le Gallion.

ANSON.

Chap. XVII.

An. 1743.

Chef d'Escadre, il porta directement sur lui. Il ne pouvoit croire que les Espagnols l'eussent reconnu pour le Centurion, & qu'ils eussent résolu de le combattre : cependant on apprit par la suite qu'ils n'y avoient pas été trompés.

Il s'en rend maître après un combat très vif.

Vers midi le Galion enleva sa misaine, amena sous ses huniers, mit pavillon Espagnol, & l'on vit flotter l'étendard de la même nation à l'extrémité de son grand mâ. M. Anson prit trente hommes des meilleurs tireurs, qu'il distribua dans les hunes, & comme il n'avoit pas assez de monde pour donner à chaque canon le nombre d'hommes qu'on y met ordinairement, il en mit seulement deux à chaque piece de la batterie basse. Ils ne furent occupés qu'à charger, le reste de l'équipage fut partagé en petits corps de dix ou douze hommes chacun, dont l'emploi fut d'aller & venir continuellement entre les ponts pour avancer les canons & les tirer, aussi-tôt qu'ils étoient chargés. Cette disposition le mit en état de faire usage de toutes ses pieces, & au lieu de tirer des bordées, avec des intervalles de l'une à l'autre, il entretint

un feu roulant, sans aucune intermission. Il jugea qu'il en retireroit un très grand avantage, parce que l'usage des Espagnols, quand ils voyent qu'on se dispose à tirer une bordée, est de se coucher le ventre à terre sur les ponts, & de demeurer en cette posture jusqu'à ce qu'elle soit tirée, après quoi ils se relevent, & voyant qu'ils sont hors de danger pendant quelque temps, ils tirent avec grande activité jusqu'à ce qu'une autre bordée soit prête : mais comme les Anglois tirèrent alors les canons successivement, ils ne purent suivre la même méthode. Le Centurion fit toute la diligence possible, pour s'approcher du Galion ; mais plusieurs bouffées de vent & de pluie lui firent perdre de vue ce bâtiment. Enfin le temps s'éclaircit, & il le vit très disposé à combattre. Vers une heure après midi, le Centurion étant à la portée du canon des ennemis arbora son pavillon, & ses étendards : le Chef d'Escadre remarquant que les Espagnols avoient négligé jusqu'alors de vuider leur vaisseau, & qu'ils étoient occupés à jeter en mer leurs bestiaux, & ce qu'ils avoient de

ANSON.  
Chap. XVII.  
An. 1743.

**ANSON.** plus embarrassant, donna ordre de  
 Chap. XVII. tirer sur eux avec les canons de chasse  
 An. 1743. pour les troubler dans cette opération, & pour les empêcher de la finir, quoique son premier dessein eut été de n'engager le combat que quand il seroit à la portée du pistolet. Le Gallion rendit aussi-tôt le feu avec deux pieces de chasse de l'arrière : le Centurion alongea la vergue de civadiere pour être prêt à l'abordage, si cela étoit nécessaire, & le Galion en fit de même par bravade. Peu de temps après, le Centurion cotoya l'ennemi à la portée du pistolet; & l'on commença réellement le combat; pendant la premiere demi-heure, M. Anson dépassa le Gallion, en tirant avec fureur sur son avant; l'ouverture des sabords du Centurion étoit très grande, & il pouvoit agir de tous ses canons sur l'ennemi, au lieu que le Galion n'avoit la liberté de se servir que d'une partie des siens. Au commencement de l'action le feu prit aux nattes qui couvroient les bastingues du Gallion; elles s'allumerent avec violence, & la flamme monta à la moitié de la hauteur du mât de misaine. On jugea que cet accident étoit

arrivé par la bourre des canons du Centurion ; il remplit les ennemis de terreur, & allarma beaucoup le Chef d'Escadre, par la crainte qu'il eut que le bâtiment ne prit feu, & qu'il ne se communiquât ensuite au Centurion. Cependant les Espagnols y apportèrent promptement remède, en coupant toutes les bastingues, & jettant en mer tout ce qui étoit enflammé. Le Centurion conservoit toujours l'avantage de sa première situation, le canon tiroit avec autant de force que de vivacité ; les ponts du Gallion étoient exposés au feu des hommes montés dans les hunes, qui chasserent dès la première volée ceux des Espagnols qui avoient pris le même poste, & ils firent un furieux ravage avec leurs armes à feu, tuant ou blessant tous les Officiers qui paroissoient sur le demi pont : du nombre des blessés fut le général des Gallions, & il n'y eut qu'un seul Officier qui ne souffrit aucun mal. Quand le Centurion eut été une demi-heure dans cette situation, il perdit la supériorité qu'elle lui avoit donnée, en demeurant toujours à la côte du Gallion qui continua à tirer vivement pen-

ANSON.  
Chap. XVII.

An. 1743

ANSON.  
Chap. XVI.  
An. 1743.

dant une heure ; mais dans cette même position, les grapes de raisin du Centurion nettoyerent si bien les ponts des ennemis, & le nombre des tués & des blessés devint si considérable parmi eux, qu'ils commencèrent à se trouver dans le plus grand désordre ; les vaisseaux étoient si près qu'on voyoit les Officiers Espagnols courir de côté & d'autre avec la plus grande activité, pour empêcher leurs gens de quitter leurs postes. Tous leurs efforts furent infructueux, ils tirerent encore cinq ou six coups de canon avec plus d'intelligence qu'ils ne l'avoient fait jusqu'alors, & ensuite ils se rendirent. Le Pavillon Espagnol avoit été emporté dès le commencement de l'action, & ils baissèrent l'étendard qui étoit au grand mâ.

Le Centurion en grand danger d'être brûlé.

Cette riche prise qui montoit à près d'un million & demi de piastras se nommoit la Nostra-Signora de Cabadonga : elle étoit commandée par Dom Jeronimo de Montero, Officier Portugais, que son habileté & son courage rendoient également recommandable. Le Galion étoit beaucoup plus gros que le Centurion : il avoit

à bord cinq cents cinquante hommes, avec trente-six pièces de canon montées pour le combat, outre vingt-huit pierriers tant dans le fond que sur les ponts & sur les hunes, & chacun portoit quatre livres de boulet. Les Espagnols eurent dans l'action soixante-sept hommes tués, & quatre-vingt-quatre blessés, au lieu que du côté des Anglois il n'y en eut que deux de tués, avec un Lieutenant, & seize hommes blessés qui se rétablirent tous, à l'exception d'un seul. Il est impossible de décrire les transports que firent paroître les gens d'équipage, lorsqu'après un si grand nombre de tentatives infructueuses, ils virent enfin leurs desirs remplis; mais cette joie subite fut bien près d'être suivie de l'événement le plus funeste. A peine le Galion avoit amené, que l'un des Lieutenants de M. Anson vint lui faire compliment sur sa prise, & lui dit en secret qu'il y avoit un feu très dangereux dans son bâtiment près la chambre aux poudres. M. Anson reçut cette terrible nouvelle, sans marquer aucune émotion, eut soin de ne point alarmer ses gens, & donna les ordres

ANSON.

Chap. XVII.

An. 1743.

ANSON.

Ch. XVII.

An. 1743.

nécessaires pour éteindre le feu, ce qu'on fit heureusement en peu de temps, quoiqu'il eut d'abord menacé du plus grand danger. Quelques cartouches avoient pris feu par hasard entre les ponts, la flamme s'étoit communiquée à une quantité d'étoupes derriere l'écoutille, près la chambre des poudres : la fumée avoit fait croire l'incendie plus étendu & plus terrible ; mais ce qui l'avoit rendu encore plus à craindre étoit l'impossibilité qu'on voyoit à se sauver dans la prise, parce que dans le même instant le Galion étoit tombé sur le stribord du Centurion : cependant il en fut bientôt dégagé, sans avoir causé ni reçu aucun dommage considérable.

Il apprend  
que l'autre  
Galion lui  
avoit échapé.

Avant la nuit M. Saumarez, premier Lieutenant du Chef d'Escadre, fit passer tous les prisonniers Espagnols à bord du Centurion, excepté ceux qu'on jugea les plus propres à aider à la manœuvre dans le Galion. M. Anson apprit de quelques-uns de ces prisonniers que l'autre vaisseau de Manille qu'il avoit obligé l'année précédente de demeurer dans le port d'Acapulco, avoit mis à la voile beaucoup plutôt que de coutume, & avoit

vraisemblablement gagné le port de Manille, quelque temps avant que le Centurion arrivât à la hauteur du Cap Espiritu-Santo, enforte que malgré le succès actuel de M. Anson, il eut lieu de regretter la perte du temps qu'il avoit passé inutilement à Macao, ce qui l'avoit empêché de faire ces deux riches prises.

ANSON.  
Ch. XVII.  
An. 1743.

Le Chef d'Escadre ordonna de transporter sans perdre de temps le trésor du Galion sur son bâtiment; mais il se trouva assez embarrassé pour les prisonniers, dont le nombre étoit double de celui de ses gens. Lorsque tout eut été réglé, M. Anson résolut de retourner à la riviere de Canton, & le 22 de Juillet il jetta l'ancre devant la ville de Macao.

Il retourne  
à Macao.

Pendant cet intervalle on connut au juste quelle étoit la cargaison du Galion: on trouva qu'il avoit à bord un million, trois cents treize milles, huit cents quarante-trois pièces de huit, & trente-cinq mille six cents quatre-vingt deux onces d'argent vierge, outre la cochenille & quelques autres denrées. On voit par ce compte que le trésor pris en cette occasion sur les Espagnols, par le Centurion,

Valeur de  
la prise du  
Galion.

ANSON.  
Chap. XVII  
An. 1743.

montoit à près de quatre cents mille livres sterlings , indépendamment des vaisseaux & des marchandises qui avoient été précédemment brûlés ou détruits , dont la valeur montoit à plus de six cents mille livres sterling , enforte que le dommage causé aux ennemis par l'Escadre de M. Anson monta à plus d'un million sterling , sans parler des frais immenses que fit la Cour d'Espagne pour l'armement de Pizarro , & des vaisseaux de guerre que la même Cour perdit dans cette expédition.

Difficultés  
qu'il éprou-  
ve de la part  
des Chinois.

Le 25 de Juillet , le Centurion jetta l'ancre près de Bocca Tigris , étroit passage , formé par l'embouchure de la riviere de Canton. Il se proposoit d'avancer le lendemain à l'Isle du Tigre , où il y a une rade très sûre , mais pendant que le Centurion & sa prise étoient à l'ancre , le Mandarin qui commandoit le fort à Bocca-Tigris , envoya une Chaloupe pour s'informer quels étoient ces vaisseaux , & d'où ils venoient. M. Anson répondit à l'Officier que son bâtiment étoit un vaisseau de guerre appartenant au Roi de la Grande Bretagne , & que l'autre étoit une prise qu'il avoit faite :

qu'il venoit dans la riviere de Canton pour se mettre à couvert des ouragans dont le temps approchoit, & qu'il mettroit à la voile pour l'Angleterre, aussi-tôt que la mouçon seroit passée. L'Officier lui demanda un état de ses forces pour le pouvoir envoyer au Gouverneur de Canton, mais quand on lui dit qu'il y avoit dans le Centurion trois à quatre cents barils de poudre, & quatre cents fusils, il éleva les épaules, parut épouvanté de ce récit, & dit qu'il n'étoit jamais entré dans la riviere de Canton aucun vaisseau armé de cette maniere. Il parut fort surpris de ce que M. Anson comptoit être exempt de payer à l'Empereur les droits qu'il a coutume de prendre sur chaque vaisseau, & l'on jugea depuis que cet Officier avoit donné des ordres particuliers au pilote Chinois, pour qu'il ne conduisit pas le Chef d'Escadre au-delà du Bocca-Tigris.

L'étroit passage, nommé Bocca-Tigris, n'a guères plus de largeur qu'une portée de mousquet : il est formé par deux pointes de terre, sur chacune desquelles il y a un fort. Celui qui est à tribord a une batterie

ANSON.  
Ch. XVII.

An. 1743.

Il entre malgré eux dans la riviere de Canton.

ANSON.  
Chap. XVII.  
An. 1743.

à fleur d'eau, avec dix-huit embrasures, mais elles ne sont garnies que de douze canons de fer, qui ne paroissent pas de plus de quatre ou de six livres de boulets. L'autre fort à bas-bord est un château, situé sur un roc élevé avec huit ou dix canons de six. Les Chinois regardent ces défenses comme suffisantes pour empêcher le passage à tout ennemi; mais elles ne pouvoient faire aucun obstacle à M. Anson. Cependant le pilote, après que l'Officier Chinois eut été à bord, refusa de se charger de la conduite du vaisseau, sans la permission des forts; mais comme il falloit avancer sans perdre de temps à cause de la saison fâcheuse qu'on attendoit de jour en jour, le Chef d'Escadre fit lever l'ancre le 26, ordonna au pilote de le conduire entre les forts, & le menaça, si le vaisseau touchoit la terre, de le faire pendre à la grande vergue. Le Chinois, effrayé de ces menaces, conduisit très-bien le vaisseau, sans qu'on osât des forts lui disputer le passage: mais le malheureux Pilote ne put éviter le ressentiment de ses compatriotes; quand il fut à terre, ils le mirent en prison, & lui firent

fouffrir une cruelle flagellation avec des bamboucs. Il vint depuis trouver M. Anson, pour lui demander quelque récompense, à cause du châti- ment qu'on lui avoit fait souffrir : il en montra des marques si évidentes que le Chef d'Escadre en eut pitié & lui donna une gratification considé- rable. Le Mandarin qui commandoit dans les forts, fut aussi-tôt dépouillé de sa place, & conduit à Canton, où l'on croyoit qu'il seroit puni sévère- ment pour avoir laissé passer les An- glois.

ANSON.  
Chap. LVII.  
An. 1743.

Le 27 de Juillet M. Anson envoya son second Lieutenant à Canton avec une lettre au Viceroi, pour l'informer des raisons qu'il avoit eues de con- duire son bâtiment dans ce port, & pour demander que son Excellence agréât la visite du Chef d'Escadre. Le Lieutenant fut très bien reçu, & on lui promit que le lendemain on fe- roit réponse à M. Anson qui permit à quelques Officiers du Gallion d'al- ler à Canton, sur la parole qu'ils donnerent de revenir dans deux jours. Quand ils furent dans cette ville, ils furent mandés & interrogés par la Régence : ils déclarerent avec

Ils prennent  
une grande  
opinion de  
M. Anson.

ANSON.  
Ch. XVII.  
An. 1743.

franchise que les Rois de la Grande-Bretagne & d'Espagne étant en guerre, ils s'étoient proposés de se rendre maîtres du Centurion, & que dans cette vue ils étoient tombés sur ce bâtiment, mais que l'événement avoit été contraire à leurs espérances. On les questionna ensuite sur le traitement qu'on leur avoit fait à bord, & ils dirent naturellement qu'ils y avoient été beaucoup mieux qu'ils n'auroient vraisemblablement traité le Chef d'Escadre, s'il étoit tombé entre leurs mains. Cet aveu de la part des ennemis fut d'un grand poids auprès des Chinois qui jusqu'alors avoient plutôt regardé M. Anson comme un aventurier sans aveu, que comme un homme chargé d'une commission émanée de la Couronne, pour venger des injures publiques. Ils changerent de sentiment, & commencerent dès lors à le regarder comme quelqu'un d'important. Dans cet examen il y eut particulièrement deux circonstances qui parurent très extraordinaires aux Chinois : les Mandarins demanderent aux Espagnols comment ils avoient pu être vaincus par des forces si inférieures,

& comment on ne les avoit pas mis à mort, auffi-tôt qu'ils étoient tombés entre les mains des Anglois, puifque les deux nations étoient en guerre. Ils répondirent à la premiere de ces questions que quoiqu'ils euſſent plus d'hommes que le Centurion, ce bâtiment qui n'étoit armé qu'en guerre étoit de beaucoup plus ſupérieur par la groſſeur de l'artillerie, & à pluſieurs autres égards à la force du Galion qui étoit un vaiſſeau principalement deſtiné au commerce. Pour la ſeconde queſtion, ils dirent qu'entre les nations de l'Europe il n'étoit pas d'uſage de mettre à mort ceux qui ſe ſoumettoient; mais ils reconnurent de plus que le Chef d'Eſcadre, par la douceur & la politeſſe naturelle à ſon caractère les avoit traités, eux & leurs compatriotes qui étoient tombés entre ſes mains, avec une bonté beaucoup au-delà de ce qu'ils en pouvoient attendre, & même de ce qui eſt réglé par les uſages établis entre les nations en guerre. Les Chinois parurent très contents de ces réponſes, & elles leur inſpirerent des ſentiments très favorables ſur la perſonne du Chef d'Eſcadre.

---

ANSON.  
Chap. XVII.  
An. 1748.

ANSON.  
Chap. XVII.

An. 1743.

Il reçoit une  
lettre du Vice-  
Roi

Le matin du 31 de Juillet trois Mandarins vinrent à bord du Centurion, avec une suite nombreuse, montée dans beaucoup de barques; ils remirent à M. Anson un ordre du Viceroi de Canton, pour qu'il lui fut délivré journellement les provisions nécessaires, & pour lui fournir des pilotes qui conduisissent son vaisseau jusqu'à la seconde barre. Ils lui apporterent en même-temps la réponse du Viceroi à sa lettre: Il le prioit de le dispenser de recevoir sa visite pendant les chaleurs excessives qu'il faisoit alors, & marquoit qu'il seroit très satisfait de le voir au mois de Septembre.

Il refuse de  
payer aucun  
droit.

Les Mandarins après avoir rempli cette partie de leur message parlerent à M. Anson du droit qu'il devoit payer pour ses vaisseaux. Il leur répondit que jamais il ne se soumettoit à une demande de cette nature; que son intention n'étant point de faire aucun commerce il ne pouvoit être compris dans les ordres de l'Empereur à ce sujet; qu'il n'étoit jamais demandé aucun droit aux vaisseaux de guerre par les nations qui en faisoient payer aux autres bâtimens, & qu'il lui étoit

étoit expreffément défendu par les instructions qu'il avoit reçues du Roi fon maître de rien payer pour fes vaiffeaux, quand ils jetteroient l'ancre dans quelque port.

ANSON.  
Ch. XVII.

An. 1743.

Les Mandarins dirent alors qu'ils avoient à parler d'une autre affaire, & follicitèrent la liberté des prifonniers qui étoient à bord du Gallion, en représentant que le Viceroi de Canton craignoit que l'Empereur fon maître ne fut mécontent s'il étoit informé que des gens de fes alliés qui faisoient un commerce confidérable avec fes fujets, étoient retenus prifonniers dans fes Etats. M. Anfon defiroit beaucoup d'être débarrassé des Espagnols, cependant pour s'acquiescer plus de considération auprès des Chinois, il fit d'abord quelques difficultés, mais ensuite il se laiffa gagner, & dit aux Mandarins que pour marquer le defir qu'il avoit d'obliger le Viceroi il rendroit les prifonniers auffi-tôt qu'on lui envoyeroit des chaloupes pour les transporter. Cette affaire terminée, les Mandarins le quitterent, & quelques jours après on envoya deux Jonques Chinoifes, pour amener les Prifonniers. Le Chef

Il renvoye  
les prifon-  
niers Espa-  
gnols.

ANSON.  
Chap. XVII.

An. 1743.

Difficultés  
d'avoir des  
provisions.

d'Escadre les rendit tous, & comme on devoit les conduire à Macao, il leur fit donner des provisions pour huit jours, afin qu'ils n'en manquaissent pas en descendant la riviere.

Quoique le Chef d'Escadre ne trouvât aucune difficulté à acheter les provisions journalieres qui lui étoient nécessaires pour la consommation de ses gens, il se trouvoit dans un grand embarras pour avoir celles de bouche & de mer en quantité suffisante pour son retour en Angleterre. Il avoit bien trouvé à Canton des gens qui s'étoient engagés à lui fournir du biscuit, & le reste de ce qui lui manquoit, mais après qu'ils l'eurent assuré de jour en jour que tout étoit prêt, & qu'on l'envoyeroit incessamment à bord, il eut le chagrin d'apprendre que le Viceroi n'avoit donné aucun ordre pour lui fournir les provisions de mer; qu'il n'y avoit pas de biscuit de fait, ni aucun des autres articles qu'il croyoit qu'on lui devoit livrer.

Il est peut-être impossible de rendre compte des raisons qui pouvoient porter les Chinois à se conduire en cette occasion avec si peu de sincé-

rité ; mais M. Anson trouva par expérience , qu'en artifice , en fausseté & en avarice , beaucoup de Chinois l'emportent sur tout autre peuple de la terre ; on en verra des preuves par quelques exemples honteux que nous allons rapporter du caractère frauduleux & intéressé particulier à cette nation.

ANSON.  
Chap. XVII.

An. 1743.

La première fois que le Chef d'Escadre jetta l'ancre à Macao , un de ses officiers qui relevoit de maladie lui demanda la permission d'aller tous les jours faire une promenade dans une Isle voisine , persuadé que cet exercice contribueroit beaucoup au rétablissement de ses forces. Quoique M. Anson eut fait ses efforts pour l'en détourner , il céda cependant aux importunités de l'Officier , & donna ordre à la chaloupe de l'y conduire. Le second jour qu'il fit cette promenade il fut attaqué par un nombre de chinois qui venoient de bêcher du riz dans le voisinage ; ils le battirent avec les manches des leurs bêche , jusqu'à ce qu'ils l'eussent laissé sur le terrain , hors d'état de se remuer , & lui volèrent son épée , son argent , sa montre , sa canne à pomme d'or , son chapeau ,

Fourberies  
des Chinois.

ANSON.  
Ch. XVII.  
An. 1743.

sa tabatiere, ses boutons de manche, & plusieurs bagatelles. Les gens de la chaloupe étant sans armes, & à peu de distance, l'un d'eux courut sur le Chinois qui tenoit l'épée, la lui arracha, la tira du fourreau, & se préparoit à la passer au travers du corps de quelques-uns de ces coquins, mais l'Officier le lui défendit expressement, & jugea qu'il étoit de la prudence de ne point faire de résistance, crainte d'occasionner quelque querelle entre son Commandant & le Gouverneur, ce qui mérita d'autant plus de louanges à cet Officier, qu'on le connoissoit pour un homme vif & d'un caractère violent. Alors les Chinois reprirent l'épée, & se retirèrent sans aucune opposition. Aussi-tôt qu'ils furent éloignés, un autre Chinois à cheval qui paroissoit un homme de distinction vint sur le bord de la mer, & marqua par signes beaucoup de compassion du malheur arrivé à l'Officier; mais quoiqu'il parut très-empressé pour l'aider à remonter dans la chaloupe, on le soupçonna fortement d'être complice de ce vol.

Bassesse des  
Mandarins.

L'Officier de retour au vaisseau rapporta ce qui s'étoit passé à M. An-

fon qui en fit auffi-tôt fes plaintes au Mandarin chargé de lui faire fournir les provifions néceffaires. Le Mandarin trouva qu'on avoit eu tort d'envoyer la chaloupe à terre, mais il promit de faire punir les voleurs fi l'on pouvoit les découvrir ; cependant on reconnut bientôt qu'il ne cherchoit pas à les reconnoître. Long-temps après on remarqua un des principaux de ces voleurs dans une chaloupe de provifions qui étoit à côté du vaiffeau, & l'on donna auffi-tôt ordre de s'emparer de lui, & de le conduire à bord. Quand cet homme fut arrêté il donna des marques d'une fi vive frayeur, qu'on craignit qu'il ne mourut fur la place, & le Chef d'Escadre déclara au Mandarin chargé de fournir le vaiffeau, que bien loin de rendre ce voleur, il alloit donner ordre de le fusilier. Le Mandarin quitta alors l'air de gravité avec lequel il l'avoit d'abord demandé, & fupplia qu'on le remit en liberté avec les termes les plus bas. Le Chef d'Escadre paroiffant inflexible, en moins de deux heures vinrent à bord cinq ou fix des mandarins voifins qui firent les mêmes instances, & offri-

---

ANSON.  
Ch. XVII.  
An. 1743.

ANSON.  
Chap. XVII.

An, 1743.

rent une grosse somme d'argent pour obtenir la liberté de leur compatriote. Pendant qu'ils sollicitoient ainsi M. Anson, on reconnut que le plus assidu de ces Mandarins étoit le même homme qui s'étoit avancé à cheval vers l'Officier, après qu'il avoit été volé, & qui avoit paru marquer le plus grand mécontentement de l'action honteuse de ceux qui l'avoient dépouillé de ses effets. On fut depuis informé par une plus exacte recherche, qu'il étoit le Mandarin de cette Isle, & que par l'autorité de sa place il avoit fait commettre cet acte de violence par ses payfans. C'étoit la cause réelle de l'empressement qu'il marquoit alors, & l'on apprit par hasard que ce Mandarin & les autres qui l'accompagnoient, dont chacun avoit quelque part à cette action, étoient dans la plus grande crainte qu'on ne les citât au tribunal de Canton où ils auroient été dépouillés immédiatement de tout ce qu'ils possédoient. M. Anson les tint pendant quelque temps dans cette inquiétude, rejetta l'argent avec mépris, parut inflexible à leurs prieres, & continua à dire que le voleur seroit fusilié;

enfin il se laissa gagner, & rendit le prisonnier, mais ce ne fut qu'après que le Mandarin eut rassemblé & rendu tout ce qui avoit été pris à l'Officier, jusqu'à la moindre bagatelle.

Malgré la bonne intelligence qui regne à la Chine entre les magistrats & les criminels, l'avarice des derniers les porte assez souvent à priver de leur part du pillage ceux qui sont leurs protecteurs. Peu de temps après cet événement le mandarin chargé de procurer des vivres aux Anglois fut relevé par un autre : le Chef d'Escadre perdit un mât de hune qui étoit attaché à la poupe, & qu'il avoit emprunté à Macao. Il désiroit beaucoup de le retrouver, & il offrit une récompense considérable à quiconque le lui feroit ravoir. Quelque temps après il fut informé par le Mandarin que quelques-uns de ses gens l'avoient trouvé ; il dit à M. Anson d'envoyer sa chaloupe le reprendre, ce qui fut fait, & les gens reçurent la récompense. Le chef d'Escadre avoit dit au Mandarin qu'il lui feroit un présent pour les soins qu'il avoit pris, en faisant chercher ce

ANSON.  
Chap XVII.  
An. 1743.

Peu de fidélité des Chinois les uns à l'égard des autres.

ANSON.  
Chap. XVII.  
An. 1743.

mât, & il remit quelque argent à l'interprète, avec ordre de le donner au Mandarin : mais cet interprète ignorant la promesse qu'on avoit faite, garda cet argent pour lui-même. Le Mandarin qui comptoit sur la parole de M. Anson, prit occasion un matin d'admirer la grosseur des mâts du Centurion, pour parler du mât de hune qui avoit été perdu, & demanda à M. Anson s'il ne lui avoit pas été rendu ; le Chef d'Escadre soupçonnant ce qui étoit arrivé, lui demanda de son côté s'il n'avoit pas reçu l'argent de l'interprète, & voyant qu'il ne lui avoit pas été donné, il offrit de le lui compter aussi-tôt, mais le Mandarin le refusa parce qu'il avoit d'autres vues plus étendues. Le lendemain l'interprète fut mis en prison, & condamné à une amende de tout ce qu'il avoit gagné au service du Chef d'Escadre, montant à près de deux mille piaftres, outre une bastonade si sévère qu'il eut beaucoup de peine à s'en rétablir. Il vint quelque temps après demander la charité à M. Anson qui lui représenta sa folie de s'être exposé à un si cruel traitement, & à la perte de tout

ce qu'il avoit gagné, pour avoir voulu frauder le Mandarin de cinquante piaftres, mais cet homme n'eut d'autre moyen de se justifier que de crier en mauvais Anglois, » Chinois homme fort grand coquin, » en vérité, mais c'est la mode, point » remède.

ANSON.  
Ch. XVII.

An. 1743.



---



---

 CHAPITRE XVIII.

*Friponneries des Chinois : M. Anson se rend à Canton : il fait remettre une lettre au Vice-Roi : services que rendent les Anglois dans un incendie : dégât causé par cet incendie : M. Anson est admis à l'Audience du Viceroi : il remet à la voile : jugement de l'auteur sur les artistes Chinois : de leur littérature : de leur morale : retour de M. Anson en Angleterre.*

---

ANSON.  
Ch. XVIII.  
An. 1743.

Friponneries  
des Chinois.

**N**OUS ne finirions pas si nous voulions raconter toutes les fraudes, les artifices & les extorsions employées par les Chinois pour tromper le Chef d'Escadre. Comme toutes les provisions se vendent au poids à la Chine, ils se servoient de toutes sortes de ruses pour augmenter celui de ce qu'ils livroient à M. Anson. Ils apportèrent au vaisseau une grande quantité de volailles & de canards, dont la plus grande partie moururent

presqu'aussi-tôt, ce qui allarma les Anglois, dans la crainte qu'on ne les eut empoisonnés, mais après les avoir bien examinés, on trouva qu'on les avoit fourés de pierres & de gravier, pour les rendre plus pesants, & que dans le plus grand nombre des canards on en avoit fait entrer jusqu'à dix onces. On achetoit des cochons frais tués, & ils leur injectoient de l'eau, dans le même dessein, en sorte que lorsqu'on pendoit quelqu'un de ces cochons, pendant une nuit pour en faire sortir cette eau, son poids le lendemain étoit diminué de huit livres. Le Chef d'Escadre crut se garantir de cette tromperie, en achetant les cochons vivants; mais on découvrit bientôt que les Chinois leur faisoient manger du sel pour les rendre plus altérés, & quand ils avoient bu une grande quantité d'eau, ils avoient des moyens pour l'empêcher de sortir. Les Chinois ne se font aucune peine de manger la viande des animaux morts d'eux-mêmes, & quand M. Anson partit la première fois de Macao, ils trouverent moyen par quelque artifice de faire périr la plus grande partie des animaux qu'il

ANSON.  
Ch. XVIII.  
An. 1743.

ANSON.  
Ch. XVIII.  
An. 1743.

emmenoit vivants , peu de temps après qu'ils furent à bord. Les deux tiers des cochons moururent avant que le Centurion eut perdu la vue de terre , & il fut suivi de plusieurs chaloupes Chinoises , uniquement pour prendre les corps de ces animaux , à mesure qu'on les jettoit en mer.

M. Anson  
se rend à  
Canton.

Vers la fin de Septembre le chef d'Escadre voyant qu'il étoit trompé par ceux qui avoient fait marché avec lui pour fournir le vaisseau de provisions de mer & que le Viceroi ne l'avoit pas invité à une entrevue, suivant sa promesse, jugea qu'il lui étoit impossible de surmonter toutes ces difficultés sans aller à Canton, & sans parler au Viceroi. Il se prépara pour ce voyage, & fit habiller les gens de la chaloupe qui devoit le conduire, du même uniforme que portent les rameurs des barges de la Tamise. Ils étoient au nombre de dix-huit sans compter le conducteur, tous avec des habits d'écarlate, des vestes de soye bleue, des boutons d'argent & des armes aussi brodées en argent sur leurs habits & sur leurs chapeaux. Il y avoit lieu de craindre que la régence de Canton ne voulut exiger les droits de Douane tant pour

le Centurion que pour la prise, & qu'on n'insistât sur cet article avant d'accorder la permission pour les vivres, mais le Chef d'Escadre avoit résolu de ne jamais donner un exemple aussi deshonorable. Il nomma M. Brett pour commander le Centurion en son absence, lui donna ordre s'il arrivoit qu'on l'arrêtât à Canton à cause de ces droits, de détruire la prise, de descendre la rivière par le Bocca Tigris, & de demeurer à l'embouchure jusqu'à nouvel ordre. Le 24 d'Octobre le Chef d'Escadre demeurant ferme dans sa résolution, tous les supercargos des vaisseaux Anglois, Danois & Suedois vinrent à bord du Centurion pour l'accompagner à Canton. Le même jour il partit dans sa barge, accompagné de ses chaloupes, & de celles que les vaisseaux marchands avoient envoyées pour augmenter sa suite. Lorsqu'il passa par Wampo où les vaisseaux Européens s'arrêtent, il fut salué de tous à l'exception des bâtimens françois, & le soir même il arriva à Canton.

Aussi-tôt qu'il fut dans cette ville, il reçut la visite des principaux marchands Chinois qui lui promirent de

ANSON.  
Ch. XVIII.  
An. 1743.

Il fait remettre une lettre au Vice-Roi.

ANSON.  
Ch. XVIII.  
An. 1743.

faire savoir son arrivée au Viceroi ; mais le lendemain ils lui dirent que son Excellence avoit tant d'affaires, qu'elle ne pouvoit lui donner d'audience. Ils s'attachèrent en même-temps à faire entendre aux supercargos des navires Anglois qu'il étoit à craindre pour eux de se brouiller avec le gouvernement, & que leurs intérêts n'en souffrirent beaucoup. Pour appaiser leurs inquiétudes, M. Anson consentit à ne faire aucune démarche immédiate pour être admis à l'audience du Viceroi, pourvu que les Chinois qui s'étoient engagés à lui fournir des provisions, lui fissent voir qu'on travailloit à faire cuire le pain, à saler les viandes, & à préparer dans la plus grande diligence le reste de ce qui lui étoit nécessaire. Malgré la justice de cette proposition ils firent naître une multitude de difficultés, & cherchèrent à l'embarasser par diverses objections ; enfin ils ne voulurent pas consentir à ce qu'il proposoit, jusqu'à ce qu'il eut promis de payer chaque article avant qu'on le lui livrât. Pendant qu'on préparoit toutes ces provisions & ces munitions, les marchands Chinois

ne cessoient d'entretenir M. Anson des différentes démarches qu'ils faisoient pour lui procurer la permission du Viceroi, disant qu'ils trouvoient toujours de nouvelles difficultés. Enfin quand il se fut assuré que tout étoit en état & prêt à embarquer, il résolut de demander une audience, parce qu'il fut convaincu que sans ce cérémonial il n'auroit jamais la permission de faire mettre ses provisions à bord. En conséquence de cette résolution, M. Anson envoya un de ses Officiers au Mandarin qui commandoit la garde de la principale porte de Canton, & il le chargea d'une lettre pour le Viceroi. Le Mandarin reçut l'Officier avec beaucoup de politesse, prit le contenu de la lettre en Chinois, promit qu'elle seroit remise immédiatement au Viceroi, & qu'on feroit tenir la réponse au Chef d'Escadre. M. Anson avoit eu beaucoup de peine à trouver un bon interprète; mais il réussit à engager M. Flint, Anglois attaché à la factorie, & qui parloit très bien Chinois, d'accompagner cet Officier. Il étoit demeuré fort jeune à Canton & fut d'un grand service au Chef

ANSON.  
Ch. XVIII.  
An. 1743.

d'Escadre , tant en cette occasion qu'en plusieurs autres.

ANSON.  
Ch. XVIII.

An. 1743.

Service que  
rendent les  
Anglois dans  
un incendie.

Deux jours après que cette lettre eut été remise , le feu prit dans un des Fauxbourgs de Canton. A la premiere allarme M. Anson s'y rendit avec ses Officiers & les gens de sa chaloupe , pour aider les Chinois ; Il vit que le feu avoit pris par l'appentis d'un faiseur de voiles , mais que la légereté des bâtimens & la maladresse craintive des Chinois lui avoit laissé faire de grands progrès. Il remarqua qu'il avoit gagné une corniche de bois où la flamme s'étoit attachée , & qu'elle s'étendroit bientôt à une grande distance , sur quoi il ordonna à ses gens de la jeter bas , ce qui auroit été exécuté promptement , mais on lui dit que comme il n'y avoit alors en cet endroit aucun des Mandarins qui seuls pouvoient donner des ordres , les Chinois lui feroient payer tout ce qu'il auroit fait abbattre. Alors il fit retirer ses hommes , & les envoya à la factorie Angloise , pour aider à mettre en sureté le trésor & les effets de la Compagnie , parce que malgré l'éloignement il étoit aisé de juger qu'aucune distance ne pouvoit mettre

à couvert de la fureur d'un embrasement contre lequel on prenoit si peu de précautions, puisque les Chinois ne faisoient presque autre chose que de le regarder, & d'apporter de temps en temps quelques-unes de leurs idoles sur la route de l'incendie, dans l'attente qu'elles en arrêteroient les progrès. Enfin un Mandarin arriva de la ville suivi de quatre ou cinq cents hommes destinés à travailler au feu : ils firent seulement quelques foibles efforts pour abattre des maisons voisines, mais l'incendie avoit fait tant de progrès qu'il avoit gagné les magasins des marchands, & les Chinois destinés à l'éteindre manquant également de courage & d'adresse, ne pouvoient en arrêter la fureur, en sorte qu'il y avoit lieu de craindre que toute la ville ne fut détruite. Dans cette confusion générale le Viceroi s'y rendit en personne, & il envoya aussi-tôt un message au Chef d'Escadre, pour le prier de leur donner du secours, en lui faisant dire qu'il pouvoit prendre toutes les mesures qu'il jugeroit convenables pour éteindre l'incendie. Alors M. Anson y vint une seconde fois avec environ

ANSON.  
Ch. XVIII.

An. 1743.

quarante de ses gens qui à la vue de toute la ville travaillèrent avec une activité dont on n'avoit jamais vu d'exemple en ce pays. Ils se conduisirent avec la vivacité & l'agilité ordinaire aux gens de mer ; il sembloit que les flammes & la chute des bâtimens où ils travailloient, bien loin de les effrayer, ne servoient qu'à les animer ; enfin par leur résolution & par leur activité le feu fut promptement éteint, au grand étonnement des Chinois, & les Anglois malgré leur hardiesse en furent quittes pour quelques brûlures & quelques contusions légères, parce que les bâtimens n'avoient que le rez de chauffée, & étoient des matieres très peu pesantes.

Dégat causé par cet incendie.

Quoique ce feu fut assez promptement éteint, il consumma cependant cent boutiques & onze rues pleines de magasins ; enforte que le dommage monta à une somme immense, & l'on dit qu'un des marchands Chinois bien connu des Anglois y perdit pour sa part la valeur de près de deux cents mille livres sterling. Cette extrême fureur fut en grande partie occasionnée par la quantité de Camphre qui étoit

dans les magasins, ce qui forma une colonne de flamme blanche qui monta à une hauteur si prodigieuse, qu'on la vit clairement à bord du Centurion, quoique ce bâtiment en fut éloigné au moins de trente milles.

Pendant que M. Anson & ses gens étoient occupés à éteindre le feu, & que toute la ville étoit dans la plus grande frayeur par la crainte que l'incendie ne devint général, plusieurs des principaux marchands Chinois s'adressèrent à M. Anson, & le prièrent de leur donner à chacun un de ses soldats nom qu'ils donnoient aux gens de la chaloupe à cause de leur uniforme, pour garder leurs maisons & leurs magasins contre l'avidité de la populace, parce qu'ils craignoient d'être pillés dans le tumulte. M. Anson consentit à leur demande, & tous les hommes qui furent ainsi employés se comportèrent à la satisfaction des marchands qui firent ensuite les plus grands éloges de leur attention & de leur fidélité.

L'intrépidité des Anglois pour arrêter les progrès du feu, la prudence & la bonne conduite de ceux qui servirent de gardes firent le sujet général de la conversation parmi les

ANSON.  
Ch. XVIII.  
An. 1743.

Chinois. Le lendemain matin les principaux habitants firent une visite à M. Anson, pour le remercier du secours qu'il leur avoit donné, & ils reconnurent naturellement qu'il avoit empêché l'incendie total de la ville, puisque sans les Anglois ils n'auroient jamais réuffi à éteindre le feu. Peu de temps après, le Chef d'Escadre reçut un message du Viceroi qui indiqua le onze de Décembre pour lui donner audience : il dut la promptitude avec laquelle on prit cette résolution aux signalés services qu'il avoit rendus, ainsi que ses gens en cette occasion.

M. Anson fut très content quand il vit qu'on avoit fixé le jour de l'audience, parce qu'il fut convaincu que ce Gouverneur Chinois ne l'auroit pas accordée, s'il n'eut résolu d'abandonner sa prétention sur les droits qu'on avoit voulu exiger, & de consentir à tout ce qu'il demanderoit de raisonnable. Il se prépara donc pour le jour de l'audience, & engagea M. Flint à lui servir d'interprete en cette occasion.

M. Anson  
est admis à  
l'audience du  
Vice-Roi,

Le jour indiqué, un Mandarin vint trouver M. Anson à dix heures du matin, pour lui dire que le Viceroi

étoit disposé à le recevoir & qu'il l'attendoit; aussi-tôt le chef d'Escadre & sa suite se mirent en marche.

ANSON.  
ch. XVIII.

An. 1743.

Quand il arriva à la porte de la ville, il y trouva une garde de deux cents Soldats, qui l'accompagnèrent à la grande place d'armes, devant le Palais de l'Empereur, où résidoit alors le Viceroi: il y avoit dans cette place un corps de troupes de dix mille hommes sous les armes, tous habillés de neuf pour cette cérémonie, ce qui faisoit un très bel effet. Le chef d'Escadre ayant passé au milieu avec sa suite, fut conduit à la salle d'audience, où le Viceroi étoit assis sous un riche dais dans le fauteuil de cérémonie de l'Empereur, & il étoit accompagné de tout le conseil des mandarins. Il y avoit un siege vacant, où le chef d'Escadre fut placé à son arrivée; c'étoit le troisieme après le Viceroi, & M. Anson n'avoit avant lui que le premier chef de la loi, & celui de la trésorerie, qui dans le Gouvernement Chinois ont le pas sur tous les Officiers Militaires. Lorsque le chef d'Escadre se fut assis, il s'adressa au Viceroi par son interprete, & commença à parler des diffé-

**ANSON.** rents moyens qu'il avoit pris pour  
**Ch. XVIII.** obtenir audience ; des délais qu'il  
**An. 1743.** avoit soufferts, & du peu de sincé-  
 rité des gens qu'il avoit employés, ce  
 qui l'avoit enfin obligé d'envoyer un  
 de ses propres Officiers chargé d'une  
 lettre à la porte. Le Viceroi inter-  
 rompit l'interprête, & lui dit d'affu-  
 rer le chef d'Escadre que c'étoit par  
 sa lettre qu'il avoit eu la premiere  
 nouvelle de son arrivée à Canton.  
 M. Anson se plaignit ensuite de plu-  
 sieurs injustices qu'on avoit faites  
 à la compagnie des Indes Orienta-  
 les ; des vexations qu'ils souffroient  
 de la part des Marchands Chinois  
 & des Officiers inférieurs de la Doua-  
 ne. Enfin venant à ses propres af-  
 faires, il dit au Viceroi que la fai-  
 son étoit propre pour son retour en  
 Europe : qu'il n'avoit besoin que d'u-  
 ne permission pour embarquer ses  
 provisions, qui étoient toutes prê-  
 tes, & qu'aussi-tôt qu'il auroit à  
 bord tout ce qui lui étoit nécessaire,  
 il quitteroit la riviere de Canton,  
 pour repasser en Angleterre. Le Vi-  
 ceroi répondit, que la permission al-  
 loit être expédiée sans aucun délai,  
 & que le lendemain il pourroit faire

tout mettre à bord. Ensuite, voyant que M. Anson n'avoit plus rien à lui demander, il continua quelque temps la conversation, marqua en termes très polis combien les Chinois avoient d'obligation au chef d'Escadre, pour les services importants qu'il leur avoit rendus pendant le feu & dit positivement que c'étoit lui qui avoit empêché la destruction de la ville. Il remarqua enfin que le Centurion étoit depuis long-temps sur la côte, & souhaita au chef d'Escadre un heureux retour en Europe, après quoi M. Anson le remercia de ses politesses, ainsi que de la protection qu'il lui accordoit, & finit par prendre congé.

ANSON.  
 Ch. XVIII.  
 An. 1743.

Quand le chef d'Escadre fut sorti de la salle d'audience, on le pressa d'entrer dans un autre appartement, où l'on avoit préparé un repas; mais lorsqu'il sçut que le Viceroi n'y seroit pas, il ne voulut pas accepter l'invitation, & se retira accompagné de la même manière qu'à son arrivée. En sortant de la ville, il fut salué seulement de trois canons, parce que les Chinois n'en tirent jamais un plus grand nombre de coups, pour quelque cérémonie que ce soit.

ANSON.  
Ch. XVIII.

An. 1743.

Ce fut ainsi que le chef d'Escadre termina à sa grande satisfaction cette affaire embarrassante ; qu'il se procura la permission d'embarquer ses provisions, & qu'il établit un exemple authentique, par lequel les vaisseaux de guerre du Monarque Anglois, doivent être exempts à l'avenir du payement de tout droit dans aucun port de la Chine.

M. Anson  
emet à la  
voile.

Conformément à la promesse du Viceroi, on commença à embarquer les provisions le lendemain du jour d'audience : quatre jours après, le chef d'Escadre remonta dans sa chaloupe pour retourner au Centurion, & tous les préparatifs pour se mettre en mer furent faits avec tant de diligence que le 18 de Décembre le Centurion & sa prise descendirent la riviere : ils jetterent l'ancre le 23 devant Macao, où les Marchands de cette ville acheterent le Gallion six mille piaftres. C'étoit beaucoup au-dessous de sa valeur, mais ces Marchands ne voulurent pas en donner plus, connoissant l'impatience qu'avoit M. Anson de se remettre en mer. On leur livra ce bâtiment le 25 de Décembre, & le même jour, le  
Centurion

Centurion mit à la voile pour revenir en Europe.

ANSON.  
Ch. XVIII.

An. 1743.

Jugement  
sur les artistes  
Chinois.

On a souvent remarqué que les Chinois sont très ingénieux & ont beaucoup d'industrie, ce qui est évident par le grand nombre de belles manufactures établies dans leur pays, & dont les nations les plus éloignées recherchent ardemment les productions. Cependant quoique leur adresse dans les arts mécaniques semble être la qualité distinctive de cette nation, leur talents ne peuvent être mis qu'au second rang, puisqu'il est incontestable que les Japonois l'emportent sur eux pour les manufactures communes aux deux nations, & qu'en beaucoup d'occasions ils ne pourroient entrer nullement en lice avec nos ouvriers Européens. Il paroît en général qu'ils n'excellent que dans l'imitation, & par conséquent ils travaillent toujours avec la médiocrité de génie, qui guide nécessairement les imitateurs serviles. C'est ce qu'on remarque particulièrement dans les ouvrages qui demandent beaucoup de justesse & d'attention, tels que les horloges, les montres & les armes à feu. On voit dans leur

ANSON.  
Ch. XVIII.

An. 1743.

exécution, que quoiqu'ils s'attachent à en bien copier toutes les parties, & à les rendre bien semblables en tout, ils ne parviennent jamais à cette justesse nécessaire pour leur faire produire l'effet auquel elles sont destinées. Si de ces manufactures, nous passons à des artistes de classes supérieures, par exemple aux peintres & aux sculpteurs, nous les trouverons encore beaucoup plus défectueux. Leurs peintres, quoiqu'ils soient en très grand nombre & très estimés, réussissent rarement dans le dessein & dans le coloris des figures humaines, & ils ne parviennent pas mieux à grouper dans les grandes compositions. On admire à la vérité ce qu'ils font en fleurs & en oiseaux, mais dans ces ouvrages même, une partie du mérite doit plutôt être attribué à l'éclat & à l'excellence des couleurs qu'aux talents du peintre. En effet il n'arrive presque jamais qu'on trouve une juste distribution de la lumière & des ombres, ni que leur dessein ait la même grace & la même facilité qu'on remarque dans le travail des artistes Européens. Enfin on trouve dans la plupart des productions chinoises une

certaine roideur & une petiteffe très désagréable, & l'on peut, je crois, dire avec beaucoup de raison, que ces défauts de leurs arts doivent être attribués au caractère particulier de l'esprit de ce peuple, chez lequel on ne trouve rien de grand, ni d'animé.

ANSON.  
Ch. XVIII.  
An. 1743.

Si nous portons nos regards sur la littérature des Chinois, nous trouverons que leur opiniâreté & leur absurdité sont également étonnantes. Depuis plusieurs siècles, ils sont environnés de nations où l'usage des lettres est familier, cependant eux seuls ont négligé jusqu'à présent de se servir de cette invention qu'on peut presque appeller divine, & ils ont continué à employer la méthode grossière de représenter les mots par des caractères arbitraires : méthode qui rend nécessairement les nombres de ces caractères trop étendus pour que la mémoire humaine les puisse conserver, qui rend l'art de l'écriture d'une application étonnante, en sorte qu'il n'y a qu'un petit nombre de grands hommes dans la nation qui puisse y être habiles, & qui jette une confusion infinie dans tout ce

Leur littérature.

ANSON.  
Ch. AVIII.  
An. 1743.

qu'on lit, & dans tout ce qui est écrit. La liaison entre ces caractères, & les mots qu'ils représentent ne peut être exprimée dans les livres; on est donc obligé de s'en rapporter à une tradition orale, & l'on peut juger combien cela occasionne d'incertitudes dans les sujets un peu compliqués, puisqu'en général les rapports faits de bouche souffrent toujours quelque altération quand ils passent seulement par deux ou trois personnes différentes. On doit conclure de cette remarque que leur histoire & la description de leurs inventions des siècles passés doit fréquemment devenir inintelligible, & par conséquent que la science & l'antiquité si vantées de cette nation, peuvent être regardées en beaucoup d'occasions comme très douteuses & très obscures.

Leur morale.  
le.

Les Missionnaires sont obligés de convenir de la vérité de tout ce que nous disons au sujet des Chinois; mais ils prétendent que si cette nation est beaucoup au-dessous des Européens par la science, elle leur donne l'exemple par la morale & par la justice qu'elle enseigne & qu'elle pratique. Si l'on en jugeoit par les exem-

ples que les bons Peres rapportent , ANSON.  
 on seroit tenté de croire que tout Ch. XVIII.  
 l'Empire est uni comme une seule fa- An. 1743.  
 mille bien gouvernée , où il n'y a  
 d'autre contestation que celle d'e-  
 xercer le plus d'humanité & de bien-  
 faisance : mais la conduite de ces fa-  
 meux moralistes envers M. Anson ,  
 celle des Magistrats , des Marchands ,  
 & des habitants de Canton suffisent  
 pour réfuter les fictions avancées par  
 les Missionnaires. A l'égard de leur  
 morale théorétique , si nous en ju-  
 geons aussi par les fragments que  
 nous en trouvons dans les livres des  
 mêmes Missionnaires , nous trouve-  
 rons qu'elle ne tend qu'à recomman-  
 der un attachement fervile à quel-  
 ques points de fort peu d'importan-  
 ce , au lieu d'établir sur des principes  
 conformes à la raison & à l'équité le  
 jugement qu'on doit porter des ac-  
 tions humaines , & les regles que les  
 hommes doivent suivre en général  
 les uns à l'égard des autres. C'en est pas  
 aussi sur la droiture & sur la bienfai-  
 sance que les Chinois se fondent pour  
 croire que leur morale l'emporte sur  
 celle de leurs voisins , mais sur l'éga-  
 lité affectée de leur conduite , & sur

ANSON. leur attention continuelle à ne jamais  
 Ch. XVIII. marquer ni passion, ni violence. Ce-  
 An. 1743. pendant on ne peut douter que l'hypo-  
 crisie & la fraude ne soient souvent  
 aussi pernicieuses pour l'intérêt gé-  
 néral des hommes, que l'impétuosité  
 d'un caractère véhément, puisque  
 celui-ci quelque imprudent qu'il puis-  
 se paroître, n'a rien qui répugne à  
 la sincérité, ni à la bienfaisance.  
 Peut-être que si l'on examinait à fond  
 cette question, on trouveroit que le  
 calme & la patience, dont les Chi-  
 nois font tant de cas, & qui distin-  
 gue leur nation de toutes les autres,  
 est réellement la cause des défauts  
 intolérables qu'on y remarque. Ceux  
 qui ont bien examiné la nature hu-  
 maine, ont reconnu qu'il est très dif-  
 ficile de plier les passions violentes  
 sans augmenter en même temps la  
 force de celles que produit l'amour-  
 propre, enforte que la timidité, la  
 dissimulation & la friponnerie du  
 Chinois peuvent être attribuées en  
 grande partie à la réserve & à la  
 décence extérieure qu'on remarque  
 dans tous les sujets de ce vaste Em-  
 pire.

Retour de  
 M. Anson en  
 Angleterre

An. 1744.

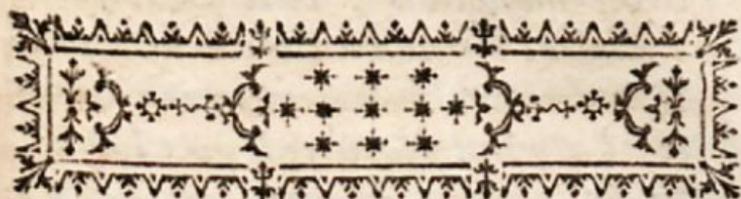
Il est temps de revenir au Centu-

rion que nous avons laissé prêt à par- ANSON.  
 tir pour l'Angleterre. Nous avons dit Ch. XVIII.  
 qu'il mit à la voile de Macao le 26 An. 1744.  
 de Décembre. Il gagna promptement  
 le détroit de la sonde, puisqu'il y jet-  
 ta l'ancre le 14 de Janvier 1744. Il y  
 demeura à faire du bois & de l'eau  
 jusqu'au 19, partit ensuite pour le  
 Cap de Bonne-espérance, & mouilla  
 dans la baye de la Table le 22 de  
 Mars. Cet établissement Hollandois  
 est le mieux pourvu de tous ceux  
 qu'on connoît dans le monde pour  
 le rafraîchissement des matelots après  
 de longs voyages. Le chef d'Escadre  
 y resta jusques vers le milieu d'Avril,  
 enchanté de l'aspect agréable du  
 pays, de la salubrité de l'air, & de  
 toutes les commodités qu'il y trou-  
 va. Pendant qu'il y demeura il enga-  
 gea quarante hommes de renfort,  
 & le 14 d'Avril il se remit en mer  
 après s'être suffisamment muni d'eau  
 & de provisions. Le 30 du même  
 mois, le Centurion vit l'Isle de Saint-  
 te Hélène, mais sans y toucher. Le  
 21 de Juin il arraisonna un vaisseau  
 Anglois chargé pour Philadelphie,  
 & apprit pour la première fois que  
 sa nation étoit en guerre avec la

ANSON.  
Ch. XVIII.  
An. 1744.

France. Il y avoit alors une Escadre Françoisé qui croisoit à l'embouchure du canal, & le Centurion passa au travers à la faveur d'un épais brouillard. Enfin le 26 du même mois à la joye inexprimable de tous les gens d'équipage, ils jetterent l'ancre à Spithéad. Ce fut ainsi que par une suite des aventures les plus extraordinaires, & des malheurs les plus terribles, ils parcoururent tout le globe en trois ans & neuf mois. Tous les Anglois furent dans la joye à l'arrivée du chef d'Escadre : les trésors pris par le Centurion furent transportés sur un nombre de chariots ornés de banderolles espagnoles, par les rues de Londres, aux acclamations de toute la multitude. M. Anson fut avec raison comblé d'honneurs, & les moindres matelots qui avoient partagé les dangers & les fatigues de cette glorieuse entreprise, eurent non-seulement la gloire d'avoir contribué à humilier les ennemis de leur patrie, mais encore jouirent de l'avantage de s'enrichir de leur dépouilles.

*Fin des expéditions de M. Anson.*



# RELATION

## DE L'EXPÉDITION

*Entreprise par les Anglois ,  
contre Carthagène, dans les  
Indes Occidentales ,*

Et du Siège qu'ils firent de cette Place  
en l'année 1741.

---

### CHAPITRE PREMIER.

*Guerre entre l'Angleterre & l'Espagne :  
préparatifs des Anglois pour se ren-  
dre redoutables par mer : état de la  
flotte Angloise : elle met à la voile :  
Effets d'une tempête : ils prennent  
un bâtiment François : ils jettent  
l'ancre à la Dominique : ils remet-  
tent à la voile : ils attaquent cinq  
bâtimens François , feignant de les*

*avoir méconnus : cette flotte joint l'Amiral Vernon à Port-Royal : les Escadres combinées remettent à la voile : l'Amiral découvre le port Louis : la flotte arrive devant Carthagène : disposition pour le débarquement : les Anglois s'emparent de quelques forts avancés.*

Siège de Carthagène. Chap. I. An. 1739. Guerre entre l'Angleterre & l'Espagne.

L'ANGLETERRE ayant déclaré la guerre à l'Espagne en 1739, le Gouvernement résolut de troubler les ennemis, en attaquant leurs possessions dans les Indes Occidentales. Dans cette vue le Colonel Spotswood Gouverneur de la Virginie, forma un projet, dont il donna le plan, & en conséquence il fut autorisé à lever un Régiment d'Américains, composé de quatre bataillons, pour servir sous ses ordres contre les Espagnols ; mais il mourut avant d'avoir pu exécuter son projet, & son Régiment fut donné au Colonel Gouch, qui lui succéda dans le Gouvernement de cette Colonie.

Les Lieutenants furent nommés en Angleterre, à la recommandation du Lord Cathcart, qui fut choisi pour commander les troupes de terre des-

tinées à cette expédition. Il choisit pour ce service des jeunes gens de bonne famille, particulièrement de la Bretagne septentrionale, qui avoient appris les éléments de l'Art Militaire en Hollande, & en d'autres services étrangers, ce qui les rendoit très propres à discipliner des Régiments de nouvelles levées. Leurs commissions furent signées de la propre main de Sa Majesté, mais les Capitaines & les Enseignes furent à la nomination des Gouverneurs des différentes Provinces où les compagnies furent levées, conformément au pouvoir dont ils furent revêtus par le Roi.

Pendant que ces Officiers s'occupent à lever & à discipliner leurs compagnies dans l'Amérique Septentrionale, on levoit six Régiments de Marine en Angleterre. La plus grande partie fut tirée des Gardes à pied, & l'on en donna le commandement à des Officiers dont on connoissoit le mérite & la capacité dans les opérations militaires. Ils apportèrent tous leurs soins à les rendre le plus promptement qu'il fut possible, propres au service des Indes Occidentales, où l'on étoit résolu de transporter le théâtre de la

Siège de  
Carthagène.  
Chap. 1.

An. 1739.

Préparatifs  
des Anglois  
pour se rendre redoutables par mer.

Siège de  
Carthagène.  
Chap. I.

An 1739.

guerre. Ce fut dans le même temps qu'on équipa, & qu'on fit mettre à la voile l'Escadre de M. Anson, dont nous avons rapporté les malheurs & les succès. Elle étoit particulièrement destinée à fatiguer les Espagnols sur les côtes du Chili & du Pérou, & à établir, s'il étoit possible, une correspondance par l'Isthme de Darien avec l'armée & la flotte destinées pour Carthagène, afin que l'une & l'autre coopérasent à l'avantage de la nation.

Etat de la  
flote Angloi-  
se.

Lorsque les regiments de marine furent bien disciplinés, on les fit camper quelque temps dans l'Isle de Wight. Ensuite on les embarqua sur quatre-vingt bâtimens de transport, avec tous les ustenciles militaires dont on pouvoit avoir besoin dans cette expédition, & l'on mit des détachemens tirés des trois anciens regiments à bord des vaisseaux de guerre destinés à agir sous les ordres de l'Amiral Vernon pour ce service : Voici quels étoient ces vaisseaux :

<i>Vaisseaux,</i>	<i>Canons,</i>	<i>Commandants,</i>
Le Roussel. . . . .	80.	{ Sir Chaloner - Ogle; Contre-Amiral de l'Es- cadre bleue. Capitaine Norris.

<i>Vaisseaux,</i>	<i>Canons,</i>	<i>Commandants,</i>
Le Torbay . . . . .	80.	Capitaine Gascoyne ; ayant à bord le Lord Cathcart, Général des troupes de terre.
Le Cumberland . . .	80.	Capitaine Stuart.
Le Boyne . . . . .	80.	Le Chef - d'Escadre Lestock.
La Princesse Amélie .	80.	Le Chef - d'Escadre Hemmington.
Le Chichester . . . .	80.	Capitaine Robert Tre- vor.
Le Norfolk . . . . .	80.	Capitaine Graves.
Le Shrewsbury . . . .	80.	Capitaine Townshend.
La Princesse Caroline	80.	Capitaine Griffin.
Le Suffolk . . . . .	70.	Capitaine Davies.
Le Buckingham . . .	70.	Capitaine Mitchel.
L'Orford . . . . .	70.	Le Lord Auguste Fitz- roi.
Le Prince Frédéric . .	70.	Le Lord Aubrey Beau- clerc.
Le Prince d'Orange .	70.	Capitaine Osborne.
Le Lion . . . . .	60.	Capitaine Cotteril.
Le Weymouth . . . .	60.	Capitaine Knowles.
Le Superbe . . . . .	60.	Capitaine Harvey.
Le Montague . . . . .	60.	Capitaine Chalmers.
Le Deptford . . . . .	60.	Capitaine Mostyn.
Le Jersey . . . . .	60.	Capitaine Lawrence.
L'Auguste . . . . .	60.	Capitaine Dennison.
Le Dunkerque . . . .	60.	Capitaine Cooper.
Le Rippon . . . . .	60.	Capitaine Joliff.
Le York . . . . .	60.	Capitaine Coates.
Le Litchfield . . . .	50.	Capitaine Cleaveland.
L'Ætna . . . . .		} <i>Brûlots.</i>
Le Firebrand . . . . .		
Le Phaéton . . . . .		
Le Vesuve . . . . .		
La Flamme . . . . .		
Le Vulcain . . . . .		
Deux Galliottes à bombes, un Vaisseau d'hôpital, des Vaisseaux de munitions, &c.		

Siège de  
Carthagène.  
Chap. 1.

An. 1739.

Elle met à  
la voile.

Cette flotte nombreuse mit à la voile de Sainte-Helene le dimanche 6 de Novembre 1740, avec un bon vent d'Est-Nord-Est, qui continua jusqu'au vendredi 11 de Décembre, que le temps parut orageux du côté de la proue, & la nuit il y eut un violent ouragan. Le matin du samedi 12 de Novembre, il se changea en une furieuse tempête, qui causa beaucoup de dommage à plusieurs vaisseaux, déchira des voiles, cassa des mâts, & mit toute la flotte en confusion.

Effets d'une  
tempête.

L'Auteur de cette relation qui étoit à bord d'un des plus gros vaisseaux, dit qu'il fut réveillé de grand matin, le jour dont nous parlons par le bruit effrayant des chaînes de pompes, le craquement des affuts de canon, celui des côtés & des planchers des chambres ébranlées par la violence des mouvements, par le brisement impétueux des vagues, les sifflements horribles du vent, le bruit des manœuvres & les clameurs confuses de six cents hommes qui montoient & descendoient entre les ponts.

Les yeux n'étoient pas plus fatigués que les oreilles; aussi-tôt qu'il fut levé il monta sur le demi-pont,

& toute la mer ne lui présenta que les objets les plus effrayants. De toute la flotte on ne voyoit que sept bâtimens dont deux avoient perdu leurs mâts, & les autres couroient avec leurs grandes voiles emportées : les vagues étoient d'une hauteur étonnante, & présentoient l'aspect le plus affreux ; on n'entendit à bord que les cris tumultueux de l'horreur & de l'épouvante ; le vaisseau s'élevoit & s'abaissoit par des mouvements si rapides que les mâts paroissoient agités comme des rozeaux qui cèdent au vent. Un tonneau plein d'eau rompit ses cordes sur le pont, & blessa seize hommes avant qu'on eut pu le détourner : la grande voile fut déchirée en mille piéces : on baissa la vergue pour en ajuster une autre, mais un des bras se cassa avec tant de violence que le coup jetta quatre hommes dans la mer ; il y en eut deux de perdus, & un cinquième eut le genou fracassé entre la vergue & le mât.

Malgré la tempête le vent continuoit à être favorable ; les Anglois poursuivirent leur cours avec la seule voile de Misaine qui leur faisoit faire assez de chemin. Le lundi, quoique

---

Siège de  
Carthagène.  
Chap. 1.  
An. 1740.

Ils prennent  
un bâtiment  
François.

Siège de  
Carthagène.  
Chap. 1.

An. 1740.

le gros temps durât toujours avec de la pluye & de la grêle , on vit à midi quarante voiles de la flotte , & peu-à-peu les bâtimens se rassemblèrent. Le samedi 19 , l'Oxford donna la chasse à un bâtiment qui portoit pavillon François & qui faisoit cours à l'Est : il le conduisit bientôt dans la flotte. Le lundi , le Capitaine Lestock & le Capitaine Hemmington mirent des banderolles bleues en qualité de Chefs d'Escadre , & le mercredi on changea la ligne de bataille à cause de la perte du Cumberland qu'on n'avoit pas vu depuis la tempête du 12 de Novembre. Le lundi 28 le vent fut très fort & il tomba beaucoup de pluye , mais le lendemain le temps s'étant éclairci , les gens s'amuserent à tirer des dauphins ; ces poissons quand ils nagent à côté des vaisseaux & quand ils viennent d'être pris , brillent des couleurs les plus éclatantes , & en général font d'une grande beauté. Ils font continuellement à la poursuite de poissons volants , de la grosseur & de la forme du hareng , avec des nageoires membraneuses qui leur servent à s'élever au dessus de la surface de la mer , & à voler assez

long-temps pour échapper à l'avidité de leurs persécuteurs.

Siège de  
Carthagene.  
Chap. I.

An, 1740.

Le mercredi 30 le vent devint contraire, quoique dans ces latitudes il souffle ordinairement de l'Est pendant toute l'année.

Le mardi 6 de Décembre un des hommes du Chichester se jetta dans la mer & se noya de désespoir, pour avoir souffert la honteuse discipline du vaisseau, à cause de la vermine dont il étoit couvert. Le temps devint calme & l'air étouffant, ce qui occasionna des fièvres ardentes parmi les gens, & en peu de jours la flotte fut couverte de malades; du reste il n'y arriva rien de remarquable.

Le vendredi 30, après s'être arrêtés plusieurs nuits de suite, dans la pensée qu'on étoit près de terre: les Anglois firent voile en suivant les côtes de la Martinique, de la Guadeloupe & de Marigalante, Isles possédées par les François, & ils jetterent l'ancre dans la baye de la Dominique qui est une Isle neutre, quoique des aventuriers de la même nation ayent formé des établissemens dans quelques parties. Le même jour, après leur arrivée dans cette Isle l'ex-

Ils jettent  
l'ancre à la  
Dominique.

Siège de  
Carthagene.  
Chap. I.

An. 1749.

expédition fit une perte irréparable ; par la mort de Charles , Lord Cathcart , Seigneur distingué par sa valeur , sa capacité & son expérience dans l'art militaire , dont le caractère étoit des plus aimables , & qui fut universellement regretté. Cette perte fut d'autant plus grande , qu'il eut pour successeur dans le commandement le Brigadier Général Wentworth , Officier qui n'avoit ni les connoissances , ni la considération , ni la fermeté suffisante pour conduire une entreprise aussi importante.

La flotte demeura sept jours à la Dominique , pour faire du bois & de l'eau : pendant ce temps on dressa à terre des tentes pour les malades , & ceux qui étoient attaqués du scórbut s'y rétablirent d'une manière étonnante. Ils n'y eurent cependant que la jouissance de l'air de terre & de l'eau fraîche en abondance , cette Isle ne pouvant leur fournir d'autres rafraîchissements , quoique le terroir soit fertile & qu'il produise en abondance des citrons , des limons & des oranges , mais les fleurs avoient été détruites par un ouragan , & le petit nombre de planteurs qui

y habitoient avoient caché toutes leurs provisions dans la crainte qu'elles ne fussent pillées par les Anglois.

Siége de Carthagene. Chap. 1.

An. 1740.

Le Vendredi six de Janvier 1741, toute la flotte mit à la voile de la Dominique : le lendemain ils passerent par Monferrat & Nevis qui saluerent l'Amiral de leur canon. Ces Isles présentent l'aspect le plus agréable par leur verdure ainsi que par les champs fertiles qui s'étendent en plaines sur le rivage, & s'élèvent en collines dans l'intérieur du pays.

Ils remettent à la voile.

An. 1741.

Le samedi ils arriverent à saint Christophe, & jetterent l'ancre dans la rade de Basse-terre : ils y trouverent le navire de sa Majesté nommé le Leostoff, ainsi que plusieurs vaisseaux qui avoient été séparés des autres par les ouragans, & qui s'étoient rendus suivant leurs instructions à l'endroit indiqué pour le rendez-vous. Le lendemain l'Amiral continua son voyage avec un temps favorable, à la vue des Isles agréables de Sabe, Santa-cruz, Porto-rico & Hispaniola, la flotte étant alors au nombre de cent-dix-huit voiles.

Ils attaquent 5 bâtimens François, & seignent de les avoir méconnus.

L'après-midi du mercredi 18, ils découvrirent cinq gros vaisseaux vers

Siège de  
Carthagene.  
Chap. I.

An. 1741.

le rivage ; l'Amiral fit aussi-tôt le signal pour que l'Orford, le Prince Frédéric, le Weimouth, le Dunkerque & le York leur donnaient la chasse pendant qu'ils continueroient avec la flotte à faire cours pour la Jamaïque. En conséquence les Anglois allèrent sur les cinq bâtimens qui étoient des vaisseaux de guerre François : Le Lord-Auguste Fitzroi qui commandoit l'Orford ordonna à leur Chef d'Escadre de mettre en mer sa chaloupe & de venir à bord. Le Capitaine François refusa d'obéir ; l'Anglois lui tira une bordée, & ils commencerent un combat très vif. Les deux Escadres étant de force égale se battirent durant toute la nuit avec autant de courage d'un côté que de l'autre : mais le matin le commandant Anglois voyant les pavillons François déployés, arraisonna son antagoniste & feignit d'avoir pris ces bâtimens pour des Espagnols. Le combat cessa aussi-tôt : on se fit des compliments réciproques, on se traita de part & d'autre avec les marques de la plus grande politesse, & l'on se sépara après avoir perdu environ cent hommes de chaque côté : les Anglois

euvent entr'autres de tués le Capitaine des foldats de marine, gentilhomme d'un grand merite, & excellent Officier.

Siège de  
Carthagene  
Chap. 1.

An. 1741.

Cependant Sir Chaloner avec le reste de la flotte fit voile en suivant la côte de la Jamaïque, d'où il vint un pilote à bord, & le vendredi 20, il les conduisit dans le port de Port-Royal où ils trouverent l'Amiral Vernon avec son Escadre : le régiment des Américains septentrionaux y arriva dans le même temps & fut mis en quartier à terre.

Cette flotte  
joint l'Ami-  
ral Vernon à  
Port Royal.

Pendant qu'on se dispofoit à embarquer ce corps, & qu'on s'occupoit à munir les vaisseaux des rafraichiffemens convenables, des provisions & des autres choses nécessaires, il fut tenu un conseil de guerre dans la maison du Gouverneur Trelawney située dans la ville Espagnole. On y décida que toute la flotte porteroit contre le vent, & observeroit les mouvemens de l'Escadre Françoisé, commandée par le Marquis d'Antin qui étoit alors à l'ancre au port-Louis, dans l'Isle Hispaniola.

En conséquence, un corps de négres levé par le Gouverneur ayant

Les Escadres combinées remettent à la voile.

Siège de  
Carthagene  
Chap. I.

An. 1741.

été mis à bord, la flotte mit à la voile de port-Royal sur trois divisions, dont la première sous le commandement de Sir Chaloner Ogle leva l'ancre le 2 de Février. La seconde, commandée par le Chef d'Escadre Lestock, mit à la voile le 6, & l'Amiral Vernon avec la troisième division partit le 11. Le même jour les trois Escadres s'étant jointes, dirigerent leur cours contre le vent, & le 18 de Février les Anglois reconnurent le cap Tiberon où ils furent joints par la chaloupe le Loup qu'on avoit envoyée devant pour avoir des nouvelles. Le Capitaine Dandridge qui la commandoit, dit qu'il avoit été à la vue du port-Louis où il avoit vu dix-neuf vaisseaux de guerre, dont un portoit une banderolle au haut du grand mât.

Sur cette information, la flotte gouverna pour l'Isle de la Vache; elle jeta l'ancre le 23, environ à deux lieues à l'Ouest du port-Louis, le Capitaine Laws qui commandoit la chaloupe le Spence, fut envoyé pour reconnoître ce port, & son rapport fut à peu près le même que celui de Dandridge.

L'Amiral  
Vernon dé-  
couvre le  
Port-Louis.

Le lendemain, l'Amiral Vernon

accompagné du Général Wentworth se mit dans une barge pour sonder la profondeur de l'eau entre l'Isle de la Vache & Hispaniola : le 25, M. Wentworth alla reconnoître en personne dans la chaloupe le Spence ; mais aussi-tôt qu'il eut découvert le port-Louis, il vit clairement que tous les vaisseaux étoient des bâtimens marchands, la plûpart sans agrès, excepté une frégate de quarante canons, & que ce qu'on avoit pris pour une banderolle, étoit la corniche blanche du toit d'une maison qui se trouvoit dans l'alignement du haut, d'un grand mât. Un Officier François se présenta le 25 avec un message du Gouverneur, & l'Amiral refusa de le recevoir ; mais il envoya les Capitaines Boscawen & Knowles faire des excuses de ce refus, savoir de quelles propositions il étoit chargé, & demander la permission de faire du bois & de l'eau dans la baye. Les Capitaines rapporterent une réponse très polie, avec la nouvelle que le Marquis d'Antin avoit mis à la voile le 6 de Février, pour l'Europe, ce qui fut confirmé par l'arrivée du Capitaine Renton qui avoit croisé quelque temps dans le

---

Siège de  
Carthagene.  
Chap. I.

An. 1741.

Siège de  
Carthagène  
Chap. 1.

An. 1741.

navire l'Expérience, à la hauteur d'Hispaniola. Le 27, il fut résolu dans un conseil général de guerre qu'on feroit de l'eau & du bois en toute diligence dans les hayes d'Iros, Tiberon, & donna Maria, pour aller ensuite directement à Carthagène.

La flotte  
arrive devant  
Carthagène.

Pendant sept jours qu'on y passa, on envoya journellement à terre des détachements du régiment Américain, & des Nègres, pour couper des fascines & des piquets: le Weymouth, l'Expérience, & la chaloupe le Spence, sous les ordres du Capitaine Knowles furent détachés pour sonder la baye de Punta-Canoa, environ deux lieues au dessus du vent de Carthagène.

Disposition  
pour le dé-  
barquement.

Le 9 de Mars, toute la flotte fut sous voiles, au nombre de cent vingt-quatre bâtimens, & le soir du mercredi 15 de Mars, elle jetta l'ancre à Playa-Grande, entre la ville de Carthagène & la pointe de Canoa. Les petites frégates & les brulots eurent ordre de se tenir en ligne le long du rivage, comme si l'on eut eu besoin de pousser les opérations au dessus du vent de la ville. Cette feinte fit un tel effet sur les ennemis, qu'ils retirèrent leurs forces des endroits  
les

les plus éloignées, & commencèrent à se retrancher du côté où ils se croyoient menacés du plus grand danger. Le *Dunkerque*, l'*Expérience* & la chaloupe le *Spence* furent aussitôt envoyés sous le vent, pour sonder la côte de *Tierra-Bomba* jusqu'à *Bocca-Chica* qui est l'entrée du port où l'on avoit résolu de commencer les opérations. Le 16 de Mars, il fut tenu un conseil de guerre, pour régler la distribution du butin, conformément aux instructions de sa Majesté. Le lendemain le Général alla à bord du *Lion* reconnoître le rivage & les forts de *Tierra Bomba*, mais les vagues étoient si fortes que son grand mâât tomba, & qu'il fut en grand danger de périr. On fit aussitôt la disposition pour le débarquement des troupes, & le matin du 20, Sir *Chaloner Ogle* avança avec sa division pour détruire les petits Forts de *saint-Jago* & de *saint-Philippe* qui auroient pu nuire au débarquement & empêcher la flotte de jeter l'ancre près du rivage.

Ce service fut rempli avec succès par le *Norfolk*, Capitaine *Graves*, le *Ruffel*, Capitaine *Norris*, & le

Siège de  
Carthagene.  
Chap. 1.

An. 1741.

Les Anglois  
s'emparent  
de quelques  
forts avancés

Siège de  
Carthagene.  
Chap. 1.

An. 1741

Shrewsbury, Capitaine Townshend. Après une vive canonade, les ennemis furent forcés avant le soir d'abandonner les Forts ; mais ce succès ne fut pas sans perte : le cable du Shrewsbury ayant été coupé d'un boulet de canon, le bâtiment fut emporté avant qu'il eut pu jeter une autre ancre, & se trouvant exposé au feu de Bocca-Chica & d'une batterie de fascines, il reçut un dommage considérable dans le corps du bâtiment & dans ses manœuvres, outre la perte de soixante hommes qui furent tués ou blessés, au lieu que ses confors n'en perdirent que dix.



## CHAPITRE II.

*Débarquement des Anglois : on éleve les batteries : feu terrible , qui ne fait presque aucun effet : dispositions pour l'attaque de Boca-Chica : les Anglois s'en rendent maîtres : perte de trois navires Espagnols : suites des succès des Anglois : description de Boca-Chica : les Anglois entrent dans le port : les gens sont à bord dans la disette d'eau : on fait un second débarquement : les Espagnols se croient perdus : ruzé infructueuse des Espagnols.*

**T** O U S les obstacles étant ainsi levés , le Lieutenant-Colonel Cochrane débarqua le même soir avec les grenadiers , & prit possession des Forts ; les galliotes à bombe commencerent à agir sur le chateau de Boca-Chica , & le lendemain matin les grenadiers se formerent sur le rivage , pour couvrir le débarquement du reste de l'armée qui se fit sans opposition ; mais les troupes furent obli-

Siège de  
Carthagene.  
Chap. II.

AN. 1741.

Débarque-  
ment des An-  
glois.

gées de demeurer toute cette nuit sous les armes.

Le 22, après que les nègres, les outils & les tentes furent débarqués, on nétoya le terrain, on dressa les tentes, & l'on mit les troupes à couvert de la rosée de la nuit qui est très malfaine dans ces climats. On fit une tranchée dans les bois, pour couper la communication entre la ville & les Forts qui sont à l'embouchure du port, & l'on ouvrit une autre tranchée vers celui de Bocca-Chica qu'on vouloit battre en brèche d'une batterie de fascines, élevée sous la direction de M. Moor, premier Ingénieur, homme très instruit & très expérimenté. En même-temps il fit élever une autre batterie de mortiers qui furent défendus contre le feu des ennemis, par des poinçons remplis de fable, & le 24 ils commencerent à tirer sur le château, conjointement avec les galiotes à bombes.

La grande batterie de canons ne put être achevée avec autant de diligence : les travailleurs non-seulement étoient harrassés par le feu des ennemis qui tiroient avec la plus

Siège de  
Carthagene.  
Chap. II.

An. 1741.

On élève  
des batteries.

grande vivacité, mais encore ils étoient tellement abbatus par la chaleur du climat, qu'ils ne pouvoient supporter la fatigue. Les Nègres, sur qui l'on croyoit pouvoir compter pour ce travail, étoient si épouvantés par le feu de Boca-Chica, qu'ils jettoient leur charge & prenoient la fuite à chaque coup de canon qu'ils entendoient.

Par toutes ces raisons, l'Ingénieur représenta au conseil de guerre que l'ouvrage ne pouvoit être bien fait si l'on n'ajoûtoit un renfort de seize cents hommes aux troupes déjà débarquées. Il restoit un grand nombre de soldats à bord de la flotte, & le Général demanda ce secours, mais l'Amiral le refusa, sous prétexte qu'il n'étoit nullement nécessaire.

Le 28 de Mars, lorsque le parquet de la batterie fut élevé presque à la hauteur des embrasures, les Officiers de terre assemblés en conseil de guerre, résolurent de demander que l'Amiral les aidât à détruire une batterie de fascines, nommée la Barradera qui étoit de l'autre côté du port, & qui leur causoit beaucoup de dommage en interrompant leurs travaux.

Siège de  
Carthagene.  
Chap. II.

An. 1741.

En conséquence de cette demande, un détachement de trois cents matelots soutenu par un corps des soldats qui demeuroient toujours sur la flotte, furent envoyés la nuit dans des chaloupes, sous les ordres des Capitaines Boscawen, Watfon, Coats, Washington, de M. Murray & du Lieutenant Forêt : ils attaquèrent la batterie avec le plus grand courage, repoussèrent les ennemis & enclouèrent le Canon.

Le 30 on éleva un épaulement à gauche de la grande batterie de canon, pour la couvrir du feu des vaisseaux de guerre ennemis, qui étoient postés entre les forts de Boca-Chica & de Saint Joseph, en sorte qu'ils tenoient l'entrée du port entièrement bloquée. Le même jour, on vit que les ennemis réparoisent la batterie de Barradera, qui n'avoit été démolie qu'imparfaitement. Ils furent bientôt en état de renouveler leur feu, & de nuire beaucoup aux troupes Angloises : l'Amiral donna ordre à un vaisseau de soixante canons de tirer sur cette batterie, mais ce fut avec très peu d'effet.

Feu terrible  
qui ne fait  
presque au-  
gun effet.

Le 2 d'Avril, la batterie Angloise

étant finie , elle commença de grand matin à tirer sur le fort de Boca-chica (a) avec vingt-quatre gros canons & quarante petits mortiers , & Coë-horns , qui firent un très grand effet en tirant alternativement. Les ennemis répondirent à ce feu avec autant de vigueur , tant du château que de la batterie de fascines du côté de Bar-radera & de leurs vaisseaux.

Le lendemain , le chef d'Escadre Lestock , qui étoit demeuré avec sa division au-dessus du vent de toute la flotte , arbora une grande bannière rouge , leva l'ancre dans le navire le Boyne , & avec la Princesse Amélie , le Prince Frédéric , le Hampton-court , le Suffolk & le Tilbury , il s'avança pour canonner les Forts de Boca-chica & Saint Joseph , le vais-

(a) Les ennemis ayant négligé d'éclaircir les bois dans le voisinage de Boca-chica , l'Ingénieur Anglois profita de cette faute , pour mettre à couvert les travailleurs , employés à élever la batterie ; les Espagnols ne pouvoient les voir ; ce qui les obligeoit de diriger leur feu au hazard. Aussitôt que la batterie fut finie , les arbres furent renversés , & elle parut tout-à-coup ( dit l'auteur Anglois ) comme par un effet de quelque art magique.

Siège de  
Carthagene.  
Chap. II.

An. 1741.

seau de guerre Espagnol & la batterie de Baradera. Lorsque ce chef d'escadre passa devant la ligne de la flotte, tous les vaisseaux manœuvrèrent pour lui faire honneur, on le salua par trois cris d'acclamations, & toute la musique joua l'air Anglois *Britons Strike Home*. Cette Escadre s'étant avancée le plus près des forts qu'il fut possible, chaque vaisseau s'étant mis sur ses cables, on commença une canonade furieuse, dont le lecteur peut se former une idée en se représentant le feu de plus de cinq cents pieces de gros canon, outre un très grand nombre de mortiers & de coëhorns, qui ne cessèrent de tirer pendant la plus grande partie du jour. Le soir les vaisseaux Anglois se retirèrent, après avoir souffert un dommage considérable, & le lendemain matin ils renouvelèrent leur feu avec autant de vivacité que le jour précédent, mais il ne fit que très peu d'effet contre les ennemis, & aucun sur la face du bastion occidental, qui étoit battu en breche par la batterie de terre. Dans cette journée le Lord Aubrey Beauclerc qui commandoit le Prince Frédéric perdit la

vie, & fut généralement regretté : M. Moor, premier Ingénieur fut aussi tué sur la batterie de terre, ce qui fut une très grande perte pour le succès de l'expédition. Le soir un nouveau détachement de matelots & de soldats, commandés par le Capitaine Watson fut transporté dans des chaloupes sur le rivage de la Barradera : ils brûlèrent la batterie sans opposition, ainsi qu'une chaloupe qui étoit de l'autre côté d'une langue de terre & qui fournissoit des munitions à cette batterie.

Siège de  
Carthagene.  
Chap. II.

An. 1741.

Cependant la batterie Angloise tira jour & nuit sans intermission, jusqu'au 5 que la breche fut jugée praticable par un Ingénieur qu'on avoit envoyé pour reconnoître. Alors on résolut en conseil de guerre de faire l'attaque le soir même : on fit aussitôt les dispositions, & on les communiqua à l'Amiral, qui pour faire une diversion favorable convint d'envoyer ses chaloupes bien équipées & bien armées sous les ordres du Capitaine Knowles, contre le fort Saint Joseph, & les vaisseaux Espagnols, pendant que les troupes de terre seroient occupées à donner l'assaut à

Dispositions  
pour l'atta-  
que de Boca-  
chica.

Siège de  
Carthagene.  
Chap. II.

An. 1741.

la breche de Boca-chica. Quand on eut pris ces précautions, les troupes s'avancerent pour l'affaut vers cinq heures après midi. Le corps des enfans perdus fut composé d'un sergent, de douze grenadiers & de trente volontaires, qui furent suivis de deux cents soixante grenadiers, commandés par le Lieutenant-Colonel Macleod. Après eux marchoit le Colonel Daniel à la tête de cinq cents hommes & de quelques petits corps, qui portoient des échelles, des haches & d'autres instruments, pour qu'on put en faire usage, s'ils étoient jugés nécessaires. Ils furent encore soutenus par cinq cents hommes, sous les ordres du Lieutenant-Colonel Cochrane, & M. Blakeney, brigadier du jour, eut la direction de l'attaque.

Les Anglois  
s'en rendent  
les maîtres.

Trois bombes jettées de la batterie donnerent le signal pour que les troupes se misent en mouvement: on commença par tirer une volée à boulet dans la breche, suivie d'une autre volée de grapes de raisin, ce qui obligea les sentinelles du rempart à se mettre à couvert & les empêcha de remarquer les troupes quand elles

se mirent en marche pour l'attaque. Cependant avant que les Anglois eussent gagné le pied des remparts, ils entendirent les tambours des Espagnols qui battoient aux armes, le sommet de la brèche fut garni de troupes, & les vaisseaux de l'ennemi ainsi que le fort Saint Joseph commencerent à tirer à grappes de raisin sur les assaillants, mais ils ne firent que peu d'effet. Malheureusement pour les Espagnols le commandant Dom - Blas étoit à bord d'un des vaisseaux, la garnison fut faisie d'une terreur panique, & prit la fuite avec la plus grande précipitation par une des portes, d'abord que les grenadiers eurent commencé à monter à la breche.

Aussi-tôt après que les troupes Angloises eurent pris possession du fort, l'Africa & le San-Carlos deux vaisseaux de guerre Espagnols furent coulés à fond par leurs ennemis. Le feu prit au Saint Philippe bâtiment de la même nation, soit par les boulets rouges qui venoient de la batterie de terre, soit que les Espagnols l'eussent mis eux-mêmes. Il brûla jusqu'à ce que la flâme eut gagné la Sainte-Bar-

Siège de  
Carthagene.  
Chap. II.

An. 1741.

Perte de  
trois navires  
Espagnols.

Siège de  
Carthagene.  
Chap. II.

An. 1741.

Suite des  
succès des  
Anglois.

be, & alors il fut en l'air avec une explosion furieuse.

Pendant tous ces événements, les chaloupes armées de la flotte, commandées par le Capitaine Knowles, s'avancèrent à force de rames du côté de la Barradera, les soldats & les matelots descendirent, & essayèrent de surprendre le fort Saint Joseph; mais ayant été découverts ils se trouverent tellement exposés à l'artillerie de ce fort, qu'ils furent obligés de se retirer sous le couvert des buissons jusqu'à ce qu'il eut été évacué par les ennemis, qui jugerent impossible de conserver ce poste après la prise de Boca-chica. En même-temps l'Amiral avoit donné ordre à son détachement de l'attaquer avec les chaloupes, mais les Anglois y entrèrent sans trouver aucune opposition. Ils bordèrent ensuite le Galicia, commandé par Dom-Blas, où ils trouverent deux Officiers & soixante hommes, qui n'avoient pas eu le temps de s'échapper: Enfin ils démolirent une forte barre qui traversoit l'entrée du port, & dont une des extrémités avoit déjà été coupée par un deta-

chement de troupes de terre que commandoit un Ingénieur, nommé M. Blane, & le Lieutenant Bennet, qui avoit entré le premier dans la breche. Ainsi les Anglois se trouverent les maîtres de tous les forts & de toutes les défenses du port de Boca-chica, en quoi les ennemis mettoient leur principale confiance. Il est vrai que les succès de cette après-midi & de cette soirée furent étonnans, relativement à la situation de l'entrée du port & à la maniere dont il étoit fortifié.

Cet endroit est nommé Boca-chica, ou petite bouche, parce que le canal en est très étroit, & qu'il est disposé de façon par rapport au rivage, que le vent alisé, qui vient toujours de l'Est, ne peut jamais être assez favorable pour y faire entrer de force une Escadre de vaisseaux de guerre. A l'un des côtés de cet étroit canal, près du rivage, les Espagnols ont élevé le fort de Boca-Chica, qui est un quarré régulier, avec quatre bastions montés de quatre-vingt-quatre pièces de gros canon, outre un mortier très grand, & plusieurs coëhorns. De l'autre côté est le fort

Siège de  
Carthagene.  
Chap. II.

An. 1744.

Description  
de Boca-chi-  
ca.

Siège de  
Carthagene.  
Chap. II.

Aa. 1741.

Saint-Joseph, dans une petite isle, séparée du continent de la Barradera par une gorge étroite. Ce fort étoit monté de trente-six canons, dont la plus grande partie étoient au niveau de l'eau : entre ces deux forts, on avoit construit une barre très forte, composée de cables, de chaînes & de poulies, qui occupoit toute l'entrée du port, & au-dedans étoient quatre vaisseaux de guerre, montés chacun de soixante & quatre pieces de canon, qui étoient amarrés en ligne pour défendre le passage. Outre ces fortifications, il y avoit la batterie de fascines dont nous avons déjà parlé sur le rivage de Barradera : elle incommoda beaucoup les Anglois dans leurs approches, ainsi que les petits forts de Saint-Philippe & de Saint Jago, mais les vaisseaux les démolirent avant que leurs troupes descendissent.

Immédiatement après la réduction de Boca-chica, on prit des mesures pour rembarquer les troupes, l'artillerie & les munitions. Le Chef d'Escadre Lestock fut chargé de demeurer avec sa division à l'entrée du port, & le reste de la flotte entra dans le

port extérieur, aussi-tôt que le canal eut été nétoyé des débris des vaisseaux qu'on y avoit coulés à fond.

Le vendredi 7, le Griffin & l'Orford eurent ordre de s'avancer, & de prendre poste à l'entrée du port intérieur, nommé Surgidero : le Weymouth & la Chaloupe le Corsaire furent détachés de l'autre côté du port, pour démolir deux petites batteries de chaque côté du Passo-Cavallos ou passage des chevaux, petite crique par où les provisions étoient portées dans la Lagune, d'où elles passaient dans la ville. Ce service fut rempli sans aucune opposition, sous les ordres du Capitaine Knowles, qui en même-temps prit quelques ourques & quelques barques, dont on fit un grand usage pour fournir la flotte d'eau, qu'elles alloient prendre à un quai voisin d'une excellente source.

Cette fontaine fut une découverte très favorable aux gens de la flotte, qui jusqu'alors avoient été réduits à une très petite quantité d'eau, puisqu'on n'en donnoit qu'une pinte & demie à chaque homme par jour. Rien n'est plus nécessaire que l'eau, sur-

Siège de  
Carthagene.  
Chap. II.

An. 1747.

Les Anglois  
entrent dans  
le port,

Les gens  
sont à bord  
dans la disette  
d'eau.

tout dans un climat où le fluide animal s'évapore avec tant de force, qu'il en auroit fallu autant de doubles pots, nommés en Angleterre gallons, pour réparer la dissipation de vingt-quatre heures, chez des hommes que le soleil mettoit continuellement en fueur, par l'ardeur de ses rayons perpendiculaires, & qui n'étoient nourris que de bœuf gâté, de porc rance, & de pain fourmillant de vers. Cette réserve ne venoit certainement pas de disette, car outre tous les tonneaux qu'on avoit remplis d'eau fraîche à Hispaniola, il n'étoit pas resté un seul poinçon vuide, un seul baril à mettre du bœuf ou du porc qui n'eut été employé à cet usage : mais dans plusieurs bâtiments on avoit eu si peu de soin à nétoyer ces vases, que l'eau s'y étoit corrompue & avoit pris une odeur abominable ; ce qui obligeoit les hommes à se tenir le nez d'une main pendant que de l'autre ils portoient le pot à la bouche.

Si l'on avoit jetté alors tous ces poinçons de mauvaise eau en mer, il est évident qu'on auroit pu les remplir aisément par un moyen qu'on

pratique souvent, & que les troupes de terre mirent alors en usage : c'est d'enfoncer des baquets percés sur le rivage, où ils font bien-tôt remplis d'une eau potable qui se filtre d'elle-même à travers le sable.

A l'égard de la portion de brandevin donnée à chaque homme, l'Amiral par un grand effet de sa sagacité naturelle, ordonna de la mêler avec une portion d'eau, sans qu'elle fut adoucie ni corrigée; ce qui formoit une boisson si désagréable qu'aucun homme ne la pouvoit avaler sans le plus grand dégoût.

Le 10, il fut résolu dans un conseil de guerre général, tenu à bord du vaisseau Amiral, de débarquer les soldats, l'artillerie & les munitions dans un endroit nommé la Quinta, du côté de terre de Carthagène, au dedans du surgidero, ou embouchure intérieure de l'ancre qui étoit défendu d'un côté par un Château nommé Castel-grande, & de l'autre par un petit fort, nommé Manzanillo, entre lesquels les ennemis avoient coulé à fond sept Gallions & deux gros vaisseaux de guerre, pour embarrasser le canal : en même-temps on

Siège de  
Carthagène.  
Chap. II.

An. 1741.

On fit un  
second débar-  
quement.

Siège de  
Carthagene.  
Chap. II.

An. 1741.

convint que l'armée de terre feroit renforcée par des détachements des regiments demeurés à bord des vaisseaux de guerre.

L'objet de ce second débarquement étoit de couper toute communication entre la ville & la campagne, & d'assiéger le fort Lazare, situé sur le sommet d'une hauteur qui commande la ville de Carthagène: on ne doutoit pas aussi que l'Amiral ne coopérât avec l'armée de terre, en envoyant quelques-uns de ses plus gros vaisseaux pour battre la ville.

Les Espagnols se croyent perdus.

Le Capitaine Knowles eut ordre de disposer ses canons pour battre Castel-Grande, qui fut abandonné, ainsi que le fort du côté opposé; il prit immédiatement possession du château, où il y avoit soixante & quatre pièces de canon, & il en fut nommé Gouverneur. Pendant tous ces mouvements M. Renton, Capitaine de l'Expérience, alla reconnoître le canal où les gallions & les vaisseaux de guerre avoient été coulés à fond: il trouva que l'arrière du Conquerant étoit demeuré à flot, ce qui donna le moyen de faire retourner ce bâtiment, & d'ouvrir un passage dans le

Surgidero pour deux galliotes à bombes. Elles furent couvertes par deux autres vaisseaux, chacun de 20 canons & commencerent à agir contre la ville, mais on les avoit amarées à une trop grande distance pour qu'elles pussent faire beaucoup d'effet. Cependant quelques-unes des bombes trouverent leur place, & mirent le feu à plusieurs maisons, ce qui parut jeter les ennemis dans une espeece de désespoir; ils brûlerent eux-mêmes un vaisseau de guerre François, qui étoit à l'ancre près des murs de la ville; quoiqu'ils ne pussent croire que ce bâtiment fut en danger d'être pris des Anglois, à moins qu'ils ne jugeassent que la ville étoit prête de tomber entre leurs mains.

L'Amiral ayant jetté l'ancre avec son Escadre près de Castel-Grande, on ne perdit pas de temps pour faire le second débarquement à la Quinta: les bâtiments de transport avec les troupes, les munitions & l'artillerie mirent à la voile de Boca-chica pour entrer dans le port: on fit les dispositions pour la descente le matin du 16. Le Weymouth, la chaloupe le Cor-

---

Siège de  
Carthagene,  
Chap. II.

An. 1741

Siège de  
Carthagene.  
Chap. II.

An. 1741.

faire, & deux ou trois brulots qui avoient passé par le canal, ayant eu ordre de tirer à grapes de raisin toute la nuit précédente, pour nétoyer les bois & le rivage voisins de l'endroit où l'on vouloit débarquer.

Le 16 d'Avril la premiere division des foldats, montant à quatorze cents hommes, commandés par le Brigadier Blakeney, se rendirent au rendez-vous sous le bord du Weymouth. A cinq heures du matin, le Colonel Grant, à la tête des grenadiers, descendit sans opposition: il fut suivi par le reste, & tous se formerent en ordre de bataille, pour marcher contre les ennemis. Ils furent joints par deux cents Américains, pour servir de pionniers, par les nègres, & par un parti de mulâtres, avec huit piéces de campagne. Ils commencerent à s'avancer dans le bois, & ayant atteint la tête du défilé, après avoir eu un homme tué par le feu d'un parti, ils apperçurent les Espagnols, au nombre de sept cents, rangés sur le rivage, de façon qu'ils couvroient le chemin qui conduit à la ville. Ils faisoient une bonne contenance, & paroissoient déterminés à disputer le ter-

rein, d'où le Général donna ordre aux grenadiers de les déloger : mais comme ils étoient obligés de passer par un défilé étroit bordé à gauche pas des lagunes, & à droite par un épais hallier, on envoya un parti de soldats Américains dans le dernier, pour tomber sur l'arrière-garde de quelques petits partis qu'on avoit placés dans les buissons, afin qu'ils battissent en flanc les Anglois à mesure qu'ils avanceroient.

Siège de  
Carthagene.  
Chap. II.

An. 1741.

Les grenadiers marcherent avec beaucoup d'ardeur & fort peu de perte, malgré les deux feux de l'ennemi : le peloton du front fit sa décharge à la distance d'une demi portée de fusil, fit demi tour à droit & à gauche pour reprendre la queue, & laisser à ceux qui les suivoient la liberté d'avancer. Les Espagnols sur ce mouvement crurent que tout le corps se débandoit, & marquerent leur joie par de grands cris ; mais ils furent bientôt convaincus du contraire par l'activité du feu des autres pelotons. Eux-mêmes tournerent le dos, & prirent la fuite dans la plus grande confusion vers la ville ; on ne crut pas devoir les poursuivre, parce qu'on

Ruze in-  
fructueuse des  
Espagnols.

Siège de  
Carthagene.  
Chap. II.

An. 1741.

jugea que ce parti n'avoit été envoyé que pour attirer les Anglois dans une embuscade, ou à la portée du canon de la place & du fort San-Lazaro.

Quand on eut posté les gardes nécessaires, & que les troupes eurent été mises à couvert au moyen de quelques maisons & huttes qui joignoient la Quinta, on envoya un parti prendre possession d'un couvent situé sur le sommet d'une hauteur, nommée la Popa, où l'on fit quelques prisonniers & qu'on laissa à la garde d'un Officier. Le lendemain le Général, accompagné du Brigadier Guise, alla de cet endroit reconnoître la ville, & il fut discuté dans un conseil de guerre si l'on attaqueroit ou si l'on n'attaqueroit pas le fort la nuit suivante, avant que les ennemis eussent eu le temps de finir sur la hauteur quelques ouvrages auxquels ils travailloient avec la plus grande diligence : mais cette entreprise fut différée, parce qu'on n'avoit pas encore débarqué les munitions nécessaires des vaisseaux d'ordonnance. Cependant le même soir, on débarqua cinq pieces de canon avec de la poudre & des boulets ; un nombre d'Américains

étant aussi descendus avec les outils nécessaires, ils commencèrent à nettoyer le terrain pour former un camp, quoique les Européens souffrissent excessivement de la chaleur, ce qui retarda beaucoup le travail.

---

Siège de  
Carthage.  
Chap. 11.

An. 1741.



---

 CHAPITRE III.

*Les troupes de terre demandent à être soutenues par les vaisseaux : mauvaise conduite de l'Amiral Vernon : méfintelligence entre les Officiers de terre & ceux de mer : vigoureuse défense des Espagnols : les maladies se mettent parmi les Anglois : foiblesses du Commandant des troupes de terre : mauvais succès d'une attaque mal concertée : les Anglois sont repoussés : misere excessive des malades & des blessés : elle est la suite funeste de la discorde entre les chefs : entêtement de l'Amiral : On se dispose à rembarquer les troupes : épreuve imprudente de l'Amiral : les Anglois lèvent le siège : Ils remettent à la voile.*

---

Siège de Carthagene.  
Ch. III.  
An. 1741.

**L**E 18 d'Avril, le conseil de guerre s'étant rassemblé, on examina le rapport fait par le premier Ingénieur, & l'on prit en considération tout ce qu'on avoit appris des déserteurs. Les membres furent unanimement d'avis qu'avant

Les troupes de terre demandent à être soutenues par les vaisseaux.

qu'avant d'attaquer le Fort il étoit nécessaire d'élever une batterie, & l'Ingénieur eut ordre de mettre son plan devant le conseil avec la plus grande diligence. Cette résolution fut aussi-tôt communiquée à l'Amiral, & l'on y joignit le sentiment des membres, portant que le succès de l'entreprise seroit beaucoup facilité si l'Amiral donnoit ordre aux galiotes à bombes de tirer sur le Fort San-Lazaro qui pourroit aussi être battu par un des gros vaisseaux de guerre qui étoient actuellement dans l'inaction.

Siège de  
Carthagene.  
Chap. III.

An. 1741.

L'Amiral traita avec le plus grand mépris le projet d'élever une batterie, & dit qu'on n'avoit nullement besoin de canon pour se rendre maître d'un Fort d'aussi peu de défense, qui seroit certainement abandonné aussi-tôt que les Anglois paroîtroient y vouloir donner l'affaut. A l'égard des galiotes à bombes & du projet de battre San-Lazaro, il ne fit aucune réponse positive.

Mauvaise  
conduite de  
l'Amiral Ver-  
non.

Quelque fâcheuse que soit une vérité, nous ne pouvons la passer sous silence : il s'éleva entre les Officiers de terre & de mer une jalousie aussi

Méintelli-  
gence entre  
les officiers  
de terre &  
ceux de mer

Siège de  
Carthagene.  
Chap. III.  
An. 1741.

basse que ridicule & pernicieuse ; qui dura pendant tout le cours de cette expédition. Les Chefs de l'un & de l'autre côté, soit par foiblesse, soit par méchanceté, faisoient toutes les occasions de se traverser réciproquement, & de marquer le mépris qu'ils faisoient les uns des autres, dans le temps où la vie de tant de braves sujets, l'intérêt & l'honneur de leur patrie auroient demandé qu'ils eussent agi avec autant de zèle que d'unanimité. Au lieu de conférer les uns avec les autres, & de coopérer à leurs opérations mutuelles, avec vigueur & avec cordialité, ils commencèrent à tenir des conseils séparés, dresserent d'injurieuses remontrances & s'envoyèrent de part & d'autre des messages propres à irriter de plus en plus les esprits ; & pendant que chacun s'attachoit uniquement à ne point s'exposer à être cité dans la cour martiale, tous paroissoient contents des fautes ou des négligences qu'ils remarquoient les uns dans les autres. Le corps des marins & celui des Officiers de terre sembloient attendre avec une maligne joie que l'expédition manquât, dans l'espéran-

ce où chacun étoit de voir que son antagoniste en feroit noté d'infamie. D'un côté l'Amiral étoit un homme d'une intelligence très bornée, plein de préjugés, d'une arrogance insupportable, & qui se laissoit entraîner par l'impétuosité de ses passions; de l'autre, le Général, quoiqu'il eut quelques bonnes qualités, manquoit totalement d'expérience, de considération & de fermeté.

Les Espagnols jugeant par la vigueur avec laquelle on avoit poussé les premières opérations, qu'ils ne pouvoient être trop attentifs à faire les préparatifs nécessaires pour bien recevoir un ennemi qui leur paroïsoit si entreprenant, employèrent tous leurs efforts, & donnerent toute leur attention à augmenter les défenses de San-Lazaro, en montant un nombre prodigieux de pièces de canon sur les remparts, & en faisant de nouveaux ouvrages sur la hauteur pour retarder les opérations du siège. En même-temps ils firent avancer quelques pièces d'artillerie, pour battre les gardes avancées des Anglois & leur quartier général; mais elles ne firent que très peu d'effet.

Siège de  
Carthagene.  
Chap. III.

An. 1741.

Vigoureuse  
défense des  
Espagnols.

Siège de  
Carthagene.  
Chap. III.

An. 1741.

Les mala-  
dies se met-  
tent parmi les  
Anglois.

La saison pluvieuse commença alors avec tant de violence, qu'il étoit à peine praticable de tenir la campagne : depuis le lever jusqu'au coucher du soleil on étoit inondé d'un déluge continuel, & pendant la nuit les éclairs faisoient une lumière si brillante & si peu interrompue, qu'on pouvoit lire aisément dans les plus petites impressions. De tels changements dans l'atmosphère sont toujours accompagnés de maladies épidémiques, & tant d'hommes en furent attaqués, qu'il en restoit à peine un nombre suffisant pour monter les gardes dans le camp ; à plus forte raison en manquoit-il pour couper le bois & pour élever une batterie avec laquelle on put attaquer en forme le Fort de San-Lazaro.

Sur cet état fâcheux, il fut résolu dans le conseil de guerre de faire une entreprise pour surprendre ce Fort, & l'on prépara aussi-tôt les échelles & tous les autres instrumens nécessaires. Cette résolution paroît avoir été le résultat d'un rapport de quelques Ingénieurs qui avoient été reconnoître la place, & qui assurèrent que le rempart n'étoit pas élevé ni

garanti par aucun fossé, mais qu'il y avoit un chemin large d'une petite pente douce qui conduisoit à la hauteur, & une porte de bois sur la gauche qu'on pouvoit forcer sans beaucoup de difficulté. Quoique ce rapport soutenu par celui du déserteur qui s'offroit à servir de guide, put être de quelque poids auprès du Général, il paroît qu'il fut particulièrement excité à exposer la vie de tant de braves Anglois dans une entreprise aussi téméraire, uniquement pour céder aux importunités de l'Amiral qui le pressoit par des messages réitérés & par des lettres piquantes de former une attaque qui, disoit-il, ne pouvoit manquer de réussir. Il est vraisemblable qu'en cette occasion M. Wentworth craignit s'il se refusoit à cette entreprise qu'on n'alléguât & peut-être qu'on ne fut persuadé en Angleterre que la ville auroit été réduite s'il l'avoit tentée.

Au lieu de sacrifier ses propres connoissances & tant de bons soldats à d'aussi foibles considérations, le Général auroit dû se conduire par les lumieres de son propre jugement, & dire de son côté que pour mettre

Siège de  
Carthagene.  
Chap. III.

AN. 1741.

Foiblesse  
du Comman-  
dant des trou-  
pes de terre.

Siège de  
Carthagene.  
chap. III.

AN. 1741.

l'armée de terre en état d'agir avec quelque espérance de succès, il falloit que l'Amiral attaquât la ville avec ses gros vaisseaux qui demeuroient dans l'inaction, quoique les hommes ne demandassent que cette occasion de signaler leur courage. On répandit alors artificieusement le bruit qu'il n'y avoit pas suffisamment d'eau pour que les vaisseaux pussent approcher d'assez près & battre en brèche, & l'on ajoûta que l'Amiral méritoit des louanges de ne pas exposer les navires de Sa Majesté dans cette incertitude. Il est évident au contraire par les attestations des meilleurs pilotes, & par les profondeurs des différents endroits du port marqués dans une carte authentique; qu'on auroit pu amarrer en ligne quatre ou cinq vaisseaux de quatre-vingt canons près des murs de Carthagène; & si l'on avoit fait cette démarche, il est probable que la ville se seroit rendue aussi-tôt, puisque les habitants n'avoient pas d'autre attente & qu'ils avoient envoyé dans l'intérieur du pays leurs femmes & leurs enfants avec leurs effets les plus précieux. A l'égard de ce qu'on disoit que M.

Vernon ne devoit pas risquer les navires de Sa Majesté dans l'incertitude, il suffit d'observer que cette maxime souvent adoptée par d'autres Commandants, est très mal fondée sur des précautions aussi mal entendues : que les vaisseaux de Sa Majesté sont destinés à faire le service, & qu'ils n'agiroient presque jamais s'ils ne s'engageoient avec quelque incertitude ; mais il est temps de revenir aux troupes de terre.

Quand on eut fait les dispositions pour l'attaque de San - Lazaro, & qu'on eut préparé tout ce qui étoit nécessaire, le 19 d'Avril, les troupes destinées pour ce service eurent ordre de monter la parade à deux heures du matin sur le rivage : elles s'y formerent, s'avancèrent vers le Fort, & un peu avant le point du jour elles commencerent à monter la hauteur, les grenadiers étant commandés par le Colonel Grant, quoique le brigadier Guise fut chargé du commandement de toute l'attaque. La division qui avoit ordre de suivre le chemin accessible à la droite du Fort, fut conduite dans les ténèbres vers le centre par une erreur

Siège de  
Carthage. ne.  
Chap. III.

AN. 1741.

Mauvais succès d'une attaque mal concertée.

Siège de  
Carthagene.  
Chap. III.

An. 1741.

du guide, où elle trouva la montagne très rude & le chemin rompu. Malgré ces obstacles, un nombre de soldats gagnèrent le sommet & se jetterent dans les retranchements des ennemis où la plus grande partie furent tués, faute d'être soutenus immédiatement par les autres pelotons qui ne pouvoient avancer que lentement à cause de l'inégalité du terrain. Le Colonel Grant monta à la gauche avec le plus grand courage, mais il reçut une blessure mortelle avant qu'on eut pu retirer aucun avantage de son succès: en même-temps le guide fut tué, & il périt beaucoup des assaillants, en sorte que l'Officier à qui passoit le commandement ne fit plus aucuns progrès, mais il demeura sur le penchant du côteau exposé à un feu très vif tant de la ville que du château, qui fit périr beaucoup de troupes.

Les échelles, les sacs de laine, ni les grenades ne purent être d'aucun usage en cette occasion: les Américains qui les portoient à l'arrière-garde voyant que les troupes tomboient par pelotons, refuserent d'avancer avec leur charge; mais quoi-

qu'ils ne voulussent pas marcher comme pionniers, un grand nombre d'entr'eux prirent les fusils qu'ils trouverent dans la campagne, se mêlerent avec les troupes, & se conduisirent avec la plus grande bravoure.

On doit aussi remarquer pour l'honneur de l'armée en général que tous les Officiers & tous les soldats se comporterent avec le courage, l'ardeur & la persévérance la plus étonnante dans cette malheureuse circonstance, quoique le plus grand nombre n'eussent jamais vu d'ennemi en face avant cette périlleuse conjoncture.

Aussi-tôt que le jour eut mis le Général en état de connoître la position de ses troupes, il envoya dire au Brigadier Guise que s'il pouvoit aller en avant, il seroit soutenu par un corps de cinq cents hommes qui eurent ordre de s'avancer aussi-tôt : mais les soldats étoient totalement découragés, & le nombre des ennemis augmentoit à chaque instant par les renforts de troupes fraîches qui venoient de la ville, & qui égaloient, si elles ne surpassoient, celui des as-

Siège de  
Carthagene.  
Chap. III.

An. 1741.

Siège de  
Carthagene.  
Chap. III.

An. 1741.

Les Anglois  
sont répus-  
sés.

faillants qu'ils attendoient sur la hauteur sans s'ébranler.

On jugea alors qu'il n'y avoit d'autre parti à prendre que celui de la retraite, & elle fut soutenue par les cinq cents hommes qui étoient à l'arrière-garde; mais ce ne fut qu'après une perte de deux cents hommes tués du côté des Anglois, & de quatre cents blessés dont la plus grande partie ne purent jamais se rétablir. Il y en eut seize de pris par les Espagnols qui les traiterent avec beaucoup d'humanité, & qui firent les plus grands éloges de la valeur des assiégeants. On convint d'une suspension d'armes de quelques heures, pour enterrer les morts; ensuite on éleva un parapet devant la garde avancée pour mettre les hommes à couvert, & l'on élargit les travaux pour y placer deux mortiers qui commencerent à tirer deux jours après avec beaucoup d'effet sur San-Lazaro.

Misere excessive des  
malades & des  
blessés.

Les malades & les blessés furent mis le lendemain sur les bâtimens de transport & sur les vaisseaux qu'on nomme d'hôpital où ils tomberent

dans un état de langueur, faute des secours & des soins nécessaires. On les laissa manquer de chirurgiens, de gardes, de cuisiniers & de provisions: ils furent mis entre les ponts dans de petits navires où ils ne pouvoient se tenir debout, roulant pour ainsi dire dans l'ordure; des milliers de vers s'engendroient dans leurs plaies qui n'avoient d'autre pansément que celui qu'ils se faisoient eux-mêmes, en les lavant avec leur portion d'eau-de-vie. On n'entendoit que des gémissements, des lamentations & les cris du désespoir de ceux qui appelloient la mort, pour être délivrés de tant de miseres. L'horreur de leur situation étoit encore augmentée aux yeux de ceux qui avoient assez de force pour regarder autour d'eux, par la vue insupportable des corps dépouillés de leurs malheureux compatriotes qui flottoient dans le port où ils servoient de nourriture aux Sharks & aux Corbeaux qui les déchiroient en pièces, & dont l'infection servoit à étendre la mortalité qui se répandoit dans toutes les troupes.

Ce tableau doit faire frémir tous ceux qui ont quelque sentiment d'hu-

Siège de  
Carthagene.  
Chap. III.

An 1741.

Elle est la  
suite funeste  
de la discorde  
entre les chefs

Siège de  
Carthagene.  
Chap. III.

An. 1741.

manité, particulièrement si l'on considère que dans le même temps où tant de braves gens imploroient en vain du secours, & périssoient faute d'assistance; il y avoit sur chaque vaisseau de guerre deux chirurgiens de relais à pouvoir leur envoyer, & que beaucoup de jeunes gens du même état sollicitoient inutilement leurs Capitaines, pour avoir la permission d'aller soulager les malades & les blessés. On connoissoit les besoins de ces infortunés, on avoit tous les remèdes qu'il étoit facile de leur administrer; mais la discorde entre les chefs étoit montée, dit l'Auteur Anglois, à une haine si diabolique, que d'un côté on préféroit de voir ainsi périr des hommes, plutôt que de demander du secours à l'autre, & que ces derniers ne vouloient point en offrir sans être requis, quoiqu'ils eussent pu sauver la vie à un grand nombre de leurs compatriotes, si l'on ne se fut arrêté à ces vaines formalités.

Entêtement  
de l'Amiral.

Si l'Amiral, quand les troupes s'étoient mises en mouvement pour l'attaque du Fort San-Lazaro, avoit envoyé quelques vaisseaux contre la ville, pour faire une diversion en

leur faveur ; l'attention des ennemis auroit été partagée ainsi que leur feu, en sorte que les troupes de terre, ni les vaisseaux de guerre n'auroient pas souffert un grand dommage, & il est probable que la ville se feroit rendue à discrétion ; sans faire même cette diversion, si les soldats avoient été joints par un corps de gens de mer quand ils avoient marché à l'assaut, l'entreprise auroit peut-être réussi. Pendant que les troupes, par des décharges régulières auroient netoyé le parapet d'ennemis, les matelots accoutumés à grimper & à border dans les bâtimens, auroient appliqué les échelles, feroient montés sur les murs, auroient forcé la porte & donné entrée aux soldats.

Les maladies augmentant leurs ravages entre les troupes, & l'Amiral refusant de faire débarquer un renfort, pour réparer la perte que l'armée avoit soufferte, il fut résolu dans un conseil de guerre de lui demander qu'il donnât des ordres pour rembarquer le canon, puisque son silence sur la demande qu'on lui faisoit d'un renfort paroissoit équivalent à un refus.

Siège de  
Carthagene.  
Chap. III.

An. 1741.

Siège de  
Carthagene.  
Chap. III

An. 1741

On se dis-  
pose à rem-  
barquer les  
troupes.

Après quelques messages remplis d'aigreur entre les Chefs à ce sujet, les Officiers de terre demanderent un conseil général de guerre, & il fut tenu le 25 d'Avril, à bord du vaisseau Amiral. Quand on eut pris en considération l'état de l'armée & la situation des affaires, on convint que les troupes étant considérablement diminuées, affoiblies & fatiguées, & que les provisions d'eau étant presque totalement épuisées, le siège d'une place aussi forte que Carthagène ne pouvoit être entrepris avec quelque apparence de succès, ce qui fit décider que l'artillerie & les troupes seroient rembarquées avec la plus grande diligence.

On fit aussi-tôt toutes les dispositions pour la retraite, & le lendemain les canons, les équipages & les gros bagages furent mis à bord. Cependant le Capitaine Knowles commença à jeter des bombes contre le Fort San-Lazaro, de deux petits mortiers placés dans une batterie qu'il avoit élevée sous le couvert de son vaisseau, avec beaucoup de jugement, à la distance de treize cents toises du château. Il ne put être arrêté

par les remontrances de M. Lewis, Colonel d'artillerie, qui lui représenta inutilement que c'étoit le plus grand éloignement où put porter un mortier quand la chambre seroit entièrement remplie de poudre, ce qu'on ne pratiquoit jamais. Le Capitaine persuadé qu'il étoit lui-même un très habile Ingénieur, & plein de confiance en sa propre capacité, envoya de cette batterie un grand nombre de bombes qui n'eurent d'autre effet que celui d'amuser la vue des ennemis.

Le 27 d'Avril, le Gallicia, l'un des vaisseaux de guerre Espagnols pris à Bocca-Chica ayant été par les ordres de l'Amiral équipé pour une batterie flottante, montée seulement de seize canons, on le fit manœuvrer par des détachements de marine, sous le commandement du Capitaine Hoare. Ce bâtiment fut toué dans le port avant le jour & amarré à quelque distance de la ville qu'il commença à battre avec beaucoup de vivacité & assez de succès. Après qu'il fut demeuré plus de cinq heures exposé à tout le feu de Carthagène & du Fort San-Lazaro, le Capitaine eut or-

siège de  
Carthagene.  
Chap. III.

An. 1744

Epreuve im-  
prudente de  
l'Amiral,

Siège de  
Carthagene.  
Chap. III.

An. 1741.

dre de couper les cables & de le laisser dériver suivant le mouvement de la brise ; mais ayant touché la terre dans un bas-fond , on descendit les hommes & les munitions dans des chaloupes , & l'on mit le feu au vaisseau par ordre de l'Amiral.

Les Anglois  
levent le siège.

Cette épreuve singulière d'envoyer une batterie de seize canons contre tout le feu de Carthagene , parut avoir été imaginée par M. Vernon , pour faire voir qu'il étoit impraticable d'attaquer cette ville seulement avec des vaisseaux ; mais à son deshonneur elle eut un effet totalement différent. Si ce seul bâtiment avec une si foible artillerie put soutenir le feu pendant cinq heures , que n'auroit-on pas dû attendre de cinq ou six gros vaisseaux de guerre bien amarrés en ligne , qui auroient tiré continuellement contre les murs de la ville ? Si les partisans de l'Amiral prétendent soutenir qu'il n'y avoit pas d'eau suffisamment pour de tels vaisseaux , on peut les renvoyer aux cartes des profondeurs du port , aux galions qui se tiennent dans un bassin près des murs de la ville , à la précaution que les Espagnols avoient prise depuis peu d'élever une

batterie de quarante pièces de canon, pour la défense de la place du côté du port, dépense très peu nécessaire, si l'eau avoit eu trop peu de profondeur pour que les vaisseaux approchassent ; enfin à l'exemple de M. de Pointis qui entr'autres gros vaisseaux fit avancer le Sceptre de quatre-vingt-quatre canons, pour battre la place, ce qui la força de se rendre. Le même jour que le Gallicia tira sur la ville, on abattit les tentes à sept heures du matin ; à huit heures, les troupes commencèrent à marcher, & s'embarquerent sur trois divisions, dans les chaloupes préparées pour les recevoir. Le Général en personne conduisit l'arrière-garde, & voyant qu'il étoit resté sur le terrain cinq tentes qui appartenoient aux Américains, avec quelques ustenciles ; il ordonna à un Sergent de garde soutenu de quelques matelots commandés par le Lieutenant Forrez, de les apporter, en sorte qu'on ne laissa rien qui put servir de trophée aux ennemis, lesquels ne firent aucun mouvement pour troubler les Anglois dans leur retraite.

Les maladies augmentoient de jour

ils remettent  
à la voile,

Siège de  
Carthagene.  
Chap. III.

An. 1741.

en jour parmi les troupes: (a) elles s'étendirent aussi sur les matelots dont il périt un grand nombre, & tous en général tomberent dans le plus grand découragement. Pour prévenir la ruine totale de l'armée & de la flotte, on fit tous les préparatifs nécessaires, afin qu'elle quittât sans délai ce climat pernicieux. On démantela, & l'on fit sauter tous les Forts Espagnols que les Anglois avoient pris: la flotte se munit d'eau

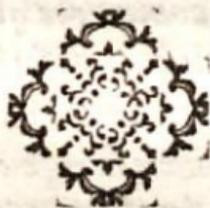
(a) Les maladies qui se répandirent alors parmi les Anglois, étoient des fièvres bilieuses, accompagnées d'une si horrible putréfaction des fluides, que la peau après avoir commencé par devenir jaune, prenoit une couleur de suie dans le progrès de la maladie, & qu'on mouroit ordinairement en trois jours dans de violentes évacuations haut & bas. Rien n'étoit plus efficace pour prévenir ou arrêter cette putréfaction que de faire usage de beaucoup d'eau douce, de provisions fraîches, & d'une grande quantité de végétaux acides, tels que des citrons, des limons, des oranges, des ananas & d'autres fruits naturels aux Indes Occidentales. Tous ces secours manquerent aux Anglois, quoique l'armée & la flotte eussent pu en être abondamment fournies, si l'on avoit employé quelques-uns des bâtimens de transport qui demeurèrent dans l'inaction, à apporter des tortues, des bestiaux vivants, & des fruits des Isles voisines.

& de bois pour le voyage, regagna Bocca-Chica, & remit à la voile pour la Jamaïque.

Siège de  
Carthagene,  
Chap. III.

An. 1741

Ce fut ainsi que se termina par des pertes & par le deshonneur, la mémorable expédition de Carthagène, entreprise avec un armement si formidable que s'il avoit été bien conduit, non-seulement il auroit pu ruiner les établissemens Espagnols en Amérique, mais réduire même toutes les Indes Occidentales sous la domination de la Grande-Bretagne. Tel est au moins le sentiment de l'Auteur Anglois dont nous copions les expressions quelque outrées qu'elles puissent être; cependant l'exemple des infortunes de l'Amiral Anson & de plusieurs autres expéditions également infructueuses auroit dû le rendre plus circonspect à porter son jugement.





# VOYAGE DE M. ELLIS,

Pour découvrir au Nord-Ouest un passage qui pût conduire dans la mer du Sud.

---

## CHAPITRE PREMIER.

*Encouragements accordés pour la découverte d'un passage au Nord-Ouest: on équipe deux vaisseaux: M. Ellis est nommé Agent des intéressés: instructions données aux Capitaines: le Dobbs est en danger de périr par le feu: les Anglois gagnent le détroit d'Hudson: commerce qu'ils font avec les Eskimaux: description de ces peuples: leurs habillements: ce qu'on appelle yeux de neige: de leurs Canots: les Anglois arrivent à l'Isle de Marbre: description de cette Isle: ils entrent dans la riviere de Haies.*

DEPUIS très long-temps on a regardé la découverte d'un passage au Nord-Ouest comme un objet d'une si grande importance pour la Grande-Bretagne , qu'on a fait diverses expéditions dans la vue d'exécuter un projet aussi utile. Les malheurs tombés sur le Capitaine James & sur ses gens , tels que nous les avons rapportés dans le tome cinquième de cet ouvrage affectèrent tellement la nation , que pendant plus de trente ans on ne forma aucune entreprise de ce côté , & quelques tentatives qu'on fit depuis ne furent pas suivies d'un plus heureux succès. Cependant il s'éleva une dispute entre le Chevalier Arthur-Dobbs & le Capitaine Middleton au sujet d'un voyage que le dernier avoit fait en suivant les mêmes vues , ce qui donna lieu à plusieurs généreux Anglois animés d'un esprit patriotique à ouvrir une souscription pour une nouvelle entreprise. Ils rassemblèrent une somme de dix mille livres sterling , & le gouvernement consentit à envoyer les entrepreneurs , en promettant une récompense de vingt-mille si la découverte pouvoit être faite.

M. ELLIS.

Chap. I.

An. 1746.

Encouragemens accordés pour la découverte d'un passage au Nord-Ouest.

M. ELLIS.

Chap. 1.

An. 1746.

On équipe  
deux vais-  
seaux.

On équippa pour cette expédition le Dobbs, galere de cent quatre-vingt tonneaux, commandée par M. William Moor, & la Californie de cent cinquante tonneaux, aux ordres de M. François Smith. On les munit d'une quantité suffisante de provisions, de munitions de guerre & d'équipages de Marine; on donna de très gros gages à tous ceux qui s'y engagerent, & pour qu'il ne manquât rien de tout ce qui pouvoit servir d'encouragement, on promit en cas de succès une récompense de cinq cents livres sterling à chacun des Capitaines, deux cents livres aux Contre-maitres, & à chaque Officier une somme proportionnée au rang qu'il tenoit dans l'armement.

M. Ellis  
est nommé  
Agent des  
intéressés.

Dans le temps où cette expédition fut résolue, j'étois (dit M. Ellis) en Italie, & à mon retour en Angleterre je n'en eus aucune connoissance jusqu'à Hertford où je l'appris par hasard. Le chagrin que je fis paroître de ne pas en avoir été instruit, & l'ardent desir que je marquai d'avoir occasion de concourir à une entreprise aussi glorieuse parvinrent à la connoissance de quelques-uns des

principaux intéressés. Ils me mandèrent, & l'on convint que je ferois le voyage en qualité d'agent du Comité, sans être sous le commandement d'aucun Officier à bord. Je fus chargé de dessiner exactement tous les pays dont on feroit la découverte, de marquer les sondes, d'examiner la salûre de la mer, d'observer les variations du compas, & de faire des collections des métaux, des minéraux & de toutes les autres espèces de curiosités naturelles. Je m'engageai dans cette expédition avec tant d'ardeur, qu'en dix-huit heures toutes mes affaires furent réglées, & que je m'embarquai à Gravesande.

Entre les instructions données par le Comité, il fut expressément recommandé de ne donner aucun chagrin aux Naturels, & de n'en point emmener de force : mais que si quelques-uns consentoient volontairement à venir en laissant des gens de l'équipage dans le pays, on les amènerait en Angleterre : qu'on laissât à ceux qui demeureroient des bagatelles pour en faire présent aux gens du pays, & pour gagner leur estime ; & qu'on leur donnât aussi des grai-

M. ELLIS.

Chap. 1.

An. 1746.

Instructions  
données aux  
Capitaines.

M. ELLIS.

Chap. 1.

An. 1746.

nes de légumes & d'arbriffeaux qui ne se trouveroient pas dans l'endroit où on les laisseroit ; ainsi que du papier, des plumes & de l'encre, pour faire des observations sur tout ce qu'ils pourroient remarquer.

Le Dobbs est en danger de périr par le feu.

Les vaisseaux mirent à la voile de Gravesande le 31 de Mai 1746, suivirent la côte orientale de l'Angleterre, & passerent entre les Isles qui sont au Nord de l'Ecosse. Ils n'eurent que les variétés ordinaires du vent & du temps jusqu'à la nuit du 2 de Juillet, qu'il s'alluma un feu terrible dans la chambre de poupe du Dobbs; l'incendie fit en peu de temps de si grands progrès qu'il gaignoit la sainte-Barbe, située directement au-dessous, & où il y avoit trente ou quarante barils de poudre, avec des chandelles, des liqueurs spiritueuses, des mèches & d'autres matieres combustibles. On ne peut exprimer la consternation & la confusion qui se répandit dans tout l'équipage, chacun attendant que le moment actuel ou celui qui alloit suivre, seroit le dernier de sa vie. On entendit en cette occasion toute la variété de l'éloquence marine; des cris, des prieres, des malédictions,

malédiction, des imprécations, toutes proférées en même-temps ; mais ce bruit n'empêchoit pas qu'on ne songeât aux mesures qu'il falloit prendre pour sauver le vaisseau & nos propres vies. On jettoit de l'eau avec la plus grande profusion ; & ceux qui avoient conservé leur raison , employoient tous les moyens possibles. Pour les gens d'équipage en général, la crainte leur suggéroit une multitude d'expédients qu'ils commençoient à exécuter , & qu'ils abandonnoient l'instant d'après , tant ils étoient distraits par la crainte & par le désespoir. Quelques-uns voulurent mettre en mer les chaloupes , & l'on en coupa aussi-tôt les liens , mais personne n'eut la patience nécessaire pour les descendre : d'autres crièrent qu'il falloit mettre plus de voiles pour gagner la Californie qui étoit à une grande distance devant nous , afin que si quelqu'un pouvoit sauver sa vie quand le vaisseau sauteroit , il lui restât l'espérance de gagner le rivage. Quelque chimérique que put être cette idée , on appareilla sur le champ les voiles de hune qu'on ne put enlever qu'avec beaucoup de difficultés.

M. ELLIS.

Chap. I.

An. 1746.

Au milieu de tout ce tumulte, celui qui étoit au gouvernail faisant tout à coup réflexion que le feu & la poudre étoient directement au-dessous de lui, abandonna à l'instant le soin dont il étoit chargé, & l'imagination ne peut se représenter rien de plus affreux que ce que nous vîmes & entendîmes alors. Le vaisseau portoit au plus près; les voiles faisoient des roulements semblables à ceux du tonnerre: il revira de lui-même & courut devant le vent, faisant des roulis continuels, pendant que tout l'équipage attendoit dans une espèce d'agonie l'étincelle qui termineroit toutes les craintes & toutes les inquiétudes; enfin par le plus grand bonheur, le feu fut éteint, à la joie inexprimable de tous ceux qui étoient à bord.

Ils gagnent  
le détroit  
d'Hudson.

Le 8, nous tombâmes dans une grande quantité de glaces minces, & quelque temps après nous passâmes au milieu de bois flottants dont nous trouvâmes un nombre étonnant de grosses pièces. Le 17, nous rencontrâmes ces montagnes de glace qu'on trouve toujours près du détroit d'Hudson, & nous en vîmes d'une si prodigieuse hauteur, que je suis certain

de ne pas exagérer en assurant qu'il y en a de quinze à dix-huit cents pieds d'épaisseur. Le 19 de Juillet, nous gagnâmes les Isles de la Résolution, à l'embouchure du détroit : par un heureux effet du hazard le brouillard s'éclaircit tout-à-coup, ce qui nous empêcha de donner sur les rochers où notre bâtiment auroit été sûrement brisé en pièces.

M. ELLIS.  
Chap. I.  
An. 1746.

Il vint de ces Isles trois grands canots & vingt-six petits remplis d'Eskimaux, qui nous aborderent pour trafiquer avec nous : ils nous apporterent des nerfs ou filets de baleines, & des peaux de veaux marins, en échange desquels nous leur donnâmes des haches, des scies, des perçoirs & d'autres instruments. Nous fimes par ce trafic un profit considérable, & ils en furent de leur côté si contents, que les hommes & les femmes se dépouilloient presque nus, afin de nous vendre leurs habillemens pour des couteaux & des morceaux de fer.

Commerce  
qu'ils font  
avec les Eskimaux.

Les Eskimaux tirent leur nom d'un mot Indien auquel on a donné une terminaison Françoisé, & qui signifie mangeurs de viande crue. C'est aussi la seule nation connue qui

Description  
de ces peuples.

M. ELLIS.

Chap. I.

An. 1746.

mange les animaux absolument crus, & comme les Eskimaux ont de la barbe, en quoi ils different des autres Indiens, on a lieu de croire que ces peuples sont les mêmes que les Groenlandois. Ils sont de moyenne taille, robustes & naturellement gras: ils ont la tête large, le visage rond, plein & basané, les yeux noirs, petits & étincellants, le nez plat, les lèvres épaisses, les cheveux noirs & déliés, les épaules larges, & les membres bien proportionnés, mais les pieds excessivement petits. Ils paroissent gais & spirituels, mais subtils, rusés & trompeurs, grands flatteurs & très enclins à voler les étrangers: ils deviennent hardis quand on les encourage, mais ensuite ils s'effrayent aisément. Ils sont fort attachés à leurs usages; quelques-uns qui avoient été faits prisonniers par les Indiens méridionaux quand ils ne faisoient presque que sortir de l'enfance, avoient été conduits aux factoreries où pendant plusieurs années ils avoient marqué beaucoup de regret d'être absents de leur pays natal. Un d'entr'eux qu'on avoit accoutumé aux nourritures Angloises, se trouva pré-

font quand un Anglois coupoit un veau marin d'où il couloit beaucoup d'huile. Il en lécha tout ce qu'il en put prendre avec sa main, & s'écria ah que ne suis-je dans ma chere patrie où je pourrois me rassasier de ce mets!

M. ELLIS.  
Chap. I.

An. 1746.

Les habillemens des hommes sont de peau de veaux marins & quelquefois de peaux d'oiseaux de terre & de mer cousues ensemble : chacun de ces habits a un capuchon comme celui d'un capucin : ils sont fermés par-devant depuis l'estomach comme une chemise, & ne leur descendent qu'au milieu des cuisses. Leurs culottes sont fermées par-devant, & se serrent comme une bourse avec une corde qu'ils nouent autour de leur ceinture. Ils ont plusieurs paires de bottes & de socques qu'ils portent les unes par dessus les autres, pour se garantir du froid & de l'humidité. La différence entre les habits des hommes & ceux des femmes, est que les derniers ont par-derrière à leur jacquette une es-pèce de bande qui leur tombe jus-qu'aux talons; leurs chaperons sont aussi plus larges & plus ouverts aux épaules, parce qu'ils leur servent à porter leurs enfans sur leur dos.

Leurs ha-  
billements.

M. ELLIS.

Chap. I.

An. 1746.

Leurs bottes font de même beaucoup plus larges & ordinairement attachées avec des filets de baleines : elles y mettent leurs enfants quand elles ne peuvent les tenir dans leurs bras, & elles les y laissent jusqu'à ce qu'elles puissent les reprendre. Quelques-unes, mais en petit nombre, portent des chemises de plusieurs vessies de veaux marins, cousues ensemble, presque de la même forme que les chemises des Européens. En général leurs habits font cousus très proprement, ce qu'ils font avec des aiguilles d'ivoire, & au lieu de fil, ils se servent de nerfs de daims ou de cerfs fendus très fins. Ils font paroître assez de goût en les ornant de peaux rayées de diverses couleurs, cousues comme des bordures, ils mettent aussi des manchettes & des tours de cols par-dessus leurs habits ; ce qui leur donne un air de propreté & de décence.

ce qu'on  
appelle yeux  
de neige.

Leurs yeux de neige, comme ils les appellent avec raison, font deux morceaux de bois ou d'ivoire de forme égale, proprement faits, dont ils se couvrent les organes de la vue, & qu'ils attachent derriere la tête. Il y a à chacun deux fentes de la longueur de l'œil, mais étroites, par lesquelles

ils voyent très distinctement. Cette invention les préserve de l'aveuglement de neige, maladie très grave & douloureuse, qui est occasionnée par l'éclat de la lumière que réfléchit la neige, dont la glace est couverte, particulièrement pendant le printemps. Ces instruments augmentent considérablement la force de la vue, & leur deviennent si habituels que quand ils veulent regarder quelque objet éloigné, ils s'en servent pour le mieux voir, comme nous ferions de nos télescopes.

De leurs

canots.

On trouve le même esprit d'invention dans ceux dont ils font usage pour la pêche & pour la chasse aux oiseaux. Leurs dards & leurs harpons sont très bien faits, ainsi que leurs arcs & leurs flèches. Ils sont aussi très adroits à la conduite de leurs canots, dont la construction est très propre à leurs usages, d'un port commode, & d'un mouvement très léger. Le corps du bâtiment est de bois, ou d'os de poisson entièrement couvert de peau de veau marin, excepté un trou au milieu où ils pratiquent une espece d'anneau de même matiere que le canot, & qui sert à empêcher

M. ELLIS.

Chap. I.

An. 1746.

l'eau d'y entrer. Cet anneau contient seulement la place d'un homme qui y est assis, avec les pieds en dedans du canot, & souvent il attache la peau qui environne l'anneau autour de son corps, de façon que l'eau ne peut entrer dedans. Ils frottent les coutures avec une espèce de glu ou de poix faite d'huile de veau marin. Ils portent dans ces canots tout ce qui leur est nécessaire, comme leurs instrumens pour tuer les baleines, les chevaux marins, les licornes de mer, les veaux marins, & les autres ustenciels propres à la pêche. Ils ont aussi des frondes & des pierres dont ils se servent avec beaucoup d'adresse & qu'ils lancent à une grande distance. Leurs harpons sont garnis à la tête & à la pointe de dents de chevaux marins. Ils en enfoncent l'extrémité supérieure dans le corps des baleines ou des autres gros animaux quand ils ont déjà été frappés, pour les achever plus promptement : la partie inférieure sert à percer le poisson & lui faire entrer dans le corps une pointe barbue garnie de fer, qui y demeure, au lieu que l'autre partie du harpon en sort facilement. A

cette pointe est attachée une corde de peau de veau marin, avec une peau enflée du même animal, ce qui sert de bouée pour montrer où est la baleine, qui prend la fuite, & se fatigue excessivement en nageant. Aussi-tôt qu'elle est morte ils la conduisent à terre avec leurs canots & en coupent la graisse, qui leur sert à manger & à brûler dans leurs lampes pendant l'hiver.

Outre ces canots qui sont en pointe à chaque bout, d'environ vingt pieds de long, de deux pieds de large, & qui ne servent que pour les hommes, ils ont des barques beaucoup plus grandes, qui sont découvertes & conduites à la rame par des femmes; quoiqu'elles soient de la même matière que les autres, elles contiennent cependant plus de vingt personnes.

Le 28, la glace étant très épaisse autour de nous, nous amarrâmes notre bâtiment à la plus grosse pièce que nous pûmes trouver, avec des ancres & des cordes garnies pour la glace: l'équipage de la Californie, & la gallere le Dobbs dans laquelle j'étois remplirent les tonneaux vuides de l'eau fraîche, tirée des especes de puits qu'on trouve ordinairement

M. ELLIS.

Chap. I.

An. 1746.

Les Anglois  
arrivent à  
l'île de Marg

M. ELLIS.

Chap. I.

An. 1746.

dans ces glaçons. Deux jours après, les glaces s'étant ouvertes, nous laifserent un passage facile, nous en traversâmes une grande quantité, & nous arrivâmes à l'Isle de Marbre, d'où l'on envoya les grandes chaloupes de chaque vaisseau, commandées par les premiers contre-mâîtres, avec lesquelles j'allai, pour observer tout ce qui pouvoit être relatif aux marées, & tout ce qui pouvoit donner quelques lumieres pour la découverte du passage. Nous remarquâmes plusieurs grandes ouvertures à l'Ouest de cette Isle, & nous trouvâmes que le flot de la marée venoit du Nord-Est où couroit la côte. Nous revînmes faire notre rapport le 27 d'Août; on tint un conseil, & il fut résolu de remettre à l'été suivant à faire de nouvelles tentatives pour les découvertes. On décida aussi de s'arrêter au port Nelson, qu'on jugea préférable à tout autre endroit de la Baye d'Hudson, parce que ce port est le premier débarrassé des glaces, & qu'on y trouve beaucoup de bois, de venaison & de gibier.

Description  
de cette Isle.

Le centre de l'Isle de Marbre est à la latitude Septentrionale de 62 de-

grés 55 minutes, & à 92 degrés de longitude en comptant de Londres. Elle est située près de la côte Orientale de la Baye d'Hudson, à l'entrée de la partie nommé le Welcome : la plus grande longueur de l'Est à l'Ouest est de six lieues & elle a deux ou trois milles de largeur. Cette Isle est élevée dans la partie Occidentale, & basse dans la partie Orientale. Le terrain n'est qu'un rocher continuel d'une espèce de marbre blanc très dur, & coupé en quelques endroits par des veines de pierres diversément colorées, noires, bleues & vertes. Les sommets des hauteurs sont très rompus & fort aigus ; il semble que ce soit une multitude de rochers confus entassés les uns sur les autres, & au-dessous on trouve de profondes cavernes, d'où il sort un grand bruit semblable au roulement des vagues agitées. Par la nature des eaux qui tombent des crevasses, il paroît que ces rochers contiennent des mines de cuivre & d'autres métaux, d'autant qu'en quelques endroits ces eaux sont vertes & ont un goût de verd de gris, en d'autres elles sont parfaitement rouges, & en général

M. ELLIS.

Chap. 1.

An. 1736.

noire est  
-2171 al 205  
no de France

M. ELLIS.

Chap. 1.

An. 1746.

elles teignent des mêmes couleurs les pierres sur lesquelles elles passent. Dans les vallées, on trouve une couche mince de gazon, & quelques herbes courtes, avec plusieurs étangs d'eau douce, où l'on voit des cignes & des canards, & un très petit nombre de daims aux environs. Il n'y a qu'un seul port qui est dans la partie Méridionale de l'Isle; l'entrée en est étroite & pleine de bas fonds, mais l'intérieur est assez grand pour contenir cent vaisseaux.

Ils entrent  
dans la rivie-  
re de Haies.

Dans notre passage de cette Isle au port de Nelson, nous eûmes un temps orageux, accompagné de neiges, de pluie & d'épais brouillards. Nous arrivâmes le 25 d'Août à la vue de la riviere de même nom, que les bas fonds rendent très dangereuse: le lendemain, voyant le temps très beau & modéré, on envoya les chaloupes de chaque vaisseau pour sonder, & pour planter un drapeau, afin de marquer qu'il falloit passer sur les bas fonds à l'embouchure de la branche Méridionale, autrement nommée riviere de Haies. La Californie jetta l'ancre sans accident, mais le Dobbs toucha sur le sable,

& si le vent eut soufflé avec violence, ce bâtiment auroit été perdu sans ressource. Le Gouverneur pour la compagnie de la Baye d'Hudson eut la cruauté en cette occasion d'augmenter notre infortune, & il envoya une chaloupe avec des gens couper le signal, qui étoit l'unique marque pour nous conduire à un lieu de sûreté, si nous avions le bonheur de remettre notre bâtiment à flot. Nous y réussîmes le lendemain, & nous allâmes jeter l'ancre près de la Californie.

Comme notre dessein étoit de passer l'hiver au port Nelson, on envoya les chaloupes de chaque vaisseau examiner cette riviere qui est la plus considérable de toute la baye d'Hudson. Elle est navigable dans une grande étendue de son cours, & communique avec les grands lacs qui sont derrière le Canada; en sorte qu'on pourroit faire un commerce très avantageux par cette riviere, pourvû qu'on fondât des établissemens à trente lieues de son embouchure où le climat est très tempéré. Cette riviere est située à 57 degrés 30 minutes de latitude: elle a environ deux lieues de largeur à son embou-

M. ELLIS.

Chap. I.

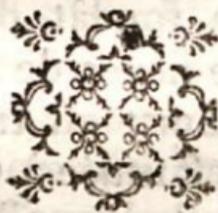
An. 1746.

M. ELLIS.

Chap. I.

Aa. 1746.

chure, avec un très bon canal de près d'un mille de large. Les rivages sont bas & couverts de grands bois, particulièrement de sapins, de peupliers, de bouleaux, de larix & de faules. On y trouve une grande quantité de Cerfs, de Lièvres, de Lapins, d'Oyes, de Canards, de Cignes, de Perdrix, de Phaisans, de Pluviers & beaucoup d'autres oiseaux dans la saison qui leur est propre, avec une grande abondance de poissons de diverses espèces. Tous ces avantages ne purent engager les Capitaines à repasser les bas-fonds & à exposer les vaisseaux à quelque danger, en prenant le vrai canal. Nous remontâmes trois milles dans la riviere de Haies, nous déchargeâmes quelques-uns de nos équipages pour alléger les bâtimens, & nous nous amarrâmes dans une anse-sûre, à cinq milles au-dessus du Fort d'York.



---



---

 CHAPITRE II.

*Les Anglois font des huttes pour passer l'hiver : Habitation des Officiers : habits que les Anglois mirent pour l'hiver : neiges très dangereuses : usage des chiens dans ce pays : on ajoute une chaloupe pour les découvertes : Description de celui ou les Anglois hivernerent : Mineraux qu'il produit : phænomenes qu'on y remarque : effets d'un froid excessif : les animaux y deviennent blancs en hiver : effet de la gelée sur les liqueurs : description des habitants : leurs habitations : leur nourriture : poissons de cette riviere : coutume barbare de faire mourir les vieillards : leur religion : leur peu de prévoyance : brutalité d'un Gouverneur Anglois.*

**A** PRÈS nous être ainsi fixés, nous tournâmes toutes nos pensées aux mesures que nous devons prendre pour notre conservation. Nous savions que la rigueur du froid ne nous permettroit pas de demeurer à bord

---

 M. ELLIS.

Chap. II.

An. 1746.

Les Anglois font des huttes pour passer l'hiver.

M. ELLIS.

Chap. II.

An. 1746.

de nos vaisseaux , & quelques-uns de nos gens furent employés à couper du bois de chauffage & d'autre bois propre à nous construire des logements dont je crois qu'on prit le modèle sur les naturels du pays. On les fit avec des arbres d'environ seize pieds de long , qu'on éleva très serrés les uns près des autres, c'est-à-dire qu'au sommet ces pièces de bois se réunissoient toutes , & qu'elles s'écartoient au pied à peu près comme font les toits des maisons dans nos campagnes. Les intervalles furent remplis de mousse, on fit par dessus un enduit de terre glaise , & le tout forma des huttes très chaudes. On tint les portes basses & petites , on fit une place au milieu de chaque hutte , pour servir de foyer , & on laissa un trou au - dessus pour évaporer la fumée.

Le plus grand ouvrage étoit de bâtir une cabane pour les Officiers, & nous fîmes choix d'un endroit dont la situation étoit aussi commode qu'agréable , sur une éminence entourée d'arbres. La principale rivière étoit environ à un demi mille du côté du Nord-Ouest , à la même distance

étoit l'anse où nous avions amarré nos vaisseaux ; environ soixante-quinze toises , devant notre front étoit un grand bassin nommé la Crique du Castor , qui à la vue paroissoit comme un beau canal , & nous étions à l'abri des vents de Nord & de Nord-Est , par des bois épais & fort élevés.

M. ELLIS.

Chap. II.

An. 1746.

Quand on eut fait choix du terrain , je dressai pour notre habitation un plan qui fut approuvé. La maison étoit marquée de vingt-huit pieds de long & de dix-huit de large : elle ne devoit avoir qu'un étage avec des chambres basses de six pieds de hauteur , & les pièces au-dessus , de sept. Le Capitaine , & quelques-uns des principaux Officiers devoient loger dans le haut & les autres dans le bas , ainsi que les subalternes & les domestiques. La porte devoit être au milieu du front , de cinq pieds de hauteur & de trois de large , avec quatre petites fenêtres au-dessus de l'escalier , & le poêle devoit être placé au centre , pour que la chaleur fut également partagée. Tout étant ainsi projeté , chacun mit la main à l'ouvrage : on abattit & l'on équarrit les bois ,

Habitation  
des Officiers.

M. ELLIS.

Chap. II.

An. 1746.

Malbits que  
mirent les  
Anglois pour  
l'hiver.

on scia les planches, & l'on com-  
mença les murs en plaçant chaque  
pièce l'une à côté de l'autre, avec de  
la mousse entre deux.

Le temps étoit devenu excessive-  
ment froid ; la riviere de Haies étoit  
glacée très profondément, & nous  
commençâmes à pouvoir juger de  
ce que nous aurions à souffrir en hi-  
vernans dans la baye d'Hudson. Le  
13 de Novembre il ne nous fut pas  
possible d'empêcher notre encre de  
geler au-près du feu : le lendemain  
toutes nos bouteilles de bierre ne fu-  
rent plus remplies que d'un glaçon  
solide, quoiqu'elles fussent envelop-  
pées d'étoupes, & que nous les rins-  
sions près d'un grand feu. Le 17, le  
froid devint insupportable au de-  
hors ; les matelots furent distribués  
dans les huttes qu'on avoit placées  
dans les bois, les Capitaines, les  
Officiers & les gens de leur suite  
furent logés dans la nouvelle maison.  
On la baptisa suivant l'usage de la  
mer, & elle fut nommée maison de  
Montagu, en l'honneur du Duc de  
même nom qui étoit un des soucrip-  
teurs pour cette expédition.

Vers le même temps nous mêmes

nos habits d'hiver composés d'une robe de peau de castor qui nous descendoit jusqu'aux talons, avec deux vestes dessous, des bonnets & des mitaines ou gants fourés de la même peau, & le dessus de flanelle; par dessus nos bas de laine nous mêmes des bottines à l'indienne, faites de gros drap ou de cuir, qui nous montoient jusqu'au milieu des cuisses, avec des souliers de peau de Moose (a) ou de peau d'Elan, dans lesquels nous portions deux ou trois paires de socques ou chaufsons de blanquette ou d'autre étoffe grossiere. Enfin, pour completer notre ajustement, nous avions des souliers à neige, d'environ cinq pieds de long & de dix-huit pouces de large, pour ne point enfoncer en marchant. Ce sont les Indiens qui ont appris aux Anglois à se servir de ces habillements; ils sont excellents pour la commodité & pour le pays, puisqu'avec cet équipage nous fûmes en état de soutenir la plus grande rigueur du froid durant l'hiver que nous y passâmes.

Nous employâmes toute notre in-

(a) Espèce de daim ou de cerf plus gros que ceux d'Europe.

M. ELLIS.

Chap. II.

An. 1746.

duffrie à former des pièges pour prendre des lapins, & à tirer des perdrix qui étoient en si grand nombre, qu'un bon chasseur en pouvoit tuer soixante ou quatre-vingt en une journée. On prend les animaux dont on recherche les fourrures, dans des trapes de différentes sortes, ou dans des filets, & c'est ainsi qu'on se rend ordinairement maître des Castors. Les naturels en étendent & font sécher la peau au soleil, & ils en mangent la chair qui est grasse & délicateuse.

Neiges très  
dangereuses.

La gelée fut très rude pendant tout le mois de Novembre; quand le vent venoit de l'Ouest ou du Sud-Est, le froid étoit très supportable, mais quand il se trouvoit au Nord-Ouest ou au Nord-Est, il devenoit excessivement piquant, & il étoit souvent accompagné d'une espèce de neige fine comme des grains de sable, que le vent chassoit en nuages de chaque plaine. Il étoit alors très-dangereux de se trouver sur la riviere ou dans quelque endroit plat que ce fut, parce que ces nuées de neige sont ordinairement si épaisses qu'on a peine à distinguer à dix toises de distance, & qu'on ne découvre plus aucun sentier.

Quelques Anglois se trouverent ainsi égarés dans le plus grand danger de mourir de froid, étant demeurés plusieurs heures sur la glace de la riviere, environ à un mille de l'habitation, sans pouvoir retrouver leur chemin.

Le plus grand froid ne duroit ordinairement que quatre ou cinq jours de chaque mois, ce qui arrivoit particulièrement dans le temps de la nouvelle & de la pleine lune qui influe beaucoup en ce pays sur la température de l'air. Dans les autres temps, quoique le froid fut toujours très rude, nous trouvions notre séjour assez agréable.

Les hommes commencerent alors toutes les semaines à apporter des provisions des vaisseaux, mais ils en firent peu d'usage dans le commencement de la saison, parce qu'ils prirent un grand nombre de lapins, & nous ne vécumes presque d'aucune autre nourriture dans la maison de Montagu. Ce que les hommes vouloient apporter ou remporter, ils le tiroient après eux sur de petits traîneaux formés d'une douzaine de bâtons minces joints ensemble par rangs de quatre, & un peu élevés à l'une des ex-

M. ELLIS.

Chap. II.

An. 1746.

Usage des  
chiens dans  
ce pays.

M. ELLIS.

Chap. II.

An. 1746.

trémities, pour gliffer plus aisément sur la neige. Sur un de ces traîneaux, un homme pouvoit aisément conduire une charge de cent livres l'espace de quinze ou seize mille en un jour. Les chiens de ce pays sont de la grosseur de nos mâtins ordinaires. Jamais ils n'aboyent, mais ils grondent quand ils sont excités. Ce sont les seules bêtes de charge dont se servent les Anglois & les naturels, & ils tirent beaucoup plus & à plus grande distance que les hommes. Dans les longs voyages, les hommes marchent ordinairement devant eux pour leur battre un chemin avec les fouliers à neige: on les accoutume aisément à tout ce qu'on veut leur apprendre, & comme ils sont très dociles, on en fait beaucoup d'usage.

Outre les petits traîneaux, nous en avons de plus grands & de plus forts, pour porter des fardeaux plus considérables. Ils étoient de la même forme que ceux dont je viens de parler, mais ils avoient dix ou douze pieds de long, sur trois de large, & il falloit vingt ou trente hommes pour les tirer.

On ajuste  
une chaloupe  
pour les dé-  
couvertes.

Dans la semaine de Noël que nous passâmes fort gayement, le Capitaine

Moor propofa d'allonger & d'élever notre grande chaloupe, & d'y ajouter un pont, pour s'en fervir aux découvertes; après quelques délibérations, fon avis passa à la pluralité des voix. Ce moyen étoit excellent, & fi on ne l'eut employé, il auroit été très dangereux d'entreprendre de faire des recherches auffi près du rivage qu'il étoit néceffaire. Avec un femblable bâtiment, nous pouvions aller entre les rochers & passer par dessus des bas-fonds où tout vaisseau de quelque tirant d'eau qu'il fut, auroit néceffairement touché. S'il arrivoit qu'il rencontrât le fable, on pouvoit aifément l'en dégager, & s'il se perdoit, la chaloupe du vaisseau nous donnoit une retraite sûre.

Pour mettre ce projet à exécution, on tira la chaloupe à terre fur un terrain élevé, près de l'Anse, à l'abri des arbres; on éleva une tente avec des pièces de bois par-dessus; on la couvrit de voiles, & l'on fit un foyer au milieu, pour que les charpentiers puffent y travailler tout l'hiver.

La côte de ce pays court par la latitude depuis 51 degrés Nord jusqu'à

M. ELLIS.

Chap. II.

An. 1746.

Description  
du pays où  
les Anglois  
hivernent.

M. ELLIS. 58 , la baye d'Hudson est à l'Est, &  
 Chap. 11. le Canada au Sud , mais on n'en a  
 An. 1746. pas encore découvert les limites à  
 l'Ouest & au Nord. Dans les parties  
 méridionales & dans l'endroit où les  
 Anglois hivernerent, le terrain est  
 très fertile , la surface est une terre  
 brune & légère, sous laquelle sont plu-  
 sieurs couches de glaises de diverses  
 couleurs. Près du rivage la terre est  
 basse & marécageuse , couverte d'ar-  
 bres de différentes espèces ; mais dans  
 l'intérieur des terres on trouve de  
 grandes plaines qui ont très peu d'her-  
 be excepté de la mousse , & d'en-  
 droits en endroits on y rencontre des  
 touffes d'arbres & quelques lacs. Il  
 y a dans les campagnes une grande  
 variété d'arbrisseaux & de plantes ,  
 dont la plus grande partie sont con-  
 nus en Europe , tels que des groseil-  
 lers , des raisins de Corinthe & des  
 becs de grue. Il y a aussi d'autres ar-  
 brisseaux qui portent des groseilles  
 rouges & blanches, dont les perdrix  
 se nourrissent. La plante que les In-  
 diens nomment Wizekapukka est  
 mise en usage tant par eux que par  
 les Anglois , contre les maladies qui  
 attaquent les nerfs & contre le scor-  
 but.

but. On y trouve aussi des fraizes, de l'angélique, des alises, des oreilles d'ours sauvages, de la fabine, plusieurs plantes de laponie, & d'autres qui nous sont inconnues. Les bords des lacs & des rivières produisent beaucoup de riz sauvage, de longues herbes & de fort bons pâturages. Dans les habitations des Européens on voit d'assez jolis jardins, particulièrement au Fort d'York, à Albanie, & sur la rivière Moose où la plus grande partie de nos légumes viennent très bien, principalement les fèves, les pois, les choux, les panais & plusieurs espèces de salades. Plus avant dans le pays le terroir est plus fertile, parce que les étés y sont plus chauds & les hivers plus courts & moins rigoureux.

On ne peut douter qu'il n'y ait des mines de diverses sortes; j'y ai vu de la pierre de mine de fer; on m'a dit qu'on en trouvoit de celle de plomb en grande quantité sur la surface de la terre à Churchill, & les Indiens septentrionaux apportent fréquemment des morceaux de cuivre aux habitations. On y voit encore quantité de Talcs, de Spar qui

M. ELLIS.  
Chap II.

An. 1746.

Minéraux  
qu'il produit.

M. ELLIS.  
Chap. II.  
An. 1746.

est une espèce de verre commun en Moscovie, & de crystal de roche de diverses couleurs, particulièrement du rouge & du blanc; le premier ressemble au rubi, le dernier est fort transparent & se casse en prismes pentagonaux. Dans les parties septentrionales on trouve une substance qui ressemble à des charbons & qui brûle de même. L'Arbestus ou Lin de pierre y est très commun, de même qu'une pierre dont la surface est noire, unie & brillante, qui se sépare aisément en feuilles minces & transparentes, dont les naturels se servent pour faire des miroirs. Le pays abonde encore en différentes sortes de marbres, soit parfaitement blanc, soit veiné de rouge, de verd & de bleu.

Phénomènes  
qu'on y re-  
marque.

On y remarque fréquemment des Parhelies ou faux soleils, & au tour de cet astre ainsi que de la lune, on voit des cercles très lumineux qui sont ornés de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. J'ai vu en même-temps six de ces Parhelies. Le véritable soleil élève aussi & forme au-dessus de lui un large cône d'une lumière jaune qui lui est perpendiculaire: aussi-tôt

qu'il disparoît, une aurore boréale répand une infinité de différentes lumières & de diverses couleurs sur la concavité de l'atmosphère, avec une telle splendeur, que la lune même dans son plein ne peut en effacer l'éclat, quoiqu'il soit encore plus brillant quand cet astre ne paroît pas. On peut lire distinctement à cette lumière, & l'on remarque sur la neige que les ombres des objets sont tournées au Sud-Est. Les étoiles paroissent d'un rouge de feu, particulièrement celles qu'on voit près de l'horizon.

Pour revenir au climat & aux moyens dont nous nous servîmes pour nous garantir du froid : nous mettions ordinairement du bois au moins la charge d'un cheval dans notre poêle qui étoit bâti de briques, de six pieds de long, de deux de large, & de trois d'épaisseur. Quand le bois étoit presque consommé, nous retirions les cendres, nous écartions le brasier, & nous fermions le sommet de la cheminée, ce qui occasionnoit une odeur sulphureuse & pour ainsi dire suffocante, avec une si grande chaleur, que malgré la ri-

M. ELLIS

Chap. II.

An. 1746.

Effets du  
froid excessif.

M. ELLIS.

Chap. 11.

An. 1746.

gueur de la saison il nous arrivoit fort souvent de fuer. La différence entre le froid extérieur & la chaleur intérieure étoit si grande que nos gensomboient souvent en foiblesse quand ils entroient dans la maison, & qu'ils demeuroient quelque temps sans connoissance. Quand on ouvroit la porte ou une fenêtré, l'air froid entroit avec une espece de fureur & changeoit tout à coup les vapeurs de l'appartement en une neige fine. Cependant toute cette chaleur ne pouvoit empêcher que les fenêtrés, les murs & les plafonds ne fussent couverts de glace. Ceux dont les lits touchoient aux murs y trouvoient ordinairement de la glace le matin, & notre haleine formoit comme une gelée blanche sur nos couvertures. Tout ceci arrivoit peu de temps après que le feu étoit éteint; la chambre se refroidissoit, la sève du bois qui s'étoit dégélée par le chaud se geloit de nouveau, & les poteaux se fendoient avec un bruit semblable à celui d'un coup de fusil.

Aucun liquide ne put résister au froid; de forte saumure, de l'eau-de-vie & même de l'esprit de vin se gelerent, mais cette dernière liqueur

prit seulement une consistance comme de l'huile : toutes les autres liqueurs d'une force ordinaire devinrent parfaitement solides & rompirent les vases qui les contenoient, soit qu'ils fussent de bois ou d'étain ou même de cuivre. Dans la riviere la glace avoit plus de huit pieds d'épaisseur, nous pouvions conserver nos provisions fraîches aussi longtemps que nous le désirions, sans le secours du sel : notre gibier se geloit aussi-tôt qu'il étoit tué, & nous en conservâmes ainsi depuis le mois d'Octobre jusqu'au mois d'Avril où le temps commença à devenir humide.

Les lièvres, les lapins, & les perdrix qui dans l'été sont de couleur brune ou grise, deviennent tous blancs en hiver. La nature a fourni à chaque animal une épaisse fourrure pour résister au froid, & elle tombe d'elle-même quand le chaud revient ; ce qui arrive même aux chiens & aux chats qu'on y apporte d'Europe.

Quand il nous arrivoit pendant l'hiver de toucher du fer, ou quelque autre surface solide & unie, nos doigts s'y attachoient aussi-tôt par la

M. ELLIS.

Chap. II.

An. 1746.

Les animaux  
y deviennent  
blancs en hi-  
ver.

M. ELLIS.

Chap. II.

An, 1746.

force de la gelée. Si en buvant de l'eau-de-vie dans un verre, notre langue ou nos lèvres y touchoient, nous ne pouvions les en détacher fans que la peau n'y demeurât. Un de nos gens portant une bouteille de liqueur spiritueuse de la maison à sa hute, & n'ayant pas de bouchon, la ferma avec son doigt; mais il se gela tout-à-coup si fortement, qu'il fut obligé d'en perdre une partie pour conserver le reste. Tous les corps solides, comme le fer, le verre & autres semblables, acqueroient une telle intensité de froid, qu'ils résistoient long-temps à une chaleur très forte. J'apportai une hache qui étoit restée exposée à la gelée hors de la porte, & je la tins à la distance de moins d'un demi-pied d'un feu très ardent; cependant en jettant de l'eau dessus, elle forma aussi-tôt comme un gâteau de glace qui demeura quelque temps dans la même consistance.

Effet de la  
gelée sur les  
liqueurs.

Nous enterâmes notre bière à douze pieds de profondeur, dans un lit de faules & d'autres herbes dont nous avons mis une épaisseur assez considérable dessous & dessus; & nous la couvrîmes ensuite de douze

pieds d'une terre grasse : malgré ces  
 précautions quelques tonneaux de  
 petite biere furent gelés autour des  
 poinçons, & la forte biere rompit  
 des futailles cerclées de fer : la partie  
 spiritueuse demeura fluide au cœur  
 de la glace, & conserva beaucoup  
 de force ; mais la glace étant fondue,  
 la liqueur qui en sortit ne conserva  
 qu'un goût d'aigre ; d'autres futailles  
 ne s'étant pas rompues nous ne trou-  
 vâmes la liqueur que demi-gelée, la  
 partie aqueuse ayant eu le temps de  
 se fondre & de se rejoindre à la par-  
 tie spiritueuse, la biere en fut ex-  
 cellente, & nous la jugeâmes meil-  
 leure que si elle n'avoit pas été ge-  
 lée.

Par le recit que je viens de faire  
 de la rigueur de l'hiver en ce pays,  
 on pourroit croire qu'il est le plus  
 triste de l'Univers, & que les habi-  
 tants sont les plus malheureux de  
 ceux qui vivent sur la surface de la  
 terre : cependant il s'en manque de  
 beaucoup qu'ils soient si misérables ;  
 quoique le temps soit très froid, ils  
 ont des fourures en abondance pour  
 se faire des habillements & plusieurs  
 autres avantages qui les mettent en

M. ELLIS.

Chap. II.

An. 1746.

M. ELLIS.

Chap. II.

An. 1746.

quelque façon de niveau avec ceux qui vivent sous un ciel plus doux ; mais ce qui doit paroître plus extraordinaire , il y a des Européens qui y sont demeurés plusieurs années, & qui en préfèrent le séjour à celui de tout autre pays.

Description  
des habitants.

Les Naturels sont de moyenne taille, & de couleur de cuivre : ils ont les yeux noirs, & de longs cheveux déliés de la même couleur, mais leurs traits varient comme ceux des Européens. Ils sont d'un caractère gai, d'un bon naturel, affables, bons amis, & d'une conduite pleine de droiture.

Les hommes portent en été un habit large d'une étoffe semblable à celles de nos couvertures de lit, qu'ils achètent des François ou des Anglois établis dans le voisinage. Ils ont des botines de cuir si longues qu'elles leur servent de culottes, avec des fouliers de la même matière. L'habillement des femmes ne diffère de celui des hommes qu'en ce qu'elles portent ordinairement un jupon, qui en hiver leur descend un peu au-dessous des genoux. Leurs vêtements ordinaires sont de peaux de cerfs, de

loutres ou de castors, avec la fourrure en dessous; les manches de leur habillement de dessus sont ordinairement attachées sur les épaules avec des cordons, en sorte que leurs aisselles sont exposées à la rigueur de l'air, même dans le plus grand froid de l'hiver, ce qu'ils croient propre à entretenir leur bonne santé. Il est vrai qu'ils ont très peu de maladies, & elles ne viennent même que des froids auxquels ils se trouvent quelquefois exposés, après avoir bû des liqueurs spiritueuses que leur vendent les Anglois; mais les François ont la prudence de ne leur en vendre aucune. Ceux de ces Indiens qui habitent les endroits contigus aux établissemens de la Compagnie Angloise de la Baye d'Hudson, deviennent maigres, foibles & indolents par la boisson, qui les met presque hors d'état de supporter quelque fatigue, au lieu que ceux qui vivent près des établissemens François, sont hardis, vigoureux & actifs: aussi n'y a-t-il pas de comparaison à faire de la quantité de fourures que les uns ou les autres apportent dans le commerce,

M. ELLIS.

Chap. II.

An. 1746.

M. ELLIS. Ces Naturels vivent sous des tentes, couvertes de peaux de Mooses & de cerfs cousues ensemble. Ils les font de forme circulaire, vraisemblablement parce qu'elle contient le plus d'espace, & leur donne la facilité de s'asseoir en rond autour du feu qui est au milieu. Elles sont faites de perches, appuyées les unes contre les autres par le haut, & qui s'écartent par le bas; ils laissent une ouverture au sommet pour donner entrée au jour, & pour laisser évaporer la fumée. Ils couvrent le plancher de têtes de pins sur lesquelles ils s'asseoient, les pieds tournés au feu, & la tête vers les côtés de la tente. On y entre ordinairement du côté du Sud-Ouest, en levant une peau à laquelle est attachée une pièce de bois destinée à tenir cette ouverture bien close. Ils dressent ces tentes presque toujours dans des fonds, près de quelque anse ou de quelque rivière; & comme ils emploient la plus grande partie de leur temps, soit à chasser les grosses bêtes ou les oiseaux, soit à la pêche, ils changent de demeure suivant l'abondance ou la rareté de leur proie. La même raison les em-

Chap. II.

An. 1746.

Leurs habitations.

pêche de vivre en grandes sociétés. Ils sont guidés dans leur conduite par une droiture naturelle, qui les empêche de commettre aucun acte de violence ou d'injustice, aussi efficacement que s'ils étoient retenus par les Loix les plus rigoureuses. Ils choisissent ordinairement les Chefs de chaque famille ou tribu entre les plus anciens du Peuple, & donnent la préférence à ceux qui se sont distingués par leur habileté à la chasse, par leur expérience dans le commerce, & par leur valeur dans les guerres fréquentes qu'ils ont avec les Eskimaux. Ces Chefs conduisent dans leurs différentes occupations ceux qui habitent avec eux; mais il paroît que ces derniers suivent leurs avis plutôt par déférence que par aucune obligation.

Ils ne comptent pas sur les fruits de la terre pour leur subsistance, mais ils se nourrissent des animaux qu'ils prennent à la chasse ou au piège, en quoi ils sont très adroits. En chaque saison ils tuent une quantité prodigieuse de cerfs, dans l'opinion absurde que plus ils en détruisent, & plus ils en auront par la suite. Quelque-

M. ELLIS.

Chap. II.

An. 1746.

Leur nourriture.

M. ELLIS.  
Chap. II.  
An. 1746.

tois ils en laissent trois ou quatre cents de morts dans la plaine, n'en prennent que les langues, & laissent les corps pourrir sur la terre, à moins qu'ils ne soient dévorés par les bêtes sauvages. En d'autres temps, ils les attaquent dans l'eau, & en tuent un grand nombre, qu'ils apportent sur des radeaux aux établissemens des Européens.

Les Indiens vivent aussi d'oiseaux de passage, tels que des pluviers, des cignes, des oyes & des canards sauvages, & de plusieurs autres espèces qui volent le printemps au Nord pour y chercher leur nourriture, & reviennent en automne dans les pays plus méridionaux. Ces Indiens mangent aussi des aigles, des faucons, des perdrix, des phaisans, des corneilles & des chouettes qui y demeurent durant l'hiver. En général ils en font bouillir la chair, la mangent sans aucun assaisonnement, & boivent l'eau dans laquelle elle a cuit, ce qu'ils estiment très sain. Ils préparent de même leur poisson, qui est très bon.

Poissons de  
cette rivière.

Dans les rivières & dans les lacs ils ont de très gros esturgeons, des

brochets, des truites, & deux espèces de poissons d'un goût excellent. L'un est nommé Titymag, l'autre que les Naturels appellent Muthoy, ressemble à l'anguille, & est marqueté de jaune & de blanc. C'est en hiver qu'ils font les plus gras : on les prend en faisant dans la glace des trous par lesquels on passe des hameçons, dont ils dévorent l'appât avec la plus grande avidité. Aux embouchures des rivières, particulièrement de celles qui sont le plus au nord, on trouve une grande quantité de très bons saumons, des truites, & d'un poisson d'assez bon goût, qu'ils nomment sucker, & qui ressemble beaucoup à la carpe. La marée y amène un grand nombre de baleines blanches qui sont très faciles à prendre ; & les veaux marins fréquentent aussi les mêmes côtes.

Pour revenir aux Indiens, ils regardent comme une action très criminelle dans une femme, de passer par dessus les jambes d'un homme, assis à terre : & les hommes regardent comme au-dessous de leur dignité de boire dans les mêmes vases que les femmes. Ils ont un usage qui

M. ELLIS.

Chap. II.

An. 1746.

Coutume  
barbare de  
faire mourir  
les vieillards.

M. ELLIS.

Chap. II.

An, 1746.

doit révolter tous ceux qui ont quelques sentimens d'humanité : quand les pères deviennent si vieux qu'ils ne peuvent plus pourvoir à leur subsistance de leur propre travail, ils demandent à leurs enfans de les étrangler, & cette action est regardée parmi eux comme un acte de devoir. Voici comment ils le remplissent : quand on a creusé la fosse du vieillard, il se met dedans, converse avec ses enfans, fume une pipe, boit quelquefois deux ou trois coups, & leur dit ensuite qu'il est prêt : alors ils lui passent une corde autour du col, se mettent un d'un côté, l'autre vis-à-vis, & tirent avec violence jusqu'à ce qu'il soit étranglé, après quoi ils le couvrent de terre, & élevent au-dessus de la fosse une espèce de monument grossier fait de pierres. Quand ces vieillards n'ont pas d'enfants, ils prient leurs amis de leur rendre le même service ; mais alors ils ne sont pas toujours exaucés (a). Ils ont une

(a) Les Hottentots exposent cruellement leurs peres quand l'âge les a rendus impotents, à mourir de faim, ou à être dévorés par les bêtes sauvages. Ils exposent également leurs enfans. C'est ce qu'on peut voir dans le voyage de M. Kolbe au Cap de bonne Espérance, Chap. IV.

étrange maxime de politique, qui est d'obliger souvent leurs femmes à se faire avorter par l'usage d'une plante commune dans ce pays, & ils disent que c'est pour ne pas être chargés du lourd fardeau d'une famille sans secours. Quelque dénaturée que soit cette coutume, elle est encore moins barbare que celle des Chinois, qui exposent leurs enfants.

M. ELLIS.  
Chap. II.  
An. 1746.

Ils reconnoissent un Etre d'une bonté infinie, qu'ils appellent Uk-  
kewma, ce qui dans leur langue signifie le Grand-Chef : ils le regardent comme l'auteur de tous les biens dont ils jouissent, & n'en parlent qu'avec respect. En son honneur ils chantent des espèces d'hymnes, d'un ton grave & solennel, qui est assez agréable ; mais du reste leurs sentiments de Religion sont assez confus. Ils reconnoissent aussi un autre Etre nommé Wittikka, qu'ils regardent comme l'auteur de tous les maux, & dont ils ont une grande crainte ; mais je n'ai pas remarqué qu'ils pratiquassent aucun culte pour l'appaiser.

Leur religion.

On peut dire en général que ces Peuples sont dans un état très malheureux, mais ils n'y paroissent pas

Leur peu de prévoyance.

M. ELLIS. fort sensibles. Quoique la plus grande  
 Chap. 11. partie de leur vie soit employée à  
 An. 1746. se procurer leurs besoins, ils n'ont  
 pas la prévoyance de se précaution-  
 ner contre la misere à laquelle ils  
 sont sûrs d'être exposés pendant l'hi-  
 ver. Par leur générosité naturelle, ils  
 donnent aisément de leurs provisions  
 quand ils en ont en abondance, &  
 à l'exception d'un peu de poisson &  
 de venaison qu'ils font sécher, ils ne  
 prennent aucunes précautions pour  
 les temps de disette. Les Indiens qui  
 vont en été trafiquer aux établisse-  
 ments Européens, se trouvent quel-  
 quefois privés des secours qu'ils at-  
 tendent : alors ils sont réduits à flam-  
 ber les fourures de plusieurs milliers  
 de castors, pour se nourrir de leurs  
 peaux : mais quand ils se trouvent  
 ainsi réduits aux plus cruelles extrê-  
 mités, ils les supportent avec une  
 fermeté & une patience qu'il est plus  
 facile d'admirer que d'imiter. Il leur  
 est très ordinaire de parcourir deux  
 ou trois cents milles, dans le cœur  
 même de l'hiver, par un pays décou-  
 vert, sans trouver aucunes maisons  
 pour les recevoir, & sans élever au-  
 cunes tentes pour se mettre à l'abri.

Quand la nuit approche, ils font un petit enclos de brouffailles, dans lequel ils allument du feu, nétoyent le terrain de la neige qui le couvre, & dorment entre le feu & les brouffailles. S'il arrive qu'ils se trouvent obligés de passer la nuit dans une plaine stérile où ils ne trouvent point de bois, ils se couchent dans une ouverture qu'ils font au milieu de la neige, qui les garentit du vent. Le même usage est suivi par les Peuples qui habitent les extrémités de la Sibérie.

La fatigue qu'ils souffrent dans ces longs voyages, par la difficulté de se procurer des provisions, est quelquefois beaucoup plus grande que celle qui leur est occasionnée uniquement par le froid. On en voit une preuve effrayante dans une histoire bien connue de tous les établissemens Européens, & dont la vérité est bien confirmée. Un Indien, allant avec sa famille pour trafiquer à un endroit fort éloigné, eut le malheur de ne trouver que très peu de gibier en route, ce qui le réduisit bien-tôt à la dernière extrémité, ainsi que sa femme & ses enfans. Ils arracherent la

M. ELLIS.

Chap. II.

An. 1746.

Brutalité  
d'un Gouverneur  
Anglois.

M. ELLIS.  
 Chap. 11.  
 An. 1746.

fourure des peaux qu'ils portoient pour commercer, & aussi long-temps qu'ils purent, ils se nourrirent de ces peaux, & mangerent même celles qui leur servoient d'habits. Enfin cette triste ressource leur manquant, ils eurent recours pour vivre à manger la chair de deux de leurs malheureux enfants. Quand ils furent arrivés à l'établissement Européen, le malheureux Indien, dont le cœur étoit pénétré de douleur, raconta sa lamentable histoire avec toutes les circonstances les plus touchantes au Gouverneur Anglois; mais cet Officier, à la honte de notre nation, dit M. Ellis, & même à la honte de la nature humaine, l'écouta avec un grand éclat de rire. Le triste pere jettant un regard détonnement sur l'Anglois, s'écria en son langage corrompu: « Est-ce donc là un discours à faire rire? » & se retira aussi-tôt, sans doute peu édifié de trouver des mœurs aussi brutales dans un homme qui portoit le nom de Chrétien.



## CHAPITRE III.

*Funestes effets de l'eau-de-vie : retour du printemps : les Anglois remontent dans leurs vaisseaux : description du fort d'York : ils mettent à la voile : M. Ellis va à l'Isle du Chevalier : les aiguilles aimantées perdent leur vertu : caractère humain des Eskimaux : leur adresse : leur goût pour l'huile de poisson : les Anglois jettent l'ancre à l'Isle du Cheval marin : M. Ellis rejoint les vaisseaux : recherches infructueuses pour le passage : grande quantité de baleines : description du détroit de Wager : on continue les recherches : cascade naturelle : petite taille des habitants : probabilité du passage suivant M. Ellis : les Anglois retournent en Angleterre.*

**R** EVENONS, dit M. Ellis, à ce qui nous concerne. Le deux barils d'eau-de-vie que nous primes pour passer plus gayement la fête de Noël, eurent pour nous des suites facheuses.

M. ELLIS,  
Chap. III.

An. 1747.

Funestes effets de l'eau-de-vie.

An. 1747.

M. ELLIS.  
 Chap. III.  
 An. 1747.

Les hommes, qui avant ce temps de réjouissance, jouissoient d'une très bonne santé, se livrerent à un usage trop fréquent des liqueurs spiritueuses & furent bien-tôt infectés du scorbut. Les médicaments, dont on fait usage dans les autres pays, & qui réussissent avec succès pour cette fatale & dégoûtante maladie, furent alors absolument infructueux : l'eau de goudron fut le seul remede efficace de tous ceux qu'on employa ; & par l'usage constant qu'on en fit, on sauva la vie à un grand nombre, lors même que la maladie avoit déjà fait de grands progrès. Il est très rare, & il n'arrive peut-être même jamais que les Anglois qui font leur résidence habituelle dans ce pays, soient attaqués de cette cruelle infirmité ; ce qu'ils attribuent à l'usage habituel qu'ils font de la biere de Prusse : les habitants des quatre établissemens de Churchill, du fort d'York, d'Albany & de la riviere Moose, jouissent d'une si bonne santé, en buvant abondamment de cette biere, que quoiqu'ils soient plus de cent, il se passe souvent jusqu'à sept ans sans qu'on y enterre un seul homme.

Pendant tout le mois de Janvier, nous éprouvâmes la plus grande rigueur de l'hiver ; les perdrix & les lapins que nous avions jusqu'alors trouvés en abondance, commencèrent à devenir très rares. A la fin de Février, le temps devint un peu plus doux, & vers le milieu de Mars, on donna ordre de couper la glace autour des vaisseaux, avec des haches & des cognées, à quoi les hommes travaillerent tous les jours. On débarqua les canons, & tous les autres fardeaux pesants, afin que les vaisseaux fussent plus légers quand les glaces viendroient à se rompre. A la fin de Mars nous eûmes un peu de toutes sortes de temps : la neige commença à se fondre dans les endroits exposés au soleil, & vers le mois d'Avril quelques herbages parurent sur le rivage exposé au midi. Les rivières furent enflées par les eaux, & les plaines en furent couvertes, ce qui nous fit craindre que la glace ne se rompit tout-à-coup avec violence. Pour prévenir les conséquences funestes qui auroient pu en arriver, on donna ordre que tout fut mis bien en état dans les vaisseaux : on les échauffa

M. ELLIS.

Chap. III.

An. 1747.

Retour du  
printemps.

M. ELLIS, avec de grands feux, & l'on fit monter à bord un nombre fuffifant d'hommes, ainfi que plufieurs Officiers. Chap. III. An. 1747. Vers le milieu d'Avril nous fûmes délivrés en grande partie des terreurs que nous avions eues, par la crainte de voir brifer fubitement les glaces, & qu'elles ne fe jettaffent avec violence fur nos bâtimens. Au commencement de Mai, les oifeaux particuliers au pays, commencerent à nous vifiter, & ils furent accompagnés de beaucoup d'autres oifeaux fâuvages, de toutes les efpèces communes dans les parties Septentrionales de l'Europe. Nous eûmes auffi de nombreuses volées de petits oifeaux, dont la plus grande partie étoit d'un brun obfcure affez vilain; mais la douceur de leur chant dédommageoit amplement de ce que leur plumage pouvoit avoir de défâgréable à la vue.

Les Anglois remontent dans leurs vaiffeaux.

Nous eumes enfuite un court retour d'hiver accompagné de vents très froids, de rudes gelées, de beaucoup de neiges, & d'un temps très orageux, ce qui dura jufques vers le milieu de Mai. Alors le temps doux revint, l'Anfe où étoient les vaiffeaux fe dégagea infenfiblement

de glaces : mais la riviere étant toujours gelée, le poisson vint dans cette Anse où nous en prîmes une grande quantité avec nos filets. La longue chaloupe à laquelle on donna le nom de la Résolution, étant bientôt totalement finie elle fut lancée à l'eau, & le 20 de Juin les vaisseaux descendirent la riviere jusqu'à l'établissement du Fort d'York. Nous y reprîmes nos munitions navales ainsi que nos provisions de bouche, afin de nous remettre en mer & de poursuivre nos découvertes.

Le Fort d'York est situé sur la branche méridionale de la riviere de Port-Nelson qu'on appelle riviere de Hayes, environ à cinq milles de son embouchure. Ce fort est à 57 degrés 20 minutes de latitude septentrionale, & à 93 degrés 58 minutes de longitude occidentale à compter du méridien de Londres. Le Fort & l'établissement sont situés dans une espace qu'on a netoyé. Il est entouré par des bois de trois côtés, & celui de l'eau présente un front découvert. Au Sud-Ouest il y a un chantier pour construire ou réparer les chaloupes & les barques : entre ce chantier &

M. ELLIS.

Chap. III.

An. 1747.

Description  
du fort  
d'York.

M. ELLIS.

Chap III

An. 1747.

la batterie est une pièce de terre qu'on nomme la plantation, où les Indiens qui vont à l'établissement plantent leurs tentes : il y a aussi ordinairement une tente ou deux d'Indiens vieux ou infirmes, tant hommes que femmes qui sont entretenus aux dépens de l'établissement dont ils sont séparés par deux rangs de palissades très élevées. Entre ces palissades sont les magasins, les cuisines & quelques boutiques d'ouvriers dont les bâtiments sont très bas. Au dedans de la plus intérieure il y a de petits cantons semés de panais, de choux verts, de salades & d'autres potages pour le Gouverneur & pour les Officiers. Depuis l'entrée des palissades est une plate-forme en bois qui s'étend jusqu'à l'établissement. Le Fort est carré, construit en bois, & flanqué de quatre petits bastions, avec une place spacieuse devant. Dans la partie la plus élevée du bastion du Sud-Est, on voit le logement du Gouverneur, d'où l'on descend dans la place par un très bel escalier. Cet appartement est composé de quatre pièces, avec un foyer dans la plus grande ; toutes sont boisées & très

très proprement ornées, sous cet appartement est une chambre commune pour le Lieutenant du Gouverneur, le charpentier de vaisseau & de bâtiment, & les autres personnes qui mangent à sa table. Il y a dans ce logement inférieur un gros poêle de brique qui sert à l'échauffer, & dont la chaleur se communique aussi à l'appartement du Gouverneur. A côté sont plusieurs petits logements. Dans la partie la plus basse du bastion du Nord-Est, il y a une chambre commune, avec un poêle de brique pour échauffer les appartements; c'est dans ce bastion que sont logés les gardes magasin, le cuisinier & tous les autres qui ne sont pas de la table du Gouverneur, à l'exception du chirurgien. Les deux autres bastions & les courtines sont partagés en magasins, en chambres pour le trafic, & en diverses autres pièces. Tous ces bâtimens n'ont que très peu d'apparence au dehors, mais ils sont chauds & bien disposés: de la plate-forme, la vue se porte par dessus les bois qui couvrent les hauteurs au Sud-Est jusqu'à l'étendue d'environ vingt milles. On a placé trois petits pierriers

M. ELLIS.

Chap. III.

An. 1747.

M. ELLIS.  
 Chap. III.  
 An. 1747.

fur chacune des courtines ; la batterie composée de très gros canons commande la riviere , & est défendue par un petit parapet en temps de guerre ; il y a dans cet établissement trente-trois personnes ou environ. Ainsi quelque formidable que puisse paroître le Fort d'York aux sauvages , il n'est pas en état de se défendre , s'il étoit attaqué par quelque Puissance Européenne.

Il s mettent  
 à la voile.

Le 5 de Juillet , nous levâmes l'ancre , & nous passâmes les bas-fonds avec un bon vent de Nord. Le lendemain nous fîmes voile au travers de beaucoup de glaces rompues , mais nous évitâmes les plus épaisses en ne nous éloignant pas du rivage. Nous continuâmes à en voir une grande quantité jusqu'à ce que nous fussions au Nord du Cap Churchill , où nous eûmes une mer nette , & nous avançâmes sans difficulté jusqu'à l'Isle de Centry , à 61 degrés 40 minutes de latitude septentrionale.

Le 7 , la Résolution vint côtoyer le Dobbs , & y prit des provisions & des munitions de mer en quantité suffisante pour dix hommes pendant deux mois : je m'embarquai dans cette chaloupe avec le Capitaine Moor & huit hom-

mes , pour examiner les côtes. Il ordonna au Dobbs de gagner l'Isle de marbre , & d'y rester jusqu'à ce que nous allussions l'y rejoindre : les vaisseaux firent voile au Nord , & nous demeurâmes près du rivage où nous restâmes cette nuit sur un grappin. Le lendemain nous continuâmes à faire voile en suivant la côte au Nord , à travers beaucoup de glaces brisées. Les Eskimaux qui habitent les côtes au Nord des établissemens de la compagnie parurent en petits corps sur les hauteurs , & nous firent des signaux pour nous engager à approcher ; mais nous continuâmes notre cours sans nous y arrêter , jusqu'à ce que nous fussions arrivés à l'Isle du Chevalier , qui est à la latitude de 62 degrés deux minutes Nord , & nous y jettâmes l'ancre.

Nous n'y demeurâmes pas long-temps , & nous fîmes nos efforts pour gagner la côte occidentale où nous voyions une large ouverture ; mais le ciel étant devenu fort orangeux , & les glaces tombant sur nous en fortes pièces , nous jugeâmes à propos de retourner à l'Isle du Chevalier où nous demeurâmes à l'abri

M. ELLIS.  
Chap. III.  
An. 1747.

M. Ellis va  
à l'Isle du  
Chevalier.

M. ELLIS.

Chap. III.

An. 1747.

jusqu'au 16 de Juillet que la mer nous  
 parut beaucoup plus nette. Deux ca-  
 nots d'Eskimaux vinrent nous join-  
 dre de la côte occidentale ; nous leur  
 fimes connoître que nous avions be-  
 soin de ce que l'on appelle de la  
 baleine ; ils nous quitterent & revin-  
 rent peu de temps après avec une  
 grande quantité de cette substance ,  
 & beaucoup de vessies remplies  
 d'huile. Nous achetâmes la baleine  
 pour de petites haches , des cou-  
 teaux , des morceaux de cercles de  
 fer , & d'autres bagatelles ; mais nous  
 ne voulumes pas nous embarrasser  
 d'huile. Cependant il est vraisembla-  
 ble que nous aurions pu faire avec eux  
 un très bon commerce , car ils nous  
 presserent fortement d'aller à quel-  
 ques Isles que nous voyions à l'Ouest  
 où ils nous faisoient connoître qu'il  
 y avoit beaucoup de ces marchandi-  
 ses ; mais comme notre objet n'étoit  
 pas le trafic , nous refusâmes de nous  
 rendre à leurs instances ; nous vîmes  
 en cet endroit un grand nombre de  
 veaux marins & de baleines blanches.

Les aiguil-  
 les aimantées  
 perdent leur  
 vertu.

Il nous arriva alors un événement  
 qui nous jetta dans la plus grande sur-  
 prise : en voguant au milieu de ces

glaces & entre ces Isles, les aiguilles de nos compas de mer perdirent leur vertu magnétique. Nous voulumes remédier à cet inconvénient en les touchant sur un aimant artificiel; mais nous n'en retirâmes aucun avantage, & si elles recouvrerent leur vertu pour quelques instans, elles la perdirent aussitôt. Cet accident nous jeta dans de profondes spéculations, pour chercher la cause de ce phénomène, mais nous trouvâmes qu'en mettant les compas dans un endroit chaud, les aiguilles reprirent leur première activité, & tournerent leur pointe suivant leur direction ordinaire.

Le 16, nous gagnâmes le côté méridional de l'Isle de Sir Bibi, dans l'espérance de pouvoir entrer dans l'ouverture que nous n'avions pu gagner la première fois; mais les glaces alloient de côté & d'autres en si grandes pièces, que nous fûmes encore obligés d'y renoncer.

Six canots remplis d'Eskimaux, vinrent nous aborder avec une grande quantité de baleine que nous achetâmes autant à leur satisfaction qu'à notre profit. Nous dirigeâmes alors notre cours au Nord-Ouest;

Caractère  
humain des  
Eskimaux.

M. ELLIS.  
 Chap. III.

An. 1747.

nous passâmes par dessus plusieurs bas-fonds & entre diverses Isles, ce qui nous conduisit dans la baye de Névil, la même que nous avions essayé de gagner par la côte méridionale de l'Isle de Biby qui la couvre en partie, & qui en est éloignée d'environ cinq lieues au Sud-Est. Quand nous y fumes arrivés, elle nous parut comme un port très vaste, bien à couvert des dangers de la mer, & nous vîmes au fond une grande rivière qui court à l'Ouest. Le terrain des environs n'est autre chose qu'un roc uni couvert de mousse, avec quelques petites plantes dispersées. Nous repassâmes les bas-fonds, dans l'intention de suivre la côte au Nord, mais la marée nous jeta sur une chaîne de rochers où notre bâtiment fut en grand danger d'être brisé. Pendant que nous étions dans cette situation périlleuse, nous fûmes joints par six canots remplis d'Esquimaux, qui nous apportoient de la baleine que nous achetâmes. Ils parurent connoître notre embarras, mais bien loin d'en tirer quelque avantage contre nous, ils nous marquerent beaucoup de politesse, & nous furent

d'un très grand service ; quand la marée nous eut mis à flot, un vieillard qui paroïssoit mieux connoître la mer que les autres, rama devant nous, en nous montrant les bas-fonds, & nous conduisit dans une mer plus profonde. Ce fut en grande partie par son secours que la Résolution fut sauvée & même qu'elle ne souffrit aucun dommage. Malgré tout ce que d'autres Auteurs ont dit de ces peuples, la justice m'oblige à reconnoître qu'ils se conduisirent envers nous, non-seulement avec humanité, mais même avec bonté & avec des marques d'amitié.

Je ne puis passer sous silence l'industrie & l'adresse admirable de ces Eskimaux, qui faute de fer sont obligés de se servir de pierres, de dents de chevaux marins & de licornes de mer, non-seulement pour les pointes de leurs harpons, mais encore pour leurs haches & leurs couteaux. Il est difficile de concevoir la dextérité avec laquelle ils employent des matières qui paroissent si peu propres à ces usages. Ils s'en servent également pour se faire des aiguilles, & cependant leurs habits sont très bien

M. ELLIS.

Chap. III.

An 1747.

Leur adresse;

M. ELLIS.  
Chap. III.  
An. 1747.

coufus, de même que ceux des peuples que nous vîmes dans le détroit d'Hudson. Tant par cette raison que par la conformité que nous remarquâmes entre leur langage, leur figure & leurs usages, nous conclûmes que c'étoit originairement un même peuple, mais les Eskimaux sont plus affables & meilleurs artistes. Leurs habits sont ordinairement bordés de bandes de cuir, & ornés de dents de jeunes faons. Leurs femmes n'attachent pas les côtés de leurs bottines avec de la baleine, comme celles des autres Eskimaux, & elles diffèrent aussi de celles dont nous avons parlé, en ce qu'elles portent une espèce de capot fait avec des peaux de queue de Buffle, ce qui les rend affreuses à voir; mais elles en retirent beaucoup d'utilité contre les coufins qui sont excessivement incommodés en ce pays. Les poils de ces capots qui leur tombent sur le visage leur cachent souvent la vue, mais elles les écartent avec les mains, & sans cette défense, à peine pourroient-elles supporter les piquûres de ces insectes. Les enfants en portent aussi de semblables sur le dos de leurs me-

res, ce qui leur donne une figure horrible, & à ne juger que par l'apparence on croiroit qu'il n'y a pas de peuples plus barbares, quoique dans la vérité ils soient très doux & sans méchanceté.

Quand ces peuples se mettent en mer pour la pêche, ils prennent ordinairement dans leurs canots une vessie pleine d'huile de poisson, comme nos gens prennent une bouteille d'autre liqueur. Ils paroissent la boire avec autant de délices, & même nous avons vu plusieurs fois quand elles étoient vuides qu'ils suçoient la vessie, & la pressoient entre leurs dents avec la plus grande satisfaction. Sans doute que l'expérience leur a appris les effets salutaires de cette espèce d'huile grossière dans ces climats rigoureux, puisqu'ils paroissent y prendre tant de goût. C'est ainsi que les habitants de Saint-Kilda boivent avec autant de plaisir l'huile qu'ils tirent de la graisse des oyes sauvages qui doit avoir une odeur très forte & un goût très rance. Les Eskimaux se servent de la même huile pour leurs lampes qui sont faites de pierres creusées aussi artistement qu'il est possible avec

M. ELLIS.

Chap. III.

An. 1747.

Leur goût  
pour l'huile  
de poisson.

M. ELLIS.  
 chap. III.  
 An. 1747.

des instruments tels qu'ils en ont ; mais au lieu de coton , ils y mettent de la fiente d'oye desséchée.

Leur maniere d'allumer du feu nous parut assez singuliere ; ils préparent deux morceaux de bois sec , font un trou dans chacun , & y font entrer un autre morceau de bois fait en cylindre autour duquel est attaché une corde ; en tirant le bout de cette corde ils font tourner le cylindre avec tant de vitesse que le mouvement met le feu au bois ; ils y allument de la mouffe desséchée qui leur sert de mèche , & s'en servent ensuite pour faire un aussi grand feu qu'ils peuvent en avoir besoin ; mais comme ils n'ont d'autre bois que celui qu'ils trouvent flottant sur les eaux , ce secours leur manque en hiver , & ils sont obligés alors de se servir de leurs lampes pour les besoins de leurs habitations.

On ne doit point passer sous silence que ces malheureux Eskimaux , bien loin d'être jaloux de leurs femmes , nous les auroient volontiers prostituées , dans la pensée que les enfants qu'ils auroient eu de nous , auroient été à tous égards aussi supérieurs à

ceux de leur nation , qu'ils nous jugeoient au dessus d'eux , parce qu'ils s'imaginent dans le sens le plus littéral que tout homme produit son semblable , & que le fils d'un Capitaine doit être nécessairement un capitaine.

Le 20 de Juillet , nous jettâmes l'ancre à l'Isle du Cheval-marin qui est ainsi nommée à cause du nombre prodigieux qu'on y trouve de ces animaux. Nous étions dans la saison où ils s'accouplent , ce qui les rend furieux , & nous les entendions rugir d'une manière terrible. Un grand nombre venoient plonger sur les bords du rivage , & encore plus à quelque distance de la côte. On voit aussi dans cette Isle une grande quantité d'oiseaux de mer.

Le lendemain nous côtoyâmes le rivage entre plusieurs petites Isles & pièces de glace flottante , jusqu'à ce que nous arrivâmes à Whale-Cove , situé à 62 degrés 30 minutes de latitude septentrionale. A l'Ouest de cet endroit nous découvriâmes une baie où il y a plusieurs Isles , & nous y fumes visités par quelques sauvages qui en été s'établissent toujours dans les Isles les

M. ELLIS.  
Chap. III.  
An. 1747.

Les Anglois  
jettent l'ancre  
à l'Isle du  
Cheval-marin.

M. ELLIS.

Chap. III.

An. 1747.

plus stériles, pour la commodité de la pêche. Le Capitaine Moor jugea à propos de descendre dans une petite chaloupe qui nous servoit à cet usage, & je l'y accompagnai avec deux des hommes. Aussi-tôt que nous fumes à terre, environ vingt Eskimaux vinrent à nous, mais il n'y avoit presque que des femmes & des enfants, parce que les hommes étoient occupés à pêcher. Nous les quittâmes pour aller à la découverte, nous gagnâmes la plus haute partie de l'Isle, & nous regardâmes de toutes parts pour chercher quelque ouverture considérable, mais ce fut inutilement. Par cette raison, & parce que nous observâmes que la marée venoit de l'Est, nous retournâmes à bord de la Résolution.

M. Ellis re-  
joint les vais-  
seaux.

Le lendemain nous arrivâmes à une pointe d'où nous découvrîmes une large ouverture qui couroit à l'Ouest, & nous lui donnâmes le nom de passage de Corbet, mais nous n'y entrâmes point, parce que la marée y portoit de l'Est, & que le Capitaine Moor pensa qu'il en voyoit le fond. Après être demeurés fort peu de temps avec les Eskimaux qui

y étoient en grand nombre , & qui nous fournirent de l'eau fraîche dont ils trouvoient abondamment dans les cavités des rochers où elle se rassembloit à la fonte des neiges ; nous résolûmes de retourner à nos vaisseaux que nous trouvâmes à l'ancre dans une assez bonne radè entre l'Isle de Marbre & la Terre-ferme.

En notre absence , la gallere le Dobbs avoit été exposée à un grand danger par les glaces qui étoient tombées sur ce bâtiment du passage de Rankin , situé environ quatre lieues à l'Ouest où ces glaces s'étoient rompues alors. Le Capitaine Smith avoit envoyé son premier & son second contre-maître , pour examiner ce passage , mais après avoir fait environ trente lieues en suivant différents cours , ils reconnurent qu'il se terminoit par une baye. Suivant le rapport du second contre-maître avant cette recherche , il y avoit quelque probabilité de trouver un passage , ce qui avoit engagé le Capitaine Smith à essayer d'y entrer avec son vaisseau , mais il fut tellement embarrassé par les rochers & par les bas-

M. ELLIS.  
Chap. III.

An. 1747.

M. ELLIS.  
Chap. III.

fonds, qu'il y renonça & revint à l'Isle de Marbre.

An. 1747.

Le même-jour que nous revînmes à bord de la gallere le Dobbs, M. Smith, Capitaine de la Californie avoit envoyé le matin sa grande chaloupe, avec son second contre-maitre, pour examiner la côte entre le cap Jalaber & le cap Fullerton. Pendant que nous y demeurâmes, il nous vint six Eskimaux de qui nous achetâmes la chair de quatre veaux marins, pour en faire de l'huile. Quand nous les renvoyâmes, nous mîmes le feu à un de nos gros canons, mais le son répété par tous les rochers voisins fit un bruit si terrible, qu'ils en furent excessivement effrayés, & ne revinrent plus vers nous.

Recherches  
infructueuses  
pour le passa-  
ge.

Le 25 nous remîmes à la voile ; accompagnés de la Californie ; nous fîmes cours au Nord, & l'on envoya la Résolution sous le commandement du premier contre-maitre, pour faire le même tour qu'on avoit eu dessein de faire faire par la grande chaloupe de la Californie, & on lui donna des instructions pour qu'il nous rejoignit

vers le cap Fullerton. Le lendemain nous voguâmes tout le jour entre des glaçons très épais qui enfin nous bouchèrent le passage, enforte que nous fumes obligés ainsi que la Californie de nous attacher à un fort large champ de cette glace, comme les marins les appellent dans cette partie du monde, jusqu'à ce qu'en se séparant elle nous ouvrit un passage sûr. Pendant que nous y demeurâmes, nous vîmes une grande quantité de veaux & de chevaux marins qui se chauffoient au soleil sur le champ de glace, mais nous ne leur causâmes aucun trouble.

Deux jours après les glaces se séparèrent, & nous bordâmes le rivage où nous en fûmes bientôt entièrement délivrés. Les chaloupes ne nous ayant pas joint aussi promptement que nous l'avions espéré, nous commençâmes à tomber dans l'impatience & dans l'inquiétude, & il fut enfin résolu que les vaisseaux se sépareroient pour aller à leur recherche. En conséquence la Californie dirigea son cours au Sud, & nous tournâmes du côté du Nord. En même temps je descendis à terre

M. ELLIS.

Chap. III.

An. 1747.

M. ELLIS.  
 Chap. III.  
 An. 1747.

avec la pinasse sur une pointe, à la latitude de 64 degrés 32 minutes, & nous lui donnâmes le nom de cap Fry, en l'honneur de M. Rowland Fry, Ecuyer, qui étoit du Committé. Dans notre passage nous vîmes plusieurs baleines qui jouoient près du rivage, & examinant la marée, nous trouvâmes qu'elle venoit du Nord. Il étoit très facile de descendre sur cette côte, mais elle s'élevoit ensuite fort haut. A quelque distance du rivage, les montagnes étoient d'un roc rouge fort uni & entièrement stériles. Dans les vallées le terrain étoit couvert d'une espèce de gazon avec de l'herbe très longue, & d'endroits en endroits on trouvoit quelques plantes qui portoient des fleurs jaunes. Nous y vîmes aussi une espèce de vesse dont les fleurs étoient bleues & rouges. Il y en avoit en grande quantité près des étangs qui étoient très nombreux dans cette Isle. Nous vîmes encore plusieurs troupeaux de bêtes fauves qui païssoient sur les côteaux, mais nous ne pumes en chasser, parce que la gallere le Dobbs nous attendoit au large. Les rozeaux de mer sont très gros près du rivage, & quelques-uns montent

à la hauteur de trente pieds, ce qui paroît d'autant plus étonnant, qu'il y a peu de végétaux sur cette côte, à cause de la sévérité du climat.

Le premier d'Août nous mîmes à la voile pour chercher nos chaloupes, & le lendemain nous nous retrouvâmes avec la Californie : mais après de mûres réflexions, il fut résolu que nous n'attendrions que jusqu'au 8 ; que la Californie demeureroit à la latitude de 64 degrés, & le Dobbs à celle de 65. Nous prîmes aussi les précautions nécessaires pour prévenir l'inconvénient qui auroit pu arriver si les chaloupes passaient pendant que nous occuperions ces stations. On éleva une perche avec un pavillon au Cap Fry, & l'on entera au pied une lettre, pour servir d'instruction aux gens de ces chaloupes, & pour leur indiquer où nous allions. Crainte qu'ils ne remarquaient pas cette banderolle, on amara un gros tonneau environ à un mille du rivage, où nous jugeâmes qu'elles devoient passer, & on y joignit un avis d'aller au Cap Fry pour y recevoir de plus amples instructions.

Nous fîmes ensuite voile au Nord,

Grande quantité de baleines.

M. ELLIS.

chap. III.

AN. 1747.

M. ELLIS.  
chap. III.  
An. 1747.

& quand nous eûmes atteint la latitude de 65 degrés 5 minutes, j'entrai dans la Pinasse avec le second contre-maître & six hommes, sur la côte occidentale du Welcome, pour observer la marée, & nous trouvâmes que le flot venoit toujours du Nord. Ce pays nous parut différer très peu des environs du Cap Fry, excepté qu'il paroît un peu plus élevé, & nous y vîmes aussi de grands troupeaux de bêtes fauves qui païssoient. Nous remarquâmes dans notre passage plusieurs baleines noires, & en considérant combien nous en trouvions sur cette côte, nous jugeâmes que des établissemens Européens, on pourroit vraisemblablement y faire une pêche très avantageuse.

Le 6, nous retournâmes au Cap Fry, où nous eûmes la satisfaction de rencontrer la Californie avec les deux chaloupes. Les Officiers qui les montoient rapportèrent qu'ils avoient trouvé une ouverture à la latitude de 64 degrés, qu'elle avoit trois ou quatre lieues de largeur à l'entrée, mais qu'après y être entrés l'espace de huit lieues, ils l'avoient trouvée

de six à sept lieues de large : que dix lieues plus loin, elle se retrécissoit peu à peu & n'en avoit plus que quatre : qu'ils avoient remarqué que les rivages s'écartoient de plus en plus, mais qu'ils avoient été découragés de s'engager plus avant, parce qu'ils avoient trouvé l'eau moins fluide, plus froide & moins profonde. Ils avoient été joints dans ce voyage par plusieurs Eskimaux, qui pour très peu de chose leur avoient fourni en abondance de la venaison fraîche, & qui leur en auroient donné encore davantage, ainsi que de l'huile s'ils avoient voulu s'arrêter avec eux. Il est très probable que cette ouverture communique avec le grand lac dans l'intérieur des terres, & ce lac a peut-être une autre communication dans l'Océan occidental. Cette conjecture peut être appuyée sur ce que le courant de la marée va plus vite de moitié que dans la Tamise, pendant dix heures sur douze, quoique la largeur soit d'environ douze milles. Il paroît d'abord que l'eau étant plus douce, c'est une raison contre la probabilité du passage; mais quand même on la trouveroit entièrement fraîche à la

M. ELLIS.

Chap. III.

An. 1747.

M. ELLIS.  
chap. III.  
An. 1747.

surface, ce ne seroit pas une raison suffisante pour en tirer cette conclusion, d'autant que nous étions dans la saison où les neiges se fondent & coulent de la terre; par conséquent on ne trouvoit que ce qu'on devoit attendre; & ce qu'on remarque de même dans la mer Baltique & sur la côte occidentale d'Afrique, après les mois pluvieux. Il est encore à propos de remarquer qu'il est bien vrai que si l'on voyoit venir le flot de l'Ouest, ce seroit une preuve qu'il y a un passage; mais de ce qu'il vient de l'Est, on ne peut en conclure le contraire. Il est très connu que dans le détroit de Magellan, les marées des deux Océans se rencontrent, & il est vraisemblable que si l'on découvre un passage au Nord-ouest, on y trouvera la même chose.

Comme nous étions près du détroit de Wager, & très assurés que dans le Welcome le flot de la marée vient du Nord, les Capitaines furent d'avis, que par rapport à la vive dispute qui s'étoit élevée entre M. Arthur-Dobbs, Ecuyer, & le Capitaine Middleton, & par rapport aux grandes espérances que cette dispute

avoit fait naître, il étoit nécessaire de bien examiner s'il y avoit réellement un détroit qui conduisît dans l'Océan occidental, comme le prétendoit ce Gentilhomme sur des raisons très probables, ou s'il y avoit seulement une riviere d'eau douce, suivant le sentiment du Capitaine.

Le détroit de Wager est à 65 degrés 33 minutes de latitude septentrionale, & à 88 degrés de longitude occidentale, en comptant de Londres. Le Cap Montagu est au Nord, & le Cap Dobbs est au Sud : l'endroit le plus étroit est environ cinq lieues à l'ouest du dernier Cap, au plus, & le flot y court comme dans une écluse, puisque les marées du printemps parcourent environ huit ou neuf milles par heure. Pendant que nos vaisseaux y demeuroient, il fut très difficile de les gouverner, & la rapidité du courant fit revirer quatre ou cinq fois la Californie, malgré tous les efforts de l'équipage. Il n'y a peut-être pas de spectacle plus surprenant que la vue d'une mer furieuse, fumante, bouillante, & tournant en rond comme un torrent impétueux brisé par une multitude de rochers,

M. ELLIS.

Chap. III.

An. 1747.

Description  
du détroit de  
Wager.

M. ELLIS.  
Chap. III.  
An. 1747.

ce qui paroît cependant n'avoir d'at-  
tre cause que l'étrécissement du canal,  
à proportion de la masse prodigieuse  
d'eau qui y passe. Plusieurs glaces  
courantes tomberent sur nous du  
Welcome, & quoique nous eussions  
déjà fait beaucoup de chemin, la  
force & la rapidité du courant les  
emportoit quelquefois à notre proue,  
& les ramenoit ensuite à la poupe.  
Nous fîmes environ trois heures dans  
cette situation, mais quand nous eû-  
mes passé le détroit qu'on appelle des  
Sauvages, où le canal est plus large,  
& la marée moins rapide, nous nous  
trouvâmes beaucoup plus à l'aise &  
plus en sûreté. Ce détroit ou sond  
est formé par une chaîne de petites  
Isles, qui s'étendent à quelque dis-  
tance le long de la côte septentrion-  
nale : c'est derrière cette chaîne que  
s'arrêta le Capitaine Middleton quand  
il alla dans cette mer. Le 30, nous  
passâmes le détroit des Daims, qui  
est huit ou dix lieues plus avant, &  
nous découvrîmes bientôt un endroit  
très favorable pour mettre les vais-  
seaux en sûreté; étant presque tota-  
lement environné d'Isles très élevées  
formées par des rochers, qui le met-

tent à couvert de presque tous les vents. Nous lui donnâmes le nom de port de Douglas, en l'honneur des Européens Jacques & Henri Douglas. Après avoir amarré nos vaisseaux, il fut tenu un conseil à bord de la gallère le Dobbs, où l'on convint unanimement que les bâtimens demeureroient dans leur station actuelle, pendant que les chaloupes de chacun s'avanceroient dans le détroit, aussi loin qu'il seroit possible, pour déterminer s'il y a, ou s'il n'y a pas un passage qui conduise dans l'Océan occidental de l'Amérique. Il fut aussi résolu pour que les vaisseaux ne demeurassent pas inutilement à attendre les chaloupes, que si elles n'étoient pas de retour le 5 de Septembre, ils remettroient à la voile pour l'Angleterre.

M. ELLIS.  
Chap. III.

An. 1777.

En conséquence de ces résolutions les Capitaines avec les Officiers convenables, & un nombre d'hommes suffisant mirent à la voile dans les chaloupes de leurs vaisseaux respectifs le dernier jour du mois, avec un bon vent, & nous continuâmes à courir à l'ouest jusqu'à ce que le détroit qui alloit toujours en diminuant

On continue  
les recherches.

M. ELLIS.  
 chap. III.  
 An. 1747.

ne fût que d'une lieue de largeur, au lieu de dix qu'il avoit avant. Il étoit presque nuit quand nous fûmes allarmés par un très grand bruit qui paroïssoit comme celui d'une grande cataracte : mais comme nous ne pouvions discerner d'où il venoit, il fut résolu de se mettre immédiatement à l'ancre, pendant que quelqu'un de nous iroit à terre pour faire quelque découverte. On exécuta aussi-tôt cette résolution, mais le rivage étoit si escarpé & tellement coupé de rochers, que la nuit survint avant que nous en eussions pu gagner le haut, & nous fûmes obligés de retourner à nos chaloupes très fatigués, & sans avoir rien découvert. En montant ces hauteurs si remplies de rochers, nous eûmes quelques instants le coup d'œil le plus majestueux, le plus terrible & le plus effrayant dont aucun mortel ait peut-être jamais été frappé. Pendant que nous cotoyions le rivage, des rochers aigus sembloient prêts à se détacher & à tomber sur nos têtes : en quelques endroits nous apercevions des cascades qui rouloient de précipices en précipices, d'énormes glaçons suspendus les uns der-

rière les autres, présentoient comme des orgues d'une grandeur prodigieuse : mais le plus effrayant sur ce théâtre des débris de la nature, étoit des pièces de rochers que nous voyions à nos pieds; nous ne pouvions douter qu'ils n'eussent été arrachés du sommet des montagnes par la force irrésistible d'une gelée rigoureuse, & qu'ils n'eussent roulé de côteaux en côteaux jusqu'à l'endroit où ils s'étoient arrêtés.

Le Lecteur doit juger que nous passâmes la nuit dans une terrible inquiétude. Le lendemain, de grand matin, nous descendîmes à terre, & nous découvrîmes bientôt que le bruit étonnant dont nos oreilles avoient été frappées, venoit de ce que le flot de la marée se trouvoit resserré dans un passage qui n'avoit pas plus de trente toises de large : la masse de l'eau & la rapidité avec laquelle elle couloit, étoient également frappantes, & quoique nous fussions à plus de cent cinquante milles de l'entrée du détroit, l'eau paroissoit toujours très claire, d'un goût fort salé, & la marée montoit communément de quatorze pieds & demi à la pleine

M. ELLIS.  
Chap. III.  
An. 1747.

Cascade naturelle.

M. ELLIS,  
chap. III.

AN. 1747.

lune, ainsi qu'à son renouvellement. Nous observâmes qu'au de-là de cette chute d'eau, le détroit s'ouvroit de la largeur de cinq à six milles, & qu'il s'étendoit de plusieurs milles à l'Ouest, ce qui renouvella nos espérances de trouver un passage : notre plus grande difficulté étoit de traverser cette espèce de cataracte, mais nous y réusîmes beaucoup plus aisément que nous ne l'avions pensé. Je la passai avec une petite chaloupe, lorsqu'elle étoit dans sa plus grande fureur, & nous trouvâmes bien-tôt qu'on pouvoit la franchir sans le moindre danger à demi-flot, quand l'eau de dessous la chute se trouvoit de niveau avec celle qui est au-dessus.

Petite taille  
des habitants.

Pendant que nous étions en cet endroit, trois Indiens vinrent à nous dans des canots, nous jugeâmes par leurs manières que c'étoient les mêmes peuples que nous avions vus dans les autres parties de cette côte, mais qu'ils étoient d'une taille beaucoup plus petite. Il n'est pas inutile de remarquer qu'en faisant cours au Nord, au-delà du Fort d'York, tout y diminue de grandeur; en sorte qu'à 61 degrés les arbres ne paroissent

que comme des arbuttes, & qu'au de-là de 67 degrés, on ne rencontre plus aucune créature humaine. Ces Indiens parurent d'abord un peu craintifs, parce que nous étions vraisemblablement les premiers Européens qu'ils eussent jamais vus : mais quand nous leur eûmes fait des signes d'amitié, ils devinrent plus hardis, & commencèrent à converser avec nous. Nous leur fîmes entendre que nous avions besoin de Tuktoa ; ce qui dans leur langue signifie de la venaison : ils descendirent à terre & nous en apportèrent promptement, qui étoit préparée suivant leurs usages, c'est-à-dire, desséchée avec quelques morceaux de chair de buffle qui paroissoit tuée depuis peu. Nous les achetâmes à très bon prix, & ils se retirèrent fort satisfaits.

Ce fut le 13 d'Août que nous passâmes la chute, & nous remarquâmes qu'au-dessus la marée ne montoit que de quatre pieds. Les deux rivages étoient également escarpés & nous ne trouvâmes point de fonds, quoique notre sonde fut de cent quarante brasses. Nous rencontrions toujours des veaux marins & des ba-

M. ELLIS.

Chap. III.

An. 1747.

M. ELLIS.

Chap. III.

An. 1747.

leines blanches, mais la plus grande partie de nos gens étoient très décou-  
ragés, parce qu'ils trouvoient l'eau  
presque entierement douce. Comme  
je pensois qu'elle ne l'étoit qu'à la  
surface, je laissai tomber une bou-  
teille bien bouchée à la profondeur  
de trente brasses, où le bouchon fut  
enlevé, & elle fut retirée pleine d'une  
eau aussi salée que celle de l'Océan  
atlantique. Cette expérience fit re-  
naître nos espérances, mais cette  
lueur d'un heureux succès fut bien-  
tôt évanouie, quand nous trouvâ-  
mes le soir du 14 d'Août que tout-  
à-coup nous étions sur des bas-fonds,  
ce qui nous obligea de jeter l'ancre.  
Le lendemain, au point du jour, nous  
descendîmes à terre, nous montâmes  
sur des hauteurs qui n'étoient pas  
éloignées de la côte, & nous eûmes  
le chagrin de voir que ce que nous  
avons pris jusqu'alors pour un dé-  
troit, se terminoit par deux petites  
rivieres, non navigables, dont l'une  
venoit d'un grand lac, que nous  
voyions au Sud-Ouest à quelques mil-  
les de distance.

Pendant que nous demeurâmes en  
cet endroit, il nous vint six canots

d'Indiens, qui nous vendirent une petite quantité de chair de daim & de buffle, avec un peu de faumon desséché. Nous leur fîmes signe que nous en avions besoin d'une plus grande quantité, ce qu'ils entendirent très bien, & ils ne furent pas long-temps sans nous en apporter. Non-seulement nous achetâmes ces provisions, mais nous échangeâmes aussi de nos denrées pour quelques-uns de leurs habits, de leurs flèches & de tout ce qu'ils voulurent nous céder, uniquement pour satisfaire notre curiosité. Je fis mes efforts pour tirer de ces gens quelque éclaircissement par rapport à l'autre mer, que je voulois leur faire entendre qui devoit être à l'ouest, & pour leur faire comprendre ma pensée, je traçai un dessein grossier sur la côte, dans l'espérance qu'ils le continueroient, mais il ne me fut pas possible de me faire entendre, ce qui augmenta beaucoup le découragement où nous étions tombés. Avec ces Indiens il vint un homme qui portoit le même habillement, & parloit la même langue; mais par son teint, qui étoit beaucoup plus clair que le leur, & par

M. ELLIS.

Chap. III.

An. 1747.

M. ELLIS.

Chap. III.

An. 1747.

son peu d'usage à conduire le canot; il nous parut évidemment qu'il étoit d'une autre nation, & qu'on l'avoit seulement amené pour nous voir. Notre Capitaine pensa que ce pouvoit être un esclave, & remarquant combien ils étoient disposés à vendre tout ce qu'ils possédoient, il crut qu'il ne lui seroit pas impossible de l'acheter. Dans cette pensée, il envoya à terre M. Thompson, le Chirurgien, avec quelques marchandises pour tenter de faire ce marché; mais les Indiens rejetterent cette offre de manière à faire connoître combien ils étoient éloignés d'y consentir.

Le 15, nos deux chaloupes leverent l'ancre, & nous commençames à nous remettre en route pour rejoindre nos vaisseaux; mais le vent nous étant absolument contraire, nous fûmes obligés le soir de nous mettre à couvert dans une anse du côté du rivage méridional. Vers minuit le vent nous devint favorable, nous remîmes à la voile, & après avoir fait peu de chemin, nous fûmes appelés par les gens de l'autre chaloupe, pour nous apprendre qu'ils avoient eu le malheur de perdre un homme,

lequel avoit été jetté hors du bord par un mouvement de la grande voile d'un côté à l'autre : la nuit étoit très obscure, & le bâtiment avançoit avec beaucoup de vitesse, enforte qu'ils ne purent en faire aucune recherche. Le 17 nous repassâmes le faut, & nous jettâmes le grapin cette nuit près d'une Isle qui étoit huit ou dix lieues plus bas. Le vent nous étoit favorable & très frais avec beaucoup de pluie & de neige, & nous arrivâmes promptement à nos vaisseaux.

Il fut tenu aussi-tôt un conseil pour écouter notre rapport. M. Thompson le Chirurgien, proposâ quelques doutes. Il dit que la mer étant très haute, & courant avec violence, nous nous étions tenus en revenant à une distance considérable de la côte Septentrionale : qu'il étoit possible que nous eussions passé quelque ouverture sans l'avoir remarquée, qu'il étoit d'autant plus porté à le croire ; qu'il pensoit que la terre qu'on avoit vue très haute étoit double, avec de larges coupures entre les montagnes, sur quoi il proposâ de faire une nouvelle recherche pour être sûrs de n'avoir rien négligé. Je secondai avec

M. ELLIS.

Chap. III.

An. 1747.

Probabilité  
du passage se-  
lon M. Ellis.

M. ELLIS.  
Chap. III.

An. 1747.

chaleur sa proposition sur la considération des marées extraordinaires que nous avons remarquées au port de Douglas, où elles montent à seize pieds & demi de hauteur perpendiculaire : enfin il fut décidé que la Résolution se remettroit immédiatement en route, pour avoir une plus ample satisfaction.

Nous partîmes pour cette expédition, M. Thompson, le premier contre-maître & moi : dans notre passage nous trouvâmes beaucoup de baleines noires, & une quantité prodigieuse de veaux marins, mais vers minuit voyant que nous étions renfermés entre la côte & les Isles voisines, nous jettâmes la sonde, qui descendit à trente brasses, & la profondeur diminuant de plus en plus, nous nous mîmes à l'ancre. Le matin nous descendîmes à terre, & nous reconnûmes d'une éminence que cette ouverture couroit plusieurs lieues au Sud-Ouest, mais qu'il étoit impossible de remonter beaucoup plus haut ; à cause de plusieurs chaînes de rochers qui la traversoient presque en entier, & qui étoient très visibles dans le temps de la basse ma-

rée. A trois lieues au Nord de cette ouverture, nous en découvrîmes une autre, mais elle se terminoit de même, environ à trois lieues de son embouchure. N'ayant plus aucune espérance de trouver un passage de ce côté, nous revînmes à nos vaisseaux le plus promptement qu'il nous fut possible, & nous y arrivâmes le 25, en sorte que nous ne fûmes absents qu'un seul jour pour ce service.

Le 26 d'Août, nous levâmes l'ancre du port de Douglas, ainsi que la Californie; lorsque nous entrâmes dans le Wager nous trouvâmes le flot de la marée très rapide, ce qui nous arrêta plusieurs heures. Le 28, le temps fut beau, modéré avec le ciel très serein: nous nous trouvâmes dans le Welcome, & il fut proposé d'aller mesurer la marée sur la basse-côte, dont nous n'étions qu'à trois ou quatre lieues. En conséquence je me rendis sur cette côte vers le soir avec notre second contre-maître, mais avant que nous eussions pu la gagner, la nuit survint, le temps de la hauteur se passa, & nous fûmes obligés de nous y arrêter jusqu'à la marée suivante, afin d'exécuter nos ordres

M. ELLIS.

Chap. III.

An. 1747.

M. ELLIS.  
Ch. III.  
An. 1747.

avec plus d'exactitude. Cependant le Dobbs étoit demeuré au large, & tiroit le canon de demi-heure en demi-heure, mais soit que le vent ou la marée l'eussent jetté à quelques lieues au Nord, il étoit trop éloigné pour que nous pussions les entendre, & vers le matin il fut entièrement hors de notre vue. Au point du jour nous finîmes notre opération par laquelle nous trouvâmes que le flot venoit du Nord, & que la mer montoit un peu plutôt que sur la côte opposée. Nos affaires étant terminées, il fut question de prendre les moyens de revenir à bord, ce qui nous étoit alors très-difficile, & il se présentoit des circonstances si effrayantes qu'elles ne pouvoient manquer de faire sur nos esprits la plus forte impression de terreur. Le vaisseau, comme je l'ai déjà dit, étoit hors de notre vue, & il nous étoit impossible de connoître de quel côté nous devions le suivre, le vent étoit très fort, & l'air épais avec beaucoup de neige. La chaloupe étoit petite & profonde, la plupart des hommes étoient des gens plus habitués à la terre qu'à la mer, & en mauvaise santé, enforte que toutes

ces causes réunies nous mettoient dans une situation déplorable. Je fis mes efforts pour encourager les hommes, en leur représentant que quelques événements qui pussent arriver, il étoit plus avantageux pour nous d'aller en mer, à la recherche de notre vaisseau, que de demeurer sur cette côte stérile, où nous ne voyions aucune trace d'hommes ni de bêtes, aucun abri, & pas une seule goutte d'eau fraîche; enfin où il étoit impossible de pouvoir prolonger notre vie, puisque nous avions à peine pour un jour de provisions à bord. Animés par tous ces motifs, les gens consentirent à se remettre en mer, ce que nous fîmes aussi-tôt. Le vent s'étant augmenté, la mer devint très forte, nous prîmes beaucoup d'eau, la plus grande partie de notre temps & de notre travail fut employée à la vuidier de notre bâtiment, en sorte qu'il étoit impossible que nous pussions tenir fort long-temps; mais lorsque nous étions environ à douze lieues du rivage, nous revîmes nos vaisseaux avec une joie inexprimable: notre courage se ranima, nous redoublâmes nos efforts, & nous arri-

M. ELLIS.

Chap. III.

An. 1747.

M. ELLIS.

Chap. III.

An. 1747.

vâmes bien-tôt à bord fans accident. Nous fûmes très heureux d'avoir eu cet événement favorable, fans lequel nous aurions péri indubitablement, d'autant que le vent & la mer prirent une nouvelle fureur, & que l'air devint fi chargé & fi obscur, qu'il nous auroit été impossible de découvrir, ni les vaisseaux ni le rivage.

Leur retour  
en Angleterre,

Le 30, le vent qui jusqu'alors avoit été Sud s'abattit, & nous en profitâmes pour mettre à la voile; mais comme la Résolution nous devenoit plus embarrassante, on jugea à propos d'en ôter tout ce qui pouvoit servir, & de l'abandonner ensuite au gré des vents & des flots. Le temps étoit alors très inconstant, & nous résolûmes de diriger notre cours vers l'Angleterre. Le 9 de Septembre nous entrâmes dans le détroit d'Hudson; nous eûmes un temps très chaud & très agréable jusqu'au 14 qu'il se chargea de nouveau. Le 16, nous rencontrâmes deux vaisseaux de la Compagnie de la baye d'Hudson. Le mauvais temps que nous eûmes alors parut être principalement occasionné par des brouillards très épais & très malsains, qui firent retomber plu-

ſieurs de nos gens dans leur ancienne maladie du ſcorbut. Ces circonſtances étoient d'autant plus fâcheuſes , que nous étions alors dans l'endroit le plus dangereux de toutes ces mers pour la navigation , à cauſe du peu de largeur du détroit , du manque de fond quand on jettoit la ſonde , des montagnes énormes de glace , qu'on pouvoit regarder comme des rochers flottants : enfin l'obſcurité du temps augmentoit la difficulté de les éviter. Quelques effrayantes que fuſſent toutes ces circonſtances , & quelques déſagréables que puſſent être ces obſtacles , ils nous devinrent bientôt ſi familiers qu'ils ne nous affectoient preſque plus. En effet le danger eſt tellement diminué par une vigilance continuelle & par une diſcipline exacte entre les gens de mer , qu'il eſt très rare qu'il y arrive quelque accident , & que les vaiſſeaux de la Compagnie y vont régulièrement tous les ans ſans aucun inconvénient.

Le 20 de Septembre nous nous trouvâmes emportés par une force prodigieuſe , la mer tombant ſur nous de toutes parts , ce qui étoit occaſionné par la marée qui portoit for-

M. ELLIOT

Chap. III.

An. 1747.

M. ELLIS.

Chap III.

An. 1747

tement contre un vent très frais, d'où nous jugeâmes que nous n'étions pas éloignés des Isles de la Résolution. Nous voyions toujours de prodigieuses montagnes de glace qui flottoient à notre vue, mais nous les laissâmes bientôt derriere nous, & nous commençâmes à entrer dans un climat plus chaud. La nuit du 23, nous eûmes un furieux ouragan qui endommagea beaucoup nos manœuvres; mais nos mâts, contre notre attente ne souffrirent aucun accident. Pendant la tempête la Californie fut séparée de nous; mais quand le ciel fut éclairci, nous eûmes un temps favorable pendant près de dix jours, & le 9 d'Octobre nous jettâmes l'ancre à Carstown dans l'Isle de Pomona. Le lendemain la Californie y arriva à notre grande satisfaction, après que nous en eûmes été séparés environ une semaine. Le 17 nous remîmes à la voile de Conserve avec la Californie, & quatre vaisseaux de la Compagnie de la baye d'Hudson, sous l'escorte du vaisseau de guerre le Mercure, & nous arrivâmes le 25 du même mois sans aucun accident dans la rade de Yarmouth après un an,

quatre mois & dix-sept jours depuis que nous avons quitté la même rade. Ainsi finit un voyage qui avoit attiré l'attention de toutes les Puissances maritimes de l'Europe ; quoiqu'il n'ait pas eu le succès qu'on en espéroit , on peut en regarder les événements comme des preuves plus claires & plus complètes que toutes celles qu'on avoit encore eues de la probabilité du passage cherché depuis si long-temps.

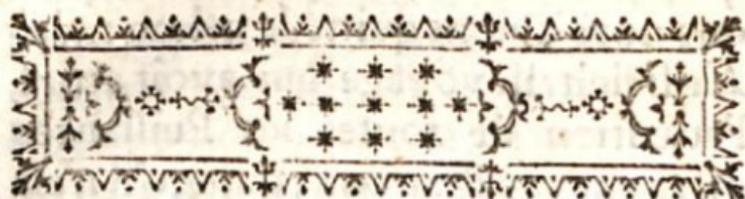
M. ELLIS.

chap III.

An. 1747.

*Fin du Voyage de M. ELLIS.*

CHAPITRE PREMIER.



# RELATION

## AUTHENTIQUE

*De la perte du Dodington, vaisseau de la Compagnie des Indes Orientales : Histoire de ceux qui survécurent au naufrage, & qui après avoir demeuré sept mois sur un rocher stérile, arriverent à Madras.*

Extrait du Journal de l'un des Officiers,

---

### CHAPITRE PREMIER.

*Départ du Dodington : il se sépare de ses Consors : il fait naufrage : vingt-trois hommes se sauvent sur un rocher : la mer leur apporte quelques provisions : ils forment le projet de con-*

*struire une chaloupe : la mer leur apporte des outils : on trouve le corps de la femme d'un Officier : ils réussissent à faire une forge.*

**L**E 23 d'Avril 1755, le Dodington commandé par le Capitaine Samson mit à la voile des Dunes, de Conserve, avec le Pelham, le Hongthon, le Streatham & le Hedgecourt tous vaisseaux au service de la Compagnie des Indes orientales, & en sept jours ou environ ils sortirent du canal. Le Capitaine Samson voyant que son bâtiment voguoit avec plus de légereté qu'aucun des autres, ne voulut pas perdre l'avantage qu'il pouvoit retirer de cette supériorité, & demeurer en leur compagnie. Il fit voile séparément, & les ayant bientôt perdus de vue il gagna Bonavista l'une des Isles du cap Verd, située à la latitude septentrionale de 16 degrés. Il y arriva le 20 de Mai, & le 21 il jetta l'ancre dans la baye de Porte-prior. Il parut alors, ou qu'il s'étoit trompé en croyant son vaisseau meilleur voilier que les autres, ou qu'il avoit perdu du temps par la route qu'il avoit tenue, puisqu'il trou-

---

Naufrage du  
Dodington.  
Chap. I.

An. 1755.

Départ du  
Dodington.

An. 1755.

Naufrage du  
Dodington.  
Chap. I.

An. 1755.

va que le Pelham & le Streatham étoient entrés dans la baye deux heures avant lui ; le Houghthon les suivit de près , mais le Edgécourt n'arriva que le 26.

Il se sépare  
de ses Con-  
sorts.

Le 27 de Mai, le Dodington, le Pelham, le Streatham & le Houghthon ayant leur fait provision d'eau continuèrent ensemble leur voyage, & laisserent l'Edgécourt en rade. Ils voguerent de compagnie faisant route au Sud-Est quart à l'Est, jusqu'au 28 ; mais le Capitaine Samson jugeant qu'on alloit trop à l'Est, ordonna que le Dodington portât directement au Sud, ce qui le sépara encore des autres, & après sept semaines d'un temps favorable il reconnut la terre à la hauteur du cap de Bonne-Espérance. Quand il eut doublé le cap, il repartit des Agulhas le 8 de Juillet ; le bâtiment fit cours à l'Est pendant environ vingt-quatre heures, entre la latitude de 35 degrés 30 minutes, & celle de 36 degrés, après quoi le Capitaine donna ordre de faire voile Est-Nord-Est.

Il fait nau-  
frage.

Il continua à suivre le même cours jusqu'au Jeudi 17 du même mois qu'il toucha à une heure moins un quart

du matin. L'Officier dont le journal a servi à former cette relation dormoit alors dans sa chambre ; mais étant éveillé subitement par le choc, il sauta hors du lit dans la plus grande consternation, & fit toute la diligence qui lui fut possible pour se rendre sur le pont où toutes les terreurs de sa situation le frapperent en même-temps. Il vit les hommes renversés de côté & d'autre par la violence de la mer qui tomboit sur eux, & le vaisseau qui se brisoit en pièces à chaque houle dont il étoit frappé. Il se traîna en rampant avec la plus grande peine jusques sur le bas-bord du demi-pont qui étoit le plus élevé au dessus de la surface de la mer ; il y trouva le Capitaine qui ne lui dit presque autre chose, sinon qu'il falloit tous périr : quelques minutes après, un coup de mer les sépara, & il cessa de l'appercevoir. cet Officier voulut gagner l'autre côté du demi-pont, mais il avoit le corps trop brisé par la violence de la mer, & il eut encore le petit os du bras droit cassé, pendant que toutes les parties du vaisseau étoient emportées sous les eaux & mises en pièces. Dans cette horrible situation, s'attendant

Naufrage du  
Dodington.  
Chap. I.

An, 1715.

N ufrage du  
Dollington.  
Chap. 1.

An. 1755.

à chaque instant d'être englouti par les vagues, il entendit quelqu'un crier, terre ! Il jeta aussitôt la vue autour de lui ; mais quoiqu'il vit quelque chose qu'il jugea qu'on avoit pris pour la terre, il crut que ce n'étoient que les vagues opposées aux brisans. En même temps la mer tomba sur lui avec tant de violence, que non-seulement elle l'arracha de son azile, mais encore qu'elle l'étourdit du coup violent dont il eut un œil frappé. Il demeura évanoui & dans un état d'insensibilité sur les débris, jusqu'à ce que le jour fut très avancé ; mais en recouvrant l'usage des sens il se trouva attaché sur une planche par un clou qui s'étoit enfoncé dans son épaule. Outre la douleur qu'il ressentoit de ses blessures & du brisement qu'il avoit souffert, il étoit si engourdi par le froid qu'il pouvoit à peine remuer un pied ou une main : il cria le plus haut qu'il lui fut possible, & fut entendu des hommes qui étoient sur les rochers ; mais ils ne purent lui donner de secours, & il se passa encore un temps très considérable avant qu'il pût se dégager & se traîner sur le rivage.

Vingt.trois  
hommes se  
sauvent sur  
un rocher,

Ce rivage étoit un rocher stérile

& inhabité, à la latitude méridionale de 33 degrés 44 minutes, & à la distance d'environ deux cents cinquante lieues à l'Est du cap de Bonne-Espérance (a). L'Officier y rencontra. M. Evan-Jones, premier contre-maître ; M. Jean Collet, second contre-maître, M. Guillaume Webb, troisième contre-maître, M. S. Powell, cinquième contre-maître, Richard Topping, charpentier ; Noël Bothwell & Nathaniel Chisholm, quatrième maîtres ; Daniel Ladova, maître d'hôtel du Capitaine ; Henri Sharp, domestique du Chirurgien, Thomas Arnold, Nègre, & Jean Magdovel, domestiques du capitaine, Robert Beasley, Jean Ding, Gilbert Chain, Térance Mole, Jonas Rosenbury, Jean Glass-Taylor, & Hendrick Scautz, matelots, Jean Yets, compagnon, Jean Lister, Ralph Smith, Edouard Difoy, mouffes. Ces hommes au nombre de vingt-trois, étoient les seuls qui restoient de deux

(a) Il ne paroît par aucune carte qu'à la latitude de 33 degrés 44 minutes, & à deux cents cinquante lieues est du Cap de Bonne-Espérance, où l'on suppose que ce roc est situé ; il put être à six lieues d'aucun endroit des continents : il faut donc qu'il y ait eu quelques erreurs dans leur calcul.

Naufrage de  
Dodington.  
Chap. I.

An. 1755

Naufrage du  
Dodington.  
Chap. I.

cents foixante-dix qu'il y avoit à bord  
du vaisseau quand il fit naufrage.

An. 1755. Leur premier soin fut de chercher  
quelque chose pour se couvrir dans

La mer leur  
apporte quel-  
ques provi-  
sions.

ce que la mer avoit jetté des débris  
du vaisseau sur le roc, & ils réus-  
sirent au-delà de leurs espérances. Ce

qu'ils avoient ensuite le plus de be-  
soin étoit du feu, & ils ne pouvoient  
s'en procurer aussi aisément; quel-  
ques-uns essayèrent d'en allumer en  
frottant deux morceaux de bois l'un  
contre l'autre, mais ce fut sans au-  
cun succès: d'autres chercherent en-  
tre les rochers s'ils ne trouveroient  
pas quelque chose qui pût leur servir  
de pierre & de briquet: enfin après  
avoir beaucoup cherché, ils trouve-  
rent une boîte qui contenoit deux  
pierres à fusil & un morceau de lime  
rompue, acquisition qui leur donna  
beaucoup de joie; mais jusqu'à ce  
qu'ils eussent quelque matière que  
l'éteincelle allumât, & qui pût leur  
tenir lieu de mèche, la pierre & le  
morceau d'acier leur étoient inutiles.  
Ils recommencerent donc de nouvel-  
les recherches avec autant d'inquié-  
tude que d'activité, & ils rencon-  
trèrent un baril de poudre, mais à

leur grand chagrin ils virent qu'elle étoit mouillée; cependant après l'avoir bien examinée, ils en trouverent au fond du baril une petite quantité qui n'avoit souffert aucun dommage: ils la broyèrent sur un mauvais morceau de toile, ce qui leur servit très bien de mèche, & ils eurent promptement du feu; l'Officier blessé garda ces précieux matériaux, & ses compagnons d'infortune allèrent chercher les autres choses nécessaires, sans lesquelles le roc n'auroit pu servir qu'à retarder pour fort peu de temps leur destruction. L'après-midi la mer leur apporta une caisse de bougies & un baril d'eau-de-vie, ce qui leur fut très agreable, particulièrement la liqueur dont ils burent chacun une petite ration. Quelque temps après, d'autres vinrent dire qu'ils avoient découvert un tonneau presque entièrement plein d'eau fraîche, ce qui leur étoit beaucoup plus utile que l'eau-de-vie: M. Jones apporta quelques pièces de porc salé, & ensuite arriverent quelques-uns des gens qui chassoient devant eux sept cochons qui étoient abordés vivants. On vit aussi de loin quelques futailles de

Naufrage du  
Dodington.  
Chap. 1.

An. 1755.

Naufrage du  
Dodington.  
Chap. 1.

An. 1755.

bierre, d'eau & de farine; mais il ne fut pas possible pour lors de les faire monter sur le rocher. L'approche de la nuit les obligeoit de songer à se procurer quelque couvert, & ils s'occupèrent tous à se faire une tente de quelques canevas jettés à terre; ils y réussirent avec assez de peine, mais faute d'une quantité suffisante de toile à voiles, elle étoit si petite, que tous ne pouvoient y être contenus. Cette Isle étoit très fréquentée par une espèce d'oiseau de mer, nommé Gannet, un peu plus gros qu'un canard, & la plus haute partie étoit couverte de fientes de cet animal. Ce fut sur cette partie que les gens élevèrent leur tente dans la crainte d'être submergés; ils placèrent dessous ceux qui ne pouvoient marcher, & allumerent du feu près d'eux, mais de même qu'ils avoient passé le jour sans nourriture, ils passèrent la nuit sans repos. Ils étoient enfoncés d'un pied dans cette fiente, & de plus la nuit fut si orageuse, que le vent écarta tout leur feu, & avant qu'ils eussent pu se rassembler, la pluie acheva de l'éteindre.

Le Vendredi 18 de Juillet, ceux qui pouvoient marcher allerent visi-

ter les environs du rocher, pour voir ce que la mer y auroit apporté des débris de leur bâtiment, mais à leur grand chagrin ils trouverent que tous les tonneaux qu'on avoit vus le soir précédent s'étoient brisés en pièces contre le roc, excepté un de bierre & un de farine. Peu de temps après qu'ils les eurent mis en sûreté, la marée monta & mit fin à leur travail de ce jour. Tous se rassemblèrent pour faire leur premier repas, & l'on fit griller quelques morceaux de porc sur les charbons pour leur dîner.

Quand ils s'affirent pour prendre ce repas qu'ils avoient coutume de faire dans la joye & la fatisfaction qui vient naturellement de l'abondance où l'on sçait qu'on est actuellement, & de l'espérance de celle à venir : la désolation & l'éloignement de tout secours les frappa d'un sentiment si vif sur leur condition déplorable, qu'ils éclatterent en lamentations, tendant leurs mains & regardant autour d'eux avec l'air farouche du désespoir. Dans une telle agitation de pensées, l'esprit humain se jette rapidement d'un objet sur un autre, pour se fixer s'il lui est possible à quelqu'un qui puisse le consoler ;

Naufrage du  
Dodington.  
Chap. 1.

An. 1755.

Ils forment  
le projet de  
construire une  
chaloupe.

Naufrage du  
Dodington.  
Chap. I.

An. 1755.

un des hommes dit que puisque le charpentier étoit avec eux ils pourroient construire une forte chaloupe, pourvû qu'ils eussent les matériaux & les outils nécessaires, ce qui à l'instant ranima l'espérance de tous les autres. Il n'y en eut pas un seul qui ne tournât les yeux sur le charpentier, & il les assura qu'il ne faisoit aucun doute de pouvoir construire une chaloupe qui les conduiroit à un port sûr, si comme on le disoit il pouvoit avoir des outils & des matériaux. Il n'y avoit à la vérité aucun lieu de croire qu'il fut possible de s'en procurer, non plus que tout ce qui étoit nécessaire pour avitailler cette chaloupe, en supposant qu'on la fit construire; cependant aussi-tôt qu'ils eurent pensé que leur délivrance n'étoit pas totalement impossible, ils commencerent à s'imaginer qu'elle n'étoit ni hors de probabilité ni difficile. Dès ce moment ils mangerent sans répugnance, & la chaloupe devint l'objet de toute leur conversation: non-seulement ils s'entretinrent de la grandeur de ce bâtiment, ainsi que de la maniere de le manœuvrer, mais ils disputèrent entr'eux à quel port on le conduiroit,

soit au cap, soit à celui de Delagoa.

Aussi-tôt qu'ils eurent fini leur repas, les uns allèrent à la quête des outils, & les autres travaillèrent à accommoder la tente; mais on ne trouva rien ce jour qui put servir à la construction de la chaloupe.

Le samedi 19 de Juillet, ils retirèrent quatre buffes d'eau, un tonneau de farine, un muid d'eau-de-vie, & une de leurs petites chaloupes que le flot avoit jettée sur le roc en très mauvais état, mais ils ne virent encore aucuns outils à l'exception d'une ratissoire.

Le Dimanche 20 de Juillet, ils eurent le bonheur de trouver un panier dans lequel il y avoit des limes, des aiguilles à voiles, des tarières & une carte marine. Ils trouverent aussi deux quarts de cercle, une doloire de charpentier, un ciseau, deux lames d'épée, & une cassette du trésor. Ils firent cette recherche de très grand matin, parce que la mer ayant été très forte le jour précédent, il y avoit lieu de croire qu'elle leur ameneroit quelques débris du vaisseau. A dix heures, ils s'assemblerent pour la prière, & ne sortirent ensuite qu'après le dîner; ils trouverent plusieurs

Naufrage du  
Dodington.  
Chap. I.

An. 1755.

La mer leur  
apporte des  
outils.

Naufrage du  
Dorington  
Chap. I.

An. 1755.

On trouve  
le corps de la  
femme d'un  
des Officiers.

paquets de lettres qui appartenoint au Roi & à la Compagnie, les firent bien sécher, & eurent soin de les mettre à part.

Le même jour, en cherchant sur le rivage ils trouverent le corps d'une femme qu'ils reconnurent pour celui de Mistriff-Collet, femme du second contre-maître qui étoit alors à peu de distance. La tendresse de ces deux époux étoit extrême ; M. Jones premier contre-maître, prit en particulier M. Collet, & trouva moyen de l'emmener de l'autre côté du rocher, pendant que les autres contre-mâtres, le charpentier & quelques autres hommes creuserent une fosse dans la fiente d'oiseau, & y déposèrent le corps en récitant la formule pour les enterrements, qu'ils lûrent dans un livre françois que la mer avoit apporté du vaisseau. Après avoir rempli ce devoir de l'humanité, & caché à M. Collet une vue qui l'auroit affecté trop sensiblement & lui auroit pu même être funeste, ils trouverent moyen quelques jours après de lui découvrir peu à peu la conduite qu'ils avoient tenue, & de lui donner l'anneau de mariage qu'ils avoient ôté du doigt

de sa femme. Il le reçut avec la plus grande émotion, passa ensuite plusieurs jours à élever un monument sur sa sépulture, en entassant toutes les pierres quarrées qu'il put trouver, & il mit sur le sommet une planche d'orme où il grava le nom & l'âge de sa femme, le temps de sa mort, & un abrégé de l'accident funeste qui en avoit été la cause.

Le Lundi 21 de Juillet, ils trouverent un peu d'eau fraîche, du porc, du bois des planches, des cordages & du canevas. Ils les rassemblèrent avec joie, pour la construction de la chaloupe, quoique jusqu'alors ils manquaient de beaucoup d'outils sans lesquels il étoit impossible que le charpentier put travailler. Il venoit de finir une scie, mais il n'avoit ni marteau, ni clous. Dans cette conjoncture, un des matelots, nommé Hendrick Scantz, qui étoit Suédois, trouva un vieux soufflet, l'apporta à ses compagnons, leur dit qu'il avoit été forgeron, & qu'avec ce soufflet, & une forge qu'ils pourroient faire sous sa direction, il fourniroit au charpentier tous les outils qui lui seroient nécessaires, ainsi que des clous, d'autant qu'il y avoit

Naufrage du  
Dodington.  
Chap. I.  
An. 1755.

Ils réussissent  
à faire une  
forge.

Naufrage du  
Dodington.  
Chap. I.  
An. 1755.

beaucoup de fer attaché au bois qu'on pouvoit brûler des débris du vaisseau. Cette offre fut reçue avec des transports de joie : le forgeron se mit aussitôt à raccommoder le soufflet, & les trois jours suivants furent employés à élever une tente & une forge. On rassembla aussi tous les bois & toutes les planches qui pouvoient servir au charpentier, qui s'occupa de son côté à mettre en état le peu d'outils qu'il avoit, afin de commencer la chaloupe le plutôt qu'il lui seroit possible.



## CHAPITRE II.

*Le Charpentier & le forgeron travaillent avec la plus grande activité : grande disette de provisions : deux hommes manquent de périr sur un radeau : ils manquent tous d'être empoisonnés : quelques-uns vont au continent : ils reviennent épuisés de fatigue : recit de leur voyage.*

LE jeudi 24 de Juillet, le charpentier aidé du quartier-maître Chisholm, commença à travailler à la quille de la chaloupe, qu'on résolut de faire de trente pieds de long & de douze de large. Le même jour le forgeron finit sa forge & rassembla beaucoup de sapin pour le feu nécessaire. Depuis ce jour, le charpentier & le forgeron travaillèrent avec toute la diligence possible, excepté quand le mauvais temps les en empêcha. Le forgeron eut le bonheur de trouver l'anneau & la noix d'une ancre d'affourche, ce qui lui servit à faire une enclume; il fournit des ciseaux, des

Naufrage du  
Dodington.  
Chap. II.

An. 1755.

Le Char-  
pentier & le  
Forgeron tra-  
vaillent avec  
la plus gran-  
de activité.

Naufrage du  
Dodington.  
Chap. II.  
An. 1755.

haches, des marteaux, des clouds ; & tout ce qui étoit nécessaire au charpentier, qui de son côté s'en servit avec autant d'adresse que de diligence, ce qui dura jusqu'au 31 qu'il tomba malade.

La vie de tous les hommes dépendoit de celle du charpentier, aussi attendirent-ils le retour de sa santé avec autant d'inquiétude que d'impatience : mais à leur joie inexprimable il fut si promptement rétabli, que le 2 d'Août il put se remettre à l'ouvrage.

Grande disette de provisions.

Cependant les munitions qu'ils avoient sauvées du naufrage étoient si près d'être épuisées, qu'ils furent obligés de se réduire à deux onces de pain par jour pour chaque homme, & qu'il ne leur restoit de porc salé que la quantité nécessaire pour avitailler la chaloupe : ils se trouvoient aussi avec très peu d'eau. Dans cette disette ils eurent recours à divers expédients : ils creuserent un puits dans l'attente de trouver quelque source, mais ce fut inutilement : ils essayèrent de tuer quelques-uns des Ganets qui venoient se percher sur le haut du roc, ce qu'ils firent avec assez de succès, mais ils en trouverent la chair rance,

d'un goût de poisson & noire comme des prunelles sauvages : ils firent un radeau de ceux qu'on nomme Cata-marans , dans l'intention de s'en servir pour aller à la pêche avec les hamçons & les lignes qui étoient venues à terre ; ils tuèrent aussi quelques veaux marins , mais tous ceux qui en mangèrent tombèrent malades.

Réduits à cette extrémité ils tuèrent un cochon , & réussirent si bien à pêcher avec leur radeau qu'ils en mirent quelquefois deux en mer. Cependant M. Collet & M. Yets l'un des compagnons furent en grand danger d'être entraînés en haute mer sur un de ces radeaux , & ils y auroient certainement péri. Le 20 d'Août , ils pêchèrent l'après-midi jusqu'à quatre heures qu'ils voulurent regagner leur rocher , mais le vent s'étant élevé tout-à-coup très frais de l'Ouest , au lieu d'approcher de leur rivage , ils furent repoussés très loin en mer. Ceux qui étoient à terre voyoient leur détresse , mais ils ne savoient comment leur pouvoir donner du secours : cependant ils se hasardèrent à envoyer un autre radeau avec des cordes , dans l'espérance qu'ils pourroient s'amarrer jusqu'à

Naufrage du  
Dodigton.  
Chap. II.

An. 1755.

Deux hommes man-  
quent de périr  
sur un radeau.

Naufrage du  
Dodington  
Chap. II.  
An. 1755.

ce que le vent fut plus modéré, mais la mer étoit si forte que ce dernier radeau fut renversé par trois fois, & que les hommes furent obligés de revenir à la nage. Cependant ils voyoient que les vagues emportoient leurs compatriotes à une grande distance, & qu'ils n'avoient aucun moyen de les empêcher de périr, lorsque le charpentier leur dit qu'il alloit si bien serer la petite chaloupe, qu'elle ne prendroit pas plus d'eau qu'un homme n'en pourroit vuider. Cette promesse renouvella leur espérance, & il n'y en eut pas un qui ne fut disposé à se mettre au hasard pour délivrer ses amis. Le charpentier accommoda la chaloupe en un quart d'heure, elle joignit bientôt le radeau, & prit à bord Collet, & Yets. Ils trouverent que l'eau les gaignoit prodigieusement malgré tous leurs efforts, & quand ils aborderent au rocher, la chaloupe étoit si pleine qu'en peu de minutes elle auroit été submergée si elle fut restée en mer.

Personne n'osoit plus se hasarder d'aller en mer sur les radeaux; mais le charpentier s'occupa du soin de rétablir la petite chaloupe qu'il mit promptement en état de service. Leur

Ils manquent  
tous d'être  
empoisonnés.

succès à la pêche étoit fort incertain, & souvent il leur arrivoit de ne rien prendre. Les secours qu'ils trouvoient à terre n'étoient pas moins incertains : Quelquefois les Gannets venoient en une quantité prodigieuse comme un nuage, & d'autrefois il se passoit plusieurs jours sans qu'on en vit un seul. Les Anglois désiroient beaucoup de trouver quelque moyen pour empêcher que ce qu'ils prenoient ne se corrompît, afin de conserver le superflu d'un jour heureux, pour s'en servir quand il leur arriveroit de ne prendre ni Ganets, ni poisson. Ils firent plusieurs épreuves pour conserver les uns & les autres en les fumant, mais ce fut sans aucun succès. Ils voulurent essayer à faire du sel, mais cette expérience fut bien près de leur devenir à tous fatale. Le forgeron accommoda un vase de cuivre pour cet usage, & ils commencerent aussi-tôt à s'en servir, sans penser que leur opération pour faire le sel changeroit la surface du cuivre en verd de gris, & que cette solution ou rouille de cuivre étoit un poison. Ils firent cependant du sel, mais la substance qui le rendoit nuisible s'y répandit avec une telle force,

Naufrage du  
Dodington.  
Chap. II.  
An. 1755.

Naufrage du  
Dodington.  
Chap. II.

An. 1755.

Quelques-  
uns vont au  
continent.

qu'il en devint d'un goût insupportable. On fut donc obligé de le jeter, mais ceux qui en avoient voulu goûter furent saisis de violentes coliques, de sueurs froides & de convulsions, ce qui leur fit bien connoître à tous le danger auquel ils avoient échappé.

Le mercredi 3 de Septembre, il y avoit déjà près de sept semaines qu'ils habitoient ce rocher stérile où ils étoient depuis le 17 de Juillet, & pendant ce séjour ils avoient remarqué plusieurs fois une grande fumée du côté de la Terre-ferme, ce qui leur faisoit désirer ardemment d'y envoyer la chaloupe afin de connoître quel secours on en pourroit tirer. En conséquence Bothwel, Rosenbury & Taylor partirent ce jour, pour aller à la découverte, & pendant la nuit les autres firent un grand feu sur le plus haut du rocher, pour leur servir de signal.

Pendant qu'ils attendoient le retour de la chaloupe, ils tombèrent tous dans la plus grande consternation par un accident qui arriva au charpentier : il eut le malheur de se couper la jambe avec un de ses outils, & il fut en grand danger de perdre son sang jus-

qu'à en mourir, n'ayant ni chirurgien pour le panser, ni rien de ce qui pouvoit être nécessaire pour appliquer à la blessure. Enfin après beaucoup de peines le sang fut étanché, & la coupure se guérit peu-à-peu sans aucun fâcheux symptôme.

Naufage du  
Dodington,  
Chap. II.

An. 1755.

Le samedi 6, le temps ayant été très beau pendant quarante-huit heures, ils attendoient le retour de leur chaloupe. A midi ils commencèrent à être très inquiets de ne la pas voir, mais lorsqu'ils s'asseyoient pour dîner, ils furent agréablement surpris par les cris de deux des hommes qui courroient sur les rochers en criant la chaloupe ! la chaloupe ! Ils se leverent tous très joyeux d'entendre ce cri, & coururent pour la voir arriver dans la plus grande espérance qu'elle auroit eu un heureux succès, mais ils reconnurent bientôt qu'elle n'étoit conduite que par un seul homme qui faisoit agir les deux rames, d'où ils conclurent que les deux autres étoient péris ou retenus. Ils eurent quelques moments après la satisfaction d'en voir un second qui se levoit du fond de la chaloupe, & ils jugerent qu'il y avoit été pour quelque rafraîchisse-

Ils revien-  
nent épuisés  
de fatigue.

Naufrag: du  
Dodington.  
Chap. II.  
An. 1755.

ment ; la chaloupe s'approcha un peu plus près quoiqu'elle n'avançât que très lentement. Le dîné fut entièrement oublié, & après qu'ils furent restés une heure sur le rivage dans la plus grande impatience, la chaloupe vint enfin y aborder. Les deux hommes étoient Rosenbury & Taylor qui en mettant pied à terre se jetterent à genoux pour remercier Dieu par de courtes, mais très vives éjaculations, de ce qu'il leur avoit fait la grace d'aborder encore une fois en sûreté sur ce rocher qu'ils regardoient quoique nud & stérile comme un asyle, après un état beaucoup plus fâcheux. Toutes leurs forces ayant été employées à ramener la chaloupe, elles les abandonnerent tout-à-coup, & ils ne purent se lever de terre sans le secours de leurs compagnons.

Aussi-tôt qu'ils eurent gagné la tente, chacun s'empressa à leur procurer quelque rafraîchissement, parce qu'on avoit remarqué que la chaloupe étoit également vuide de provisions & d'eau. On leur prépara un peu de poisson avec la plus grande diligence, & voyant qu'ils étoient épuisés de veille & de travail, on les

laissa sans leur faire aucune question, & après qu'ils eurent mangé, ils s'endormirent profondément. La conduite de ces honnêtes matelots envers leurs camarades est un exemple extraordinaire d'amitié & d'un généreux désintéressement. Leur impatience & leur curiosité devoient naturellement augmenter, & étoient bien justes, dans l'attente d'un récit qui les intéressoit de si près; cependant ils eurent assez de tendresse pour leurs compatriotes, & de force sur eux-mêmes pour réprimer cette curiosité plutôt que d'interrompre le repos de ceux qui pouvoient la satisfaire: enfin les deux hommes s'étant éveillés ils leur rapportèrent ainsi tout ce qui leur étoit arrivé dans ce voyage.

Le même jour qu'ils étoient partis, ils avoient tourné vers trois heures après midi du côté d'une pointe, environ à six lieues à l'Est du rocher; à mesure qu'ils en approcherent, ils avoient remarqué que cette pointe paroissoit double, ce qui leur avoit fait espérer de trouver un port entre les deux; mais ils avoient été trompés dans leur attente, & n'avoient rencontré sur toute la côte qu'un grand brisement de vagues. Vers cinq heures, n'ayant

Naufrage du  
Dodington.  
Chap. II.

An. 1755.

Récit de  
leur voyage.

Naufrage du  
Dodington.  
Chap. II.

An, 1755.

encore vu qu'un seul des naturels du pays, ils essayèrent de gagner le rivage; mais dans le moment qu'ils entrèrent dans les lames, leur chaloupe fut renversée, & ils eurent le malheur de perdre Dorthwel qui périt dans les flots. Les deux autres gagnèrent le rivage dans un état de foiblesse & d'épuisement, n'ayant d'autres provisions qu'un petit baril d'eau-de-vie. Aussi-tôt qu'ils eurent un peu repris leurs forces, ils se traînerent le long de la côte pour avoir leur chaloupe, parce qu'ils ne pouvoient trouver aucun autre abri contre les bêtes féroces dont ils avoient lieu de craindre les approches pendant la nuit. Après l'avoir cherchée pendant quelque temps, ils la trouverent, mais ils étoient trop foibles pour la pouvoir relever; l'obscurité survint, ils furent obligés de demeurer sur le sable, sans autre couvert que celui de quelques branches d'arbre, & ils passèrent ainsi la nuit. Aussi-tôt que le jour commença à paroître, ils allèrent chercher la chaloupe, mais les vagues l'avoient écartée de l'endroit où ils l'avoient laissée. Comme ils marchaient le long de la côte, ils virent un homme, & s'avancèrent vers lui; mais il prit

aussi-tôt la fuite dans les bois qui n'étoient pas éloignés du rivage, & qui leur parurent très épais. Ils ne le suivirent pas, mais peu de temps après ils trouverent le corps du malheureux Bothwel qui avoit été tiré sur le sable à une distance assez considérable de la mer, & déchiré en pièces par quelques bêtes féroces. Cette vue leur causa le plus grand effroi, & quand ils eurent retrouvé leur barque, la crainte de passer encore une nuit à terre les détermina à songer à leur retour. Ils en furent empêchés par un vent frais qui venoit de l'Ouest, & avant qu'ils eussent pu revirer, la chaloupe fut encore renversée une seconde fois avec eux, & poussée sur le rivage. Après avoir beaucoup nagé avec de violents efforts, ils eurent le bonheur de gagner encore la terre; mais comme ils n'avoient rien mangé depuis le jour précédent à trois heures, ils étoient accablés par la faim & par la fatigue. Ils trouverent alors un fruit qui ressembloit à une pomme, ils en cueillirent avec avidité, & en mangèrent de même sans en connoître ni le nom ni la qualité. Il ne leur en arriva aucun accident, & après s'être rafraîchis par ce repas de l'enfance du

Naufrage du  
 Dodington.  
 Chap. II.  
 An. 1755.

Naufrage du  
Dodington  
Chap. II.

An. 1755.

monde, ils travaillèrent à mettre leur chaloupe à terre, & se glissèrent dessous pour dormir, tant parce qu'ils s'y trouvoient à couvert du soleil, que parce qu'ils y étoient en sûreté contre les bêtes ferores. Ceux qui connoissent la force irrésistible du sommeil, après une longue veille & un travail excessif auront peine à croire que leur repos fut très court, parce que leur situation étoit très incommode & peu sûre. Ils s'éveillèrent avant le jour, & en regardant par dessous le bord de leur chaloupe aussitôt qu'ils purent discerner les objets, ils virent les pattes de plusieurs animaux, & ils jugèrent que c'étoient des tigres qui passoient & repassoient. Ce fut pour eux un motif de demeurer dans la même situation jusqu'à ce qu'il fit grand jour, & quand ils regardèrent une seconde fois ils reconnurent le pied d'un homme. A cette découverte ils sortirent de dessous la barque, au grand étonnement du sauvage & de deux autres qui étoient à quelque distance avec un jeune garçon. Quand ils se furent rassemblés, & qu'ils furent un peu remis de leur première surprise, ils firent signe aux Anglois de se retirer, ce qu'ils s'es-

forcerent de faire , mais ils étoient si fatigués qu'ils ne pouvoient marcher que très lentement. Ils n'étoient pas encore fort éloignés de la chaloupe , quand un grand nombre des naturels vint sur eux avec des lances. Rosenbury s'étoit emparé du mât de la chaloupe , & d'un pistolet que la mer avoit jetté sur le rivage ; voyant que les Indiens venoient sur lui , & se trouvant hors d'état de courir , il eut l'imprudence de se tourner vers eux , d'employer toutes ses forces , & de s'avancer d'un air menaçant , dans la pensée qu'il les effrayeroit & qu'ils prendroient la fuite dans les bois. Il se trompa dans son attente ; au lieu de se retirer ils l'environnerent , & commencerent à aiguïser leurs lances sur la terre. Taylor jugea qu'il étoit temps d'éprouver ce qu'on pourroit faire par les supplications ; il se jeta à genoux , & d'un ton pitoyable leur cria merci , pendant que Rosenbury prit la mer pour son refuge. Les sauvages entourerent aussi-tôt Taylor , & commencerent à le dépouiller : il se laissa ôter tranquillement ses bas & sa chemise , mais quand ils voulurent lui enlever le

Naufrage du  
Dodingron.  
Chap. II.

An. 1755.

Naufrage du  
Dodington.  
Chap. II.

An. 1755.

reste de son habillement, il fit quelque résistance, & les pria par ses gestes de ne le pas mettre entièrement nud, ce qui les porta à s'arrêter. Ils firent ensuite signe à Rosenbury qui nageoit toujours dans la mer de venir à eux, mais il les refusa en leur marquant qu'ils vouloient le tuer. Ils lui montrèrent Taylor, pour lui faire voir qu'ils ne l'avoient pas tué; alors il s'approcha d'eux, leur jeta son pistolet & toutes ses hardes, à l'exception de sa chemise, après quoi il se hazarda à se livrer entre leurs mains. Ils ne lui firent aucune violence, seulement ils tinrent devant lui le mât de sa chaloupe & le pistolet, comme pour se mocquer de la folie qu'il avoit eue de vouloir les épouvanter. Ils parurent être satisfaits d'avoir les habits qu'ils partagerent entr'eux autant qu'ils le purent faire. Ensuite ils commencerent à piller la barque, prirent toutes les cordes qu'ils y purent trouver, ainsi que le crampon de fer qui servoit à suspendre le gouvernail, & commencerent à rompre la poupe, dans l'intention d'avoir le fer qu'ils y voyoient. A moins de briser la tête aux malheureux Anglois, il étoit im-

possible de leur faire plus de mal : dans l'agitation où ils se trouverent alors, ils commencerent à repandre un torrent de larmes quand ils virent qu'on alloit détruire leur petit bâtiment, & supplierent les sauvages de renoncer à cette entreprise avec tant de marques de douleur, qu'ils laisserent la chaloupe comme ils l'avoient trouvée. Encouragés par cette apparence d'attendrissement & de bonté, & pressés par la nécessité, les Anglois leur demanderent par signes quelque chose à manger. Ils se rendirent aussi-tôt à cette demande, leur donnerent quelques racines, & leur firent signe de partir. Les Anglois remirent leur barque en mer & se jetterent dedans, mais le vent qui souffloit fortement de l'Ouest les empêcha de s'éloigner du rivage. Les Indiens voyant qu'ils vouloient leur obéir, mais qu'ils ne pouvoient le faire, les couvrirent de leur chaloupe, pour qu'ils pussent reposer, & les laisserent comme ils les avoient trouvés. Le lendemain matin, le temps étant devenu très beau & le vent tourné à l'Est, ils remirent encore leur barque en mer, & réussirent enfin à regagner le rocher.

---

Naufrage de  
Dodington.  
Chap. II.

An. 1755.

---



---

 CHAPITRE III.

*Les gens détournent une partie du trésor : ils trouvent une grande quantité d'œufs : ils construisent un four : ils s'embarquent & mettent à la voile : leur navigation est très difficile : ils envoient un homme aux sauvages du Continent : quelques hommes descendent à terre : ils jettent l'ancre dans une rivière : ils sont bien traités par les sauvages : mœurs de ces sauvages : les Anglois se remettent en mer : ils trouvent d'autres sauvages très différents des premiers : les Anglois sont en grand danger de périr : ils trouvent un bâtiment de leur nation : ils arrivent à Madras : conclusion.*

---

 Naufrage du  
Dodington.

Chap. III.

An. 1755.

 Les gens détournent une  
partie du trésor.

**D**EPUIS le temps dont nous venons de parler jusqu'au 28 de Septembre, le charpentier & le forgeron continuerent à travailler à la chaloupe. Les gens étoient très actifs à ramasser tout ce que la mer apportoit de temps en temps des débris du

naufnage , particulièrement les cordages & les canevas , pour agréer la chaloupe ; ils trouverent auffi quelques tonneaux d'eau fraîche qu'ils eurent grand foin de mettre avec les autres provisions pour la mer , parce que leur délivrance par le fecours de la chaloupe dépendoit autant de l'eau qu'ils pouvoient raffembler, que des voiles mêmes qu'ils y pouvoient mettre. Le même jour , après avoir fait la priere , devoir dont ils s'acquitterent toujours régulièrement & publiquement chaque dimanche , les officiers découvrirent que la cassette du trésor avoit été ouverte , & qu'on avoit enlevé & caché la plus grande partie de ce qu'elle contenoit. On fera peut-être surpris de ce que des gens que le danger avoit rendu dévots devinssent coupables de larcin , mais il faut remarquer à ce sujet que lorsqu'un vaisseau périt les matelots perdent leur paye & le Capitaine son commandement ; que toute distinction & subordination qui étoit à bord cesse , & que tout ce qui est jetté à terre du débris est regardé comme appartenant à tous en commun. Ainsi les hommes qui jugerent à propos de prendre se-

Naufrage du  
Dodington.  
Chap. 111.

An. 1755.

Naufrage du  
Dodington.  
Chap. III.

An. 1755.

crettement, ce qu'ils regarderent comme leur part du trésor ne firent suivant leur opinion aucun acte d'injustice, mais leur intention fut seulement de mettre en sûreté ce qu'ils craignoient que les Officiers ne voulussent s'approprier, & par ce moyen ils songerent à prévenir toutes les disputes qui auroient pu avoir des suites fâcheuses dans la circonstance où ils se trouvoient. Cependant lorsque les Officiers eurent reconnue ce qui s'étoit passé, & qu'ils virent que personne ne vouloit dire qu'il en eut connoissance, ils proposerent d'écrire une forme de serment, & de le faire prêter à chacun en particulier, en commençant par eux-mêmes. Le plus grand nombre s'y opposerent aussitôt, & quoiqu'ils ne crussent pas avoir commis de crime en prenant le trésor, ils jugerent qu'il seroit non-seulement contre les mœurs, mais même impie de jurer qu'ils n'en avoient rien pris. Le plus petit nombre n'étoit pas en état de soutenir ce qui avoit été proposé, & l'affaire s'affouplit sans qu'il y eut ni de recherches ni même de remontrances.

Le 6 d'Octobre ils trouverent un  
fusil

fusil de chasse, ce qui leur causa beaucoup de joye; le canon en étoit faussé, mais il fut bientôt racommodé par le charpentier, & l'on s'en servit avec grand succès pour tirer les oiseaux qu'on ne pouvoit avoir auparavant qu'en les abattant à coups de bâton.

Le vendredi 10 d'Octobre, ils revirent les Gannets qui les avoient abandonnés depuis quelque temps, & qui volèrent alors autour du rocher en grand nombre. Les Anglois espérèrent qu'ils y déposeroient leurs œufs, & ils eurent la satisfaction de voir que leurs espérances ne furent pas trompées. Après ce temps ils eurent des œufs en abondance jusqu'au commencement de Janvier où le temps de la ponte fut entièrement passé.

Le Dimanche 19 d'Octobre, M. Collet, M. Webb & deux autres se hazarderent encore à monter sur un radeau, mais le vent s'étant élevé très frais le radeau fut rompu, & ils furent jettés de l'autre côté des rochers. Le vent augmentant toujours, & la mer étant très haute, il fut impossible de mettre hors la chaloupe, en sorte qu'ils furent obligés de demeurer toute la nuit avec les veaux

Naufrage du  
Dodington.  
Chap. III.

An. 1755.

Ils trouvent  
une grande  
quantité  
d'œufs.

Ils construi-  
sent un four.

Naufrage du  
Dodington.  
Chap. III.  
An. 1755.

marins sur ces rochers sans aucun couvert & sans rafraîchissements. Quoique leur situation fut très désagréable, ils trouverent un grand motif de consolation en pensant qu'elle auroit été beaucoup plus affreuse si les vagues au lieu de les jeter sur ces rochers, avoient emporté leur radeau en mer. Le vent ne commença à tomber que le lendemain à midi, & on envoya alors la chaloupe, mais comme les vagues étoient encore fort élevées on ne put les amener que deux à la fois, en laissant le radeau derriere. Le temps devint alors pluvieux, ce qui leur fut très agréable, d'autant que cela servit à augmenter leur provision d'eau pour la mer. Ils étoient alors dans une grande disette de pain, quoiqu'ils eussent vécu long-temps avec une très petite ration. Pour dernière ressource ils songerent à bâtir un four, parce qu'ils avoient plusieurs barriques de farine, mais ils manquoient absolument de pain. Ils réussirent au-delà de leur attente, & la changerent en assez bon biscuit.

Ce biscuit ne fut pas long-temps sans être presque épuisé, & ils furent encore obligés de se réduire à quelques onces seulement par jour sans

avoir d'eau-de-vie, parce que la petite quantité qui restoit étoit scrupuleusement conservée pour l'usage du charpentier. Il leur resta encore si peu d'eau, qu'ils se réduisirent aussi à chacun une pinte par jour.

Malgré ce fâcheux état, ils eurent le bonheur de conserver tous leur santé & leur vigueur: le 16 de Février 1756 ils lancerent à l'eau leur chaloupe qu'ils nommerent l'heureuse délivrance. Le 17, ils embarquerent la petite quantité de provisions qu'ils avoient rassemblées; enfin le 18 ils mirent à la voile, & quitterent le rocher auquel ils donnerent le nom d'Isle des oiseaux, après y avoir demeuré 7 mois entiers.

Toutes ces provisions consistoient en deux buffes & quatre muids d'eau, deux cochons vivants, une tinette de beurre, environ quatre livres de biscuit pour chaque homme, & des provisions salées pour dix jours en se réduisant chacun à deux onces par jour, encore étoient-elles presque toutes gâtées & en très mauvais état.

Le 18, à une heure après midi ils leverent l'ancre avec une légère brize venant de l'Ouest, dans l'intention de gagner la rivière de sainte Lucie pour

Naufrage du  
Dodington.  
Chap. III.  
An. 1755.

Ils s'embarquent & mettent à la voile.

Leur navigation est très difficile.

Naufrage du  
 Podington.  
 Chap. I. l.

An. 1755.

laquelle ils mirent à la voile ; mais le malheur continuoit toujours à les accompagner. Pendant vingt-cinq jours successivement ils n'éprouverent que des contrariétés , presque sans provisions , & emportés par de forts courants qui faisoient un mille & demi par heure , en sorte que quoiqu'ils eussent le vent favorable & une bonne brize , ils pouvoient à peine surmonter ces courants. Leur état devenoit de plus en plus misérable , & ils perdirent toute l'espérance qu'ils avoient eue d'arriver à la riviere de Sainte-Lucie : enfin voyant que les courants les emportoient fortement à l'Ouest , & que le vent étoit presque toujours Est , ils se déterminèrent à changer de cours , & à essayer de gagner le cap de bonne-Espérance. En conséquence , le 2 de Mars ils porterent à l'Ouest , mais le lendemain le temps leur parut brouillé , & ils jugerent qu'ils étoient menacés de quelques vents furieux venant de l'Ouest.

Ils ne se trompoient pas dans leurs conjectures ; le vent augmenta prodigieusement jusqu'au quatre du mois , où ils essayèrent de prendre quelque repos ; mais la mer étoit si grosse qu'ils

craignoient que chaque houle ne mit en pièces leur petit bâtiment. Ils furent donc encore obligés de continuer à manœuvrer & de courir sous leur voile de perroquet. Quelquefois les raffales étoient si violentes que la mer paroïsoit comme un affreux précipice au-dessous de leur poupe. Ils continuèrent à être ainsi emportés par ces vents furieux jusqu'au matin du 5 que le beau temps reprit le dessus.

Le 7, ils eurent un calme, & jetterent l'ancre environ à trois quarts de mille du rivage où ils virent bientôt plusieurs naturels qui descendoient des montagnes. Cette vue les encouragea à essayer s'ils pourroient débarquer. Thomas Arnold, domestique noir, avec deux matelots furent envoyés dans une chaloupe, & on leur donna un collier de grains d'ambre, pour en faire présent aux Indiens. Arnold, aussi-tôt que la chaloupe fut près du rivage sauta dans la mer & s'y rendit à la nage, pendant que la chaloupe retourna au vaisseau qui continua de voguer à quelque distance, pour trouver un endroit où l'on put débarquer en sûreté. Arnold accompagné d'environ quarante des

Naufrage du  
Dodington.  
Chap. III.

An. 1755.

Ils envoient  
un homme  
aux sauvages  
du Continent.

Naufrage du  
Dodington.  
Chap. III.  
An. 1755.

naturels, suivit le vaisseau jusqu'à l'endroit convenable pour le débarquement, & l'on renvoya la chaloupe pour le reprendre. Il dit aux Anglois que lorsqu'il étoit arrivé à terre les sauvages avoient d'abord paru fort réservés avec lui, mais qu'ensuite ils s'étoient tous assis, & l'avoient fait asseoir près d'eux. Qu'il avoit présenté le collier d'ambre au plus âgé, & que celui-ci l'avoit reçu avec des marques de politesse. Il leur avoit fait connoître par signes qu'il avoit besoin de nourriture, & ils lui avoient donné du bled d'Inde, des fruits & de l'eau dans unealebasse. Il ajoûta que les sauvages avoient envoyé dans le pays, pour faire venir des moutons, des bœufs & d'autres denrées, sur quoi il marqua beaucoup d'envie de retourner auprès d'eux; mais comme le vent continuoit à venir de l'Ouest, on envoya seulement la chaloupe qui revint bientôt avec autant de bois qu'on en avoit besoin pour quatre jours.

Quelques  
hommes des-  
cendent à ter-  
re.

Ils continuerent à suivre la côte jusqu'au 10 de Mars que le vent se tourna à l'Est; alors ils jetterent l'ancre environ à un demi mille du rivage. Le soir plusieurs des Indiens vinrent

sur le bord de la mer, d'où ils les appelloient & leur faisoient des signes pour les engager à descendre ; mais ils jugerent que le débarquement étoit impraticable. Le matin, les naturels répéterent leur invitation en amenant devant eux un grand nombre de chèvres & de bœufs : cette vue étoit très agréable pour des hommes que la faim réduisoit aux abois, mais ils voyoient toujours qu'il ne leur étoit pas possible de descendre. Ils demeurèrent dans cette situation pareille à celle de Tantale jusqu'au 14 que deux des hommes demanderent qu'on les mit à terre à tout hasard, & qu'on leur permit d'aller vivre avec les naturels, plutôt que de mourir de faim à bord, parce que depuis deux jours ils n'avoient pris aucune nourriture. On les envoya dans la chaloupe, & ils furent mis à terre avec beaucoup de difficultés. Le soir du même jour le vent étoit très foible & paroissoit disposé à tourner à l'Ouest, ce qui caufoit beaucoup de chagrin aux Anglois à cause de leurs compatriotes qui étoient à terre, craignant qu'il ne devint trop fort pour que le bâtiment put demeurer sur le fer jusqu'au ma-

Naufrage du  
Dodington.  
Chap. III.

An. 1755.

tin. On fit de fréquents signaux pendant toute la nuit en élevant des lumières, dans l'espérance de les faire venir au bord de la mer, & de les reprendre avant que la lame fut trop forte. On n'en eut aucune connoissance jusques vers six heures du matin, mais il n'étoit plus temps de les pouvoir reprendre, parce que le vent étoit devenu trop fort & la lame trop élevée. On leur fit signe de suivre le rivage, dans l'espérance de trouver un endroit plus favorable pour les faire revenir à bord, & la barque mit à la voile en rangeant toujours la côte. A peine avoit-elle fait deux lieues, qu'on vit une place très commode; aussi-tôt on porta au rivage, on jetta l'ancre à cinq brasses, on mit en mer la petite chaloupe avec quatre hommes, dont deux devoient aller à la recherche de ceux qui étoient descendus la veille, & les deux autres furent chargés de sonder l'embouchure de la riviere, parce qu'on avoit de grandes espérances de trouver assez d'eau pour que la barque pût passer par dessus la barre. Environ trois heures après on revit les deux hommes avec les quatres premiers, mais ils n'oserent

revenir à bord , parce que la vague étoit trop forte pour s'exposer à mettre leur chaloupe en mer.

Naufrage du  
Dodington.  
Chap. III.

An. 1755.

Tous les gens à bord passèrent la nuit dans de grandes inquiétudes ; au point du jour ils leverent l'ancre , & s'approcherent encore du rivage , mais voyant que leurs compagnons n'osoient se hasarder , ils leur firent entendre que s'ils ne revenoient immédiatement , & ne leur faisoient connoître s'il étoit possible d'entrer dans la riviere , ils seroient obligés de les abandonner , parce qu'on manquoit de provisions , & qu'on ne voyoit aucune apparence d'en avoir en cet endroit. Ces menaces eurent l'effet qu'on en attendoit , & deux hommes se hasarderent à revenir dans la chaloupe malgré la hauteur extrême de la lame. Quand ils furent à bord , ils dirent que les Indiens les avoient très-bien reçus , qu'ils leur avoient donné à manger du bœuf & du poisson , leur avoient fait boire du lait , & les avoient conduits par dessus les montagnes depuis l'endroit où ils avoient débarqué jusqu'à celui où ils avoient trouvé leurs compagnons. Le vent souffloit alors de l'Est ,

Ils jettent  
l'ancre dans  
une riviere.

Naufrage du  
Dedington.  
Chap. III.

An. 1755.

ce qui le rendoit mauvais pour rester en cet endroit, mais très bon pour entrer dans la riviere où on leur dit qu'il y avoit assez d'eau pour la barque. Ils leverent l'ancre à onze heures du matin, & s'avancerent vers la riviere, la chaloupe étant toujours devant pour sonder; mais quand ils furent à la barre ceux du rivage leur firent signe de retourner. Alors ils revirerent & jetterent l'ancre: la chaloupe revint à bord, on leur dit qu'il n'y avoit alors que huit pieds d'eau sur la barre, & qu'il falloit attendre la haute mer pour la passer. A deux heures après midi ils remirent à la voile, entrerent facilement dans la riviere sans prendre d'eau dans la barque, & jetterent l'ancre à deux brasses & demie de profondeur.

Ils sont bien  
traités par les  
sauvages.

Leur premier soin fut de consulter sur la maniere dont ils pourroient trafiquer avec les naturels, afin de se procurer les provisions & les autres denrées qui leur manquoient, n'ayant jamais entendu parler d'aucun commerce sur cette côte. Le conseil ne fut pas long, d'autant qu'ils avoient très peu d'effets à échanger; ils consistoient seulement en boutons de laiton,

quelques verouils, des clous & quelques cercles de fer, dont ils firent des bracelets ou plutôt des anneaux comme les Indiens en portent ordinairement aux bras & aux jambes, & qu'ils nomment Bangles. Ils les descendirent sur le rivage, les montrèrent aux naturels & leur firent en même-temps des signes pour leur faire entendre le mieux qu'il leur fut possible, ce qu'ils demandoient à échanger pour ces bagatelles. Ils se mirent à genoux, comme pour brouter l'herbe, éleverent leurs mains au-dessus de leurs têtes, en forme de cornes, & marquerent les mugissements des bœufs ainsi que le bêlement des brebis, ce que les Indiens comprirent très bien. Ils amenèrent promptement aux Anglois, deux petits bœufs qu'ils achetèrent pour une livre de cuivre, & pour trois ou quatre boutons du même métal. Chacun des bœufs pesoit environ cinq ou six cents, & la chair en étoit excellente : les Indiens parurent très contents de leur marché, & promirent d'en amener un plus grand nombre. Ils apportèrent aussi du lait en grande quantité & à très bas prix, ne demandant qu'un bouton pour envi-

Naufrage dit  
Dodington.  
Chap. III.  
An. 1755.

Naufrage du  
Dorington.  
Chap III.

An. 1755.

ron trente ou quarante pintes. On leur acheta au même prix d'un petit grain qui ressemble au froment de Guinée ; les Anglois le briserent entre deux pierres , en firent une espèce de pain qu'ils cuisirent sur des cendres chaudes , dans l'espérance de pouvoir le conserver jusqu'à ce qu'ils en trouvaissent de meilleur ; leur attente fut trompée , & il se moisit en trois jours ; mais ils firent ensuite bouillir du même grain avec leurs autres mêts , ce qui leur fit une très bonne nourriture. Ils restèrent en cet endroit environ quinze jours , pendant lesquels ils allerent souvent dans le pays jusqu'aux habitations des Indiens qui en étoient éloignées de dix à douze milles. Ils y vivoient dans des huttes couvertes de joncs marins qui forme une espèce de chaume : elles étoient très propres au dedans , & les naturels offrirent souvent aux Anglois qui les visitoient d'y passer la nuit quand ils demeuroient sur le rivage. Ils leurs marquèrent toujours beaucoup d'amitié , mangerent fréquemment avec eux , & parurent prendre goût à la maniere Européenne d'accommoder les viandes ; mais ils faisoient une estime particuliere

des intestins des aimaux, des ventres & des gros boyaux, qu'ils mangeoient ordinairement cruds, après en avoir seulement fécoué les excréments. Ils prenoient aussi beaucoup de plaisir à venir à bord de la barque, remontoient souvent la riviere dans la chaloupe avec les Anglois, & marquerent toujours un caractère très sociable. Ils n'avoient aucune jalousie de leurs femmes, amenoient souvent leurs sœurs & leurs filles aux Anglois, & les laissoient avec eux des jours entiers, pendant qu'ils se promenoient dans les bois.

Le principal exercice de ces sauvages est la chasse, ils n'ont d'autres armes que des especes de lances, & deux bâtons courts avec un gros nœud au bout: ils s'en servent pour assommer leur proie, quand elle est blessée avec la lance.

La riviere est remplie de manattes ou vaches de mer, qui ne causent aucuns dommages: elles viennent ordinairement sur le rivage pendant la nuit, & se nourrissent particulièrement d'herbes: les Naturels en tuent souvent quand elles dorment, & en font leur nourriture. Ils avoient aussi

Naufrage du  
Dodington.  
Chap. III.

An. 1755.

Mœurs de  
ces Sauvages.

des dents d'éléphant qu'ils auroient données pour peu de chose, mais les Anglois n'avoient pas assez de place pour les mettre dans leur barque. Ces sauvages ne portoient point d'habillemens, ou au moins très peu, pendant le jour, mais la nuit ils se couvroient d'une peau de bœuf, qu'ils faisoient bien sécher, & qu'ils avoient l'art de rendre très souples. Leurs principaux ornemens étoient un morceau de queue de bœuf qui leur pendoit depuis la ceinture jusqu'aux talons, avec de petites coquilles de mer qui y étoient attachées: ils portoient aussi de petits morceaux des mêmes peaux au tour des genoux, de la cheville du pied & des bras. Ils se pomadoient les cheveux avec beaucoup de suif ou de graisse mêlée d'une espece de terre rouge, & se frottoient aussi tout le corps de graisse. Ils avoient tant d'activité & tant d'adresse à jeter leurs lances, qu'ils les dardoient à quinze ou vingt toises, & atteignoient un épi de bled qu'ils prenoient pour but. Ils avoient un autre exercice qu'ils pratiquoient particulièrement quand ils se rencontroient, ou quand ils se séparoient les uns des

Naufrage de  
Dorington.  
Chap. III.  
An. 1755.

de  
de

autres. C'étoit de danser, ou plutôt de sauter en rond, en faisant les cris les plus hideux, quelquefois comme quand on hâle des chiens, d'autrefois en imitant le grognement des cochons, & en même-temps ils couroient en avant & en arriere, faisant mouvoir fortement leurs lances. Une autre circonstance qu'on jugea fort extraordinaire fut qu'avec ces sauvages qui étoient entierement noirs, & avoient des cheveux comme de la laine, les Anglois trouverent un jeune homme qui paroissoit avoir douze ou quatorze ans, entierement blanc, dont les traits étoient comme ceux des Européens, avec de beaux cheveux déliés, & qui ne ressembloit en rien aux Naturels du pays. Ils remarquerent qu'on regardoit cet enfant comme un domestique, les sauvages lui faisoient faire leurs commissions, & ne vouloient pas ordinairement qu'il mangeât avec eux; mais il attendoit qu'ils eussent fini leur repas pour prendre le sien. Cependant ils paroissoient vivre avec beaucoup d'amitié les uns envers les autres; & quand ils avoient quelque chose à manger, en si petite quantité.

Naufrage du  
Dodington.  
Chap. III.

An. 1755.

Il trouve  
à l'usage  
de l'usage  
de l'usage  
de l'usage

Naufrage du  
Dodington.  
Chap. III.

An. 1755.

que ce fut, celui qui en étoit le possesseur le partageoit également avec tous ceux qui étoient présents, & marquoit une grande satisfaction à le faire.

Les Anglois  
se remettent  
en mer.

Quand les Anglois, avec ce secours envoyé par la providence, eurent rassemblé une quantité assez considérable de provisions, ils leverent l'ancre le 29 à cinq heures du matin, & gagnèrent promptement la barre; mais ils y trouverent des lames très dangereuses, qui montoient presque dans leur barque, & empêchoient leur voile de prendre le vent, ce qui les mettoit en grand danger d'être jettés sur les rochers; cependant ils eurent le bonheur de passer cette barre, & mirent à la voile pour la riviere de Sainte-Lucie.

Ils trouvent  
d'autres sa-  
vages très dif-  
férents des  
premiers.

Il ne leur arriva rien d'important jusqu'au 6, qu'ils entrèrent enfin dans cette riviere. Quand ils furent à terre, ils virent qu'ils avoient à trafiquer avec des peuples très-différents de ceux qu'ils avoient quittés. Quand ils leur montrèrent qu'ils vouloient commercer avec eux, ces Indiens leurs firent connoître qu'ils avoient besoin d'une petite es-

pèce de grains. Cependant lorsque les Anglois leur eurent fait voir des boutons de cuivre, ils leur amenèrent aussi-tôt quelques bœufs, des oiseaux, des pommes de terre, des courges & quelques autres denrées. On ne put acheter des bœufs, parce que les Indiens demandoient en échange des anneaux de cuivre assez larges pour leur servir de colliers, mais ils trafiquerent des oiseaux & des courges à fort bas prix, puisqu'ils donnoient cinq ou six grosses volailles pour un petit morceau de toile qui n'auroit pas valu plus de quatre sols en Angleterre. Les Anglois demeurèrent trois semaines en cet endroit; ils les employèrent à parcourir le pays, à voir les habitations des sauvages, & leur maniere de vivre, & à faire leurs efforts pour les engager à trafiquer pour ce qui leur étoit le plus nécessaire. Ces Indiens paroissent faire la plus grande estime du cuivre: on leur montra une poignée de ce métal qui avoit servi à quelque vieux coffre: ils offrirent aussi-tôt deux bœufs pour l'avoir; le marché fut bientôt conclu, & ils les amenèrent à la barque. Ce peuple parut très

Naufrage de  
Dodington.  
Chap. III.

An. 1755.

Naufrage du  
Dolington.  
Chap. III.

An. 1755.

haut & très orgueilleux, bien différent de l'honnêteté de celui qu'on avoit quitté : on découvrit que leur principal chef qu'on avoit déjà payé pour loger une nuit dans une de ses huttes, déroba quelques morceaux de fer que les Anglois avoient mis dans un panier, pour servir à leur dépense jusqu'à ce qu'ils remontassent dans la barque. Ils restèrent deux ou trois jours avec eux dans l'intérieur du pays, & on ne put jamais les engager à manger avec les Anglois. Ils différoient aussi beaucoup des premiers dans leur maniere de préparer les mets, ce que les derniers faisoient beaucoup plus proprement. Ils étoient aussi très propres sur leur corps, & commençoient toujours le matin par se laver en entier, ce qui paroissoit être chez eux un acte de dévotion, au lieu qu'on n'avoit rien remarqué de semblable dans les premiers. Ils ne portoient aussi aucune espèce d'ornemens pareils à ceux des autres. Ils mettoient leur principale parure dans leurs cheveux, qu'ils entretenoient très propres, & veilloient avec grand soin sur leurs femmes : leurs armes étoient cependant les mêmes ainsi

que leurs divertissemens. Nous y trouvâmes, dit l'Officier Anglois, quelques hommes qui venoient de Delagoa, & qui avoient de l'ambre gris avec beaucoup de dents d'élephans pour trafiquer.

Les Anglois voyant qu'il faisoit un bon vent d'Ouest, & que le temps étoit très favorable, leverent l'ancre le 18 à sept heures du matin, étant tous remontés à bord, & mirent à la voile. Environ un quart d'heure avant la haute mer, lorsqu'ils étoient presque à la barre, quelques-uns eurent l'imprudence de laisser tomber la voile, & de jeter le grapin sur un banc de sable. Alors neuf hommes se mirent dans la chaloupe, & ramerent vers le rivage, en jurant qu'ils aimoient mieux à tout hazard vivre avec les sauvages que d'être noyés en essayant de passer par-dessus la barre. Ceux qui demeurèrent à bord étoient indécis ou d'essayer de passer la barre, ou de retourner à terre; mais le bâtiment ne pouvoit retourner, parce que le vent & la marée concouroient à le faire sortir de la riviere, enforte qu'il y avoit tout lieu de craindre qu'à la demi-marée, il ne touchât la

Naufrage du  
Dodington.  
Chap. III.

An. 1755.

Les Anglois  
sont en grand  
danger de pé-  
rir.

Naufrage du  
Dodington.  
Chap. III.

An. 1755.

terre & ne fut mis en pièces. Enfin dans l'espérance de sauver le vaisseau & de conserver leurs vies, ils leverent l'ancre, & furent aussi-tôt emportés sur des brifans : leur état étoit le plus terrible, il n'y avoit que huit pieds d'eau, & le bâtiment en tiroit cinq. Après être demeurés environ une demi-heure entre la vie & la mort, la surface de la mer leur parut tout-à-coup unie comme une table, & avec le secours de la divine providence, ils sortirent sans accident de la riviere Sainte-Lucie. Ceux qui les avoient quittés, dont plusieurs n'avoient qu'une chemise & une culotte, continuerent leur route à pied en suivant le rivage.

Ils trouvent  
un bâtiment  
de leur na-  
tion.

Les Anglois poursuivirent leur cours jusqu'au 20 où ils jetterent l'ancre à quatre heures après midi dans la riviere Delagoa, à neuf brasses de profondeur. Ils y trouverent le Senaut, la Rose, Capitaine Chandeler qui trafiquoit pour du bœuf & des dents d'Elephant, & quelques-uns d'entr'eux lui demanderent de leur accorder le passage pour Bombay. Après être demeurés trois semaines en cet endroit, ils virent une petite cha-

loupe du pays qui remontoit la riviere & dans laquelle étoient trois des hommes demeurés à celle de Sainte-Lucie. Ils leur dirent que les six autres étoient de l'autre côté de la baye de Delagoa , où ils attendoient l'occasion d'une chaloupe , pour les rejoindre. Les Officiers jugerent qu'ils étoient dans l'endroit le plus commode pour mettre en sûreté le trésor , les paquets & tous les autres effets. En conséquence ils mirent quatre ou cinq de leurs hommes à terre , & en firent monter deux à bord du Senaut. M. Jones revint ensuite avec la pinasse du Capitaine Chandeler bien équipée & bien armée : il y mit tout l'argent , la vaisselle & les paquets qu'il put trouver , & les amena à bord du Senaut , pour qu'on les leur rendit à leur arrivée à Madras. Les gens demeurés dans la chaloupe , craignant qu'on ne fit une seconde visite qui leur auroit été très défagréable , faifirent l'occasion de s'échapper pendant la nuit.

Le 25 de Mai , le Senaut la Rose leva l'ancre , & fit voile pour Madagascar , afin d'y compléter sa cargaison , à cause d'un différent survenu en-

Naufrage du  
Dodington.  
Chap. III.

An. 1755.

Ils arrivent  
à Madras.  
Conclusion.

Naufrage du  
Dedington.  
Chap. III.

An. 1755.

tre le Capitaine Chandeler & les Indiens qui lui avoient d'abord vendu plus de cent têtes de bétail, & qui les avoient ensuite emmenés. Le même jour qu'ils quitterent la terre ils virent une voile qui étoit la barque, & elle vint aussi-tôt à eux; deux des gens monterent à bord du Senaut, le charpentier qui en étoit un, engagea le Capitaine Chandeler à acheter la barque pour cinq cents roupies dont il fit son billet. Ils avoient pris les six autres hommes demeurés à la riviere Sainte-Lucie, mais trois étoient déjà morts, & deux très malades de la fatigue qu'ils avoient soufferte en voyageant par terre: ces derniers moururent aussi quelques jours après. Chandeler fit voile pour Madagascar, de conserve avec la barque, découvrit cette Isle après vingt-deux jours de cours, & jeta l'ancre le 14 de Juin à Morondova. Le 16, il y arriva aussi le Caernarvon, commandé par Norton Hutchinson, chargé en Europe pour la Chine.

Comme les paquets & le trésor étoient destinés pour Madras, ils se mirent dans le Caernarvon, quitterent Morondova le premier de Juillet,

& arriverent le premier d'Août à Madras, où ils remirent les paquets, le trésor & tous les effets particuliers.

Naufrage du  
Dodington.  
Chap. III.

An 1755.

*Fin du douzieme & dernier Volume.*



# T A B L E

## D E S M A T I E R E S

Contenues dans ce douzieme Volume.

### A

- A** *CAPULCO*, ville & port d'Amérique : son commerce avec Manille, 37. Beauté du port, & mauvais air de cette ville, 61. Temps où elle est fréquentée, 62.
- Agnigan*, l'une des isles Mariannes, 104.
- Aiguilles aimantées*, perdent leur vertu par le froid, 340.
- Anataca*, l'une des isles Mariannes, 102.
- Anson* (Monsieur) Suite de son expédition de Payta, 2. Ses troupes se rembarquent après avoir mis le feu à la ville, 5. Son humanité envers les prisonniers, 10. Leur reconnoissance, 13. Sa prudence pour appaiser les murmures de ses gens, 14. Il brûle deux de ses prises, 18. Il passe la ligne, 19. Il arrive à Quibo, *ibid.* Il fait une prise médiocre, qu'il coule à fond, 30. Il est trompé par une lumiere, 32. Ses mesures dans l'espérance de prendre le galion de Manille, 34. Il apprend que ce galion est arrivé à Acapulco, 36. Dispositions qu'il fait pour l'attaquer au retour, 68. Elles sont sans effet, 70. Il relâche à Chequetan, 74. Il ne peut joindre les gens du pays, 77. Un de ses hommes est pris par les Espagnols, 85. M. Anson brûle trois de ses prises, 87. Il retrouve un canot qu'il croyoit avoir perdu, 92. Il renvoie

voie les prisonniers Espagnols, 94. Etat fâcheux où il se trouve, 96. Il brûle le Gloucester, 99. Il voit deux isles sans pouvoir y aborder, 102. Il mouille à celle de Tinian, 104. L'air de terre rétablit ses gens, 110. Son vaisseau est emporté en mer par une tempête, 124. M. Anson reste à terre, fait allonger une barque, 127. Difficultés qu'il surmonte pour cet ouvrage, 133. Son vaisseau regagne l'isle, 138. Ce qui lui étoit arrivé, 139. Il est encore emporté en mer, & ramené à Tinian, 143. M. Anson remet à la voile, 145. Allarme causée par le feu, 151. Il arrive sur les côtes de la Chine, 152. Il se fait conduire par un Pilote Chinois, 154. Il arrive à Macao, 155. On lui refuse la permission d'aller à Canton, 159. Il écrit au Viceroy, 160. Il reçoit une visite de Mandarins, 164. Il obtient avec peine la permission de radouber son vaisseau, 166. Inquiétude que lui cause le

*Tom. XII.*

faux rapport d'un Chinois, 169. On lui supprime les provisions, 170. Il se remet en route, 172. Il combat le Galion de Manille, 178. Il s'empare de ce bâtiment, 182. Dommage que l'armement de M. Anson cause aux Espagnols, 186. Il entre dans la riviere de Canton malgré les Chinois, 188. Sa fermeté pour soutenir ses droits, 192. Il rend la liberté à ses prisonniers, 193. Il va à Canton, 205. Service qu'il rend aux Chinois, dans un incendie, 209. Il obtient une audience du Viceroy, 212. Il met à la voile, 217. Il arrive au Cap de Bonne-Espérance, 223. Son retour en Angleterre, 224.

## B

- BACHI* ( isles de ) leur vraie position, 173.  
*Boca-Chica*, l'un des forts de Carthagène, 253.  
*Bocca-Tigris*, entrée de la riviere de Canton, 187.  
*Brett.* ( M. ) Lieutenant de M. Anson : ses précau-

T

tions pour empêcher les Espagnols de reprendre Payta, 3. Il rejoint l'Escadre Angloise, 7. *Buena-vista*, l'une des isles Mariannes, 145. *Voyez Tinian.*

## C

*CARTHAGENE.* Histoire du siege de cette place par les Anglois, 225, & suivantes. Etat de la flotte qu'ils y envoient, 228. Elle est battue d'une tempête, 230. Les bâtimens se rejoignent, 232. Elle relâche à la Dominique, 233. Elle remet à la voile, 235. Elle attaque des vaisseaux François sans être en guerre, 236. Les Anglois jettent l'ancre près de Carthagene, 240. Débarquement des troupes, 243. L'Amiral refuse les secours nécessaires, 245. Le feu de la flotte fait très peu d'effet, 248. Les Anglois prennent le fort de Boca-chica, 251. Ils s'emparent de la Barradera, 252. Les vaisseaux entrent dans le grand port, 255. Ils se rendent maîtres de plusieurs des forts, 258.

Méfintelligence entre les troupes de terre & celles de mer, 265. Mauvaise conduite de l'Amiral, qui empêche la prise de la place, 270. Attaque mal concertée, 271. Misere affreuse des malades, 274. On se dispose à lever le siege, 277. La flotte remet à la voile, 283.

*Cathcart* ( le Lord ) est chargé du commandement des troupes de terre pour le siege de Carthagene, 226. Sa mort, 234.

*Chéquetan*, port de la mer du Sud, 74. Timidité des habitans, 79. Animaux & productions du pays, 82.

*Chevalier* ( isle du ) où aborde M. Ellis, 340.

*Chinois.* Leurs fourberies, 195. Leurs friponneries, 202. Jugement sur leur habileté dans les arts, 217. Leur opiniâtreté à ne pas se servir des lettres, 219. Erreur sur leur morale, 221.

## D

*DEMARCATIION* ( ligne de ) son origine, 38.

Son inutilité, 39.  
*Dobbs*, bâtiment Anglois destiné à faire des découvertes, 286. Il est en danger de périr par le feu, 288.  
*Dodington* ( le ) vaisseau de la Compagnie des Indes ; met à la voile, 377. Il fait naufrage par la faute du Capitaine, 379. Vingt-trois des hommes se sauvent sur un rocher, 381. La mer leur apporte des vivres, 383. Ils projettent de construire une chaloupe, 386. Secours que la mer leur procure, 387. Ils élevent une forge, 389. Leurs inquiétudes sur la maladie de leur charpentier, 391. Leur disette de vivres, 395. Trois d'entr'eux vont au continent, 396. Leur retour, 397. Dangers qu'ils y avoient courus, 399. Les Anglois ont des œufs en abondance, 409. Ils partent enfin du rocher, 411. Ils projettent de gagner le Cap de Bonne-Espérance, 412. Les sauvages du continent traitent bien un de leurs gens, 414. Plusieurs hommes descendent à

terre, 415. Ils sont bien reçus des sauvages, 417. La barque entre dans une riviere, 418. Commerce qu'ils font avec les naturels, 419. Mœurs sociables des habitants, 420. Leurs habits & leurs usages, 421. Les Anglois trouvent un blanc parmi eux, 423. Ils se remettent en mer, 424. Estime que les sauvages font du cuivre, 425. Danger que courent les Anglois, 427. Ils trouvent un bâtiment de leurs compatriotes, 428. Ils arrivent à Madras, 430.

## E

*ELLIS* ( M. ) s'embarque pour faire des découvertes au Nord-Ouest, 287. Les vaisseaux mettent à la voile, 288. Ils gagnent le détroit d'Hudson, 290. Ils arrivent à l'isle de Marbre, 298. Ils entrent dans la riviere de Haies, 300. Leurs précautions pour y passer l'hiver, 304. Quels habillements les Anglois y portèrent, 306. Souliers de cinq pieds de long, 307. Comment

ils se garantissent du froid, 315. Ils se remettent en mer, 335. Ils vont au fort d'York, *ibid.* Ils remettent à la voile, 338. Ils abordent à l'isle du Chevalier, 339. Ils arrivent à l'isle du Cheval-marin, 347. Leurs recherches sont infructueuses, 350. Doutes de M. Ellis, 367. Il va faire de nouvelles recherches dans la chaloupe, 368. Ses peines pour regagner le vaisseau, 370. Il a le bonheur de le rejoindre, 371. Ils se remettent en mer pour l'Angleterre, 372. Ils abordent à Yarmouth, 374. *Esquimaux*, peuples de l'Amérique, 291. Ce qu'ils appellent Yeux de neige, 294. Leur humanité, 342. Leur adresse, 343. Laideur de leurs femmes, 344.

## G

*GALIONS* de Manille : Recit de leur voyage à Acapulco, 49. Comment on les renouvelle d'eau, 53. Défauts de cette navigation, 55. Leur retour, 63.

*Guam*, l'une des isles Marianne, la seule qui soit habitée par les Espagnols, 146.

## H

*HAIES* (Riviere de) qui tombe dans le détroit d'Hudson, 300. Usage qu'on fait des chiens dans ce pays, 310. Description des bords de cette riviere, 312. Leurs productions, 313. Phénomènes qu'on y remarque, 314. Froid excessif de ce pays, 316. Des habitants, 320. Effets pernicioeux de l'eau-de-vie, 321. Leurs habitations, 322. Leur probité, 323. Leur nourriture, 324. Des poissons du pays, 325. On y étrangle les vieillards, 326. Leur religion, 327.

## L

*LAMA*, isles sur les côtes de la Chine, 154. *Luçon*, l'une des isles Philippines : sa description, 44.

## M

*MACAO*, ville de la Chi-

ne, au pouvoir des Portugais : sa description, 155.

*Manille*, l'une des Philippines : grand commerce de cette isle, 41. Sa description, 45. Nature de son commerce, 46. Avantages que les Missionnaires en retirent, 47. Tort qu'il fait à celui d'Europe, 48.

*Marbre* (isle de) au-delà du détroit d'Hudson : sa description, 298.

*Mariamnes*, isles, autrement nommées des Larons : leur description, 145.

*Missionnaires*, Jésuites de la Californie : leur établissement, 59. Leurs soins pour conserver le Galion de Manille, 60.

*Mitchell*, l'un des Capitaines de l'escadre de M. Anson : Prise qu'il fait avec le Gloucester, 16.

## P

*PAYTA*. Le Gouverneur de cette ville fait des dispositions infructueuses pour la reprendre, 2. Les Anglois y mettent le feu, 5. Richesses qu'ils en retirent, 9.

*Perles* de l'isle de Quibo : leur qualité, 25. Épreuves qu'on y fait des plongeurs, 26.

*Porra*, plante marine, qui sert au Galion à connoître l'approche de la terre, 57.

*Pros*, especes de barques des isles Mariamnes : leur description, 148.

## Q

*QUIBO*, isle de la mer du Sud : sa description, 20. Beauté de cette isle : Cascade naturelle qu'on y remarque, 22. Perles qu'on y trouve, 25.

## R

*RHYMA*, fruit des Indes, aussi nommé fruit à pain : sa description, 115.

*Rota*, l'une des isles Mariamnes, d'où l'on tire du riz pour celle de Guam, 146.

## S

*Samson*, Capitaine du Dodington, se sépare de ses consors, 377. Il suit une route différente de celle des autres vaisseaux, 378. Il périt dans le naufrage de son bâtiment, 379.

*Saypan*, l'une des Isles  
 Mariannes, 104.  
*Serigan*, l'une des isles  
 Mariannes, 102.  
*Sucker*, poisson de la baie  
 d'Hudson, 325.

T

*TINIAN*, l'une des isles  
 Mariannes, 104. Beau-  
 té de cette isle, 106. Sa  
 description, 111. Ani-  
 maux qu'on y trouve,  
 113. Ses productions,  
 114. Température de  
 l'air, 119. Ses incom-  
 modités, 120.  
*Titymag*, poisson de la  
 baie d'Hudson, 325.  
*Torpille*, engourdissement  
 que cause ce poisson, 81.  
*Tortues* de l'isle de Quibo:  
 leurs différentes especes,  
 26. Bonté de la chair de  
 ces animaux, 27.

V

*VERNON* (l'Amiral) com-

mande la flotte destinée  
 pour le siege de Cartha-  
 gene, 237. Peu d'intel-  
 ligence de cet Amiral,  
 257. Il refuse de soute-  
 nir les troupes de terre,  
 265. son caractere, 267.  
 Nouvelles preuves de  
 son entêtement, 277.

W

*WAGER*. Description du  
 détroit qui porte ce nom,  
 357.  
*Wentworth*, Brigadier gé-  
 néral, succede à Monsieur  
 Cathcart pour comman-  
 der les troupes de terre  
 à l'expédition de Car-  
 thagene, 234. Son ca-  
 ractere, 267.

Y

*YORK*, nom d'un fort bâ-  
 ti dans la baie d'Hudson,  
 335. sa description, 336.

*Fin de la Table des Matieres.*

---

E R R A T A.

- P** Age 6, ligne dern. quoquil, lisez quoiqu'il.  
Pag. 49, lig. 16, favorablement, lisez peu favorablement.  
Pag. 118, lig. 17, instructions, lisez institutions.  
Pag. 125, lig. 11, violent, lisez violente.  
Pag. 152, lig. 23, intencion, lisez inattention.  
Pag. 195, lig. 26, des leurs bêches, lisez de leurs bêches.

